



AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

POUR LE JOUR DE L'AN 1945



OFFREZ-VOUS
ET OFFREZ À VOS AMIS
UN ABONNEMENT
À LA REVUE

Amérique Française

- le meilleur périodique du genre au Canada français
- paraît au début de chaque mois, douze mois par année
- chaque livraison compte 80 pages et contient des articles, des contes, de la poésie, des chroniques et de nombreuses informations littéraires et artistiques.

L'ABONNEMENT EST DE \$3.50 PAR ANNÉE

OFFRE SPÉCIALE D'ICI LE 15 JANVIER: 4 ABONNEMENTS: \$10.00

Dès réception de votre chèque ou mandat-poste nous avertirons les bénéficiaires de vos abonnements du cadeau que vous leur faites.

REVUE MENSUELLE

AMÉRIQUE FRANÇAISE

est éditée par la

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL

60 ouest, rue St-Jacques (802) — Montréal

AMÉRIQUE FRANÇAISE

R E V U E M E N S U E L L E

DECEMBRE 1944 - JANVIER 1945

La revue "Amérique Française" est éditée par la Société des Editions Pascal, 60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal, et elle est imprimée sur les presses de l'Imprimerie de Lamirande à Montréal — L'abonnement est de \$3.50 par année (12 mois) — Les collaborateurs de la revue ont l'entière responsabilité de leurs écrits. — Toute reproduction interdite sans autorisation.

Direction: GÉRARD DAGENAI

Sommaire

1945 — Gérard Dagenais	3
Le livre — Gilles Hénault	4
Vanité — André Béland	5
Les classes sociales — Jacques Melançon	8
Ils étaient quatre... — Jovette	25
L'Etrangère — Jovette	26
Portrait d'homme immobile — Jovette	27
De très haut — Robert-E. Llewellyn	28
L'Ermite et l'Américaine — Jacqueline Mabit	32
Le dossier de Sarrut (suite) — Alfred Max	36
Les livres — Gilles Hénault	70
Photographie de la couverture: M. André Béland.	

ACHÈTE BIEN
QUI ACHÈTE
CHEZ

Dupuis Frères
LIMITÉE

865 EST, RUE STE-CATHERINE,

MONTRÉAL

Téléphone : BÉlair 3126



TOUT HABIT EST STRICTEMENT FAIT A LA MAIN SUR MESURES

Habits — Habits du soir — Paletots

269 est, rue Ste-Catherine
MONTRÉAL

Jacques de LAMIRANDE

Paul-L. JULIEN

L I M P R I M E R I E

de **LAMIRANDE**

4557 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL CANADA • TÉL BÉLAIR 2916



L'Imprimeur Spécialisé, au Service des Editeurs

1945

Noël. 1944 passe et la guerre continue en Europe. Le premier voeu de tous les Canadiens, c'est la fin prochaine des hostilités et le règlement pacifique et durable des problèmes nationaux et internationaux que l'après-guerre a déjà commencé à poser. Nous ne pouvons que formuler ce voeu avec force en souhaitant que l'esprit du Christ inspire les hommes d'Etat dans leurs desseins et leurs délibérations.

Quant à la vie intellectuelle, qui nous intéresse particulièrement, on a pu constater avec enthousiasme les progrès constants qu'elle fait chez nous. L'an qui s'achève, si tragique à d'autres égards, a été nettement favorable aux lettres et aux arts dans le Québec. Jamais encore la culture n'a eu autant de prestige que maintenant au Canada français. Dans les domaines du théâtre, de la musique, de la peinture, aussi bien que dans celui du livre, il y a eu, au cours des douze derniers mois, des réalisations remarquables. Puisse 1945 maintenir l'élan, l'accentuer et nous mener à un épanouissement intellectuel propre à illustrer dignement l'âme de la nouvelle France.

Enfin la Direction d'*Amérique Française* prie chacun des collaborateurs, des abonnés, des lecteurs et des annonceurs de la revue de bien vouloir agréer ses souhaits de bonheur.

Cette livraison-ci de la revue fait le pont entre deux années qui, espérons-le, s'opposeront par le retour de la paix et d'un ordre dans le monde, mais se ressembleront par des progrès égaux dans notre vie littéraire, ce à quoi on peut être assuré qu'*Amérique Française* se propose de contribuer dans la pleine mesure de ses moyens.

Gérard DAGENAIS

Le Livre

Dans la vie moderne, vouée au culte quotidien de l'instable, le livre représente un élément de permanence. La lecture d'un livre intéressant permet la cristallisation dans l'esprit de tous ces phénomènes qui sont proposés successivement à notre attention et que nous éprouvons comme passagers. Il semble bien que l'importance du livre, loin de décroître en raison de la multiplication des périodiques et du progrès du cinéma, doit augmenter sans cesse pour équilibrer les effets vertigineux de cette succession kaléidoscopique de faits, de chiffres et d'images. Autrement, tout n'est plus uniformément que vitesse et changement, ce qui expliquerait pas mal le nivellement des esprits, parmi le peuple et au sein des prétendues élites.

Le principe de la diffusion du livre pose le problème des bibliothèques et dans notre province, ce n'est pas un mince problème. Il suffit, pour en apprécier toute la gravité, de relever le fait que Montréal, dont on proclame le titre de deuxième ville française du monde, ne compte que deux bibliothèques de langue française: l'une est tellement achalandée qu'il est impossible d'y obtenir quoi que ce soit et l'autre ne laisse pas circuler ses volumes. Inutile de chercher le coupable pour lui jeter la pierre; le public, tout le premier, doit accuser son apathie. Comment remédier à cet état de choses?

Le conseil de l'École des bibliothécaires a suggéré récemment tout un plan d'ensemble qui se résume à ceci: l'établissement de bibliothèques confessionnelles. Dans la province, un comité catholique et un comité protestant se partageraient l'administration des bibliothèques. Ce système, acceptable pour les bibliothèques scolaires ou même pour les districts ruraux, le semble moins pour les bibliothèques publiques, dans les grandes villes. Quoi qu'il en soit, cette répartition ne résoudrait nullement les difficultés financières qui sont probablement, à l'heure actuelle, le plus sérieux empêchement à la multiplication des bibliothèques. En outre, il y aurait danger de faire double emploi dans les localités peu peuplées. Il existe actuellement des bibliothèques paroissiales qui remplissent fort bien le but limité qu'elles se proposent. Mais une bibliothèque publique doit répondre à des besoins beaucoup plus variés, desservir une clientèle cosmopolite dont les goûts ne correspondent pas toujours à ce que peut offrir une bibliothèque paroissiale.

De toute façon, la question est posée. De la réponse dépendra pour une bonne part notre avenir intellectuel.

Vanité

par André Béland

On ne lira pas sans intérêt ce conte cruel de l'auteur d'un roman audacieux et fort discuté que les Editions Serge viennent de publier, *Orange sur mon corps*. On peut apprécier différemment l'esprit et le style de M. Béland, mais son témoignage semble ne laisser personne indifférent.

La femme portait un petit chapeau bleu détrempe, des lunettes de corne noire, et des bas qui lui tombaient par-dessus les souliers, l'obligeant à se pencher à tous les trois pas pour les remonter jusqu'aux genoux, ce qui lui donnait des allures de pantin *plie-remonte*. Elle allait de gauche à droite, comme une personne rêvassante et ne prenait conscience de son égarement que devant chaque poteau de reverbère, plantés à distance égale. Alors, elle le contournait par la droite, s'arrêtait un instant pour reprendre souffle ou pour passer sur son front humide une toute petite main sèche garnie de bijoux à quinze sous.

Puis, entre ce dernier poteau et le suivant, elle zigzaguait de plus belle, presque allégrement, bien que son dos fût courbé sous un paquet difforme dont il ne dépassait à travers le papier brun qu'une sorte de manche en bois pâle.

La pluie glissait d'en haut par lignes perpendiculaires et interminables. Tandis que les lumières de la rue faisaient avec l'éclat des pavés glissants de grandes taches bleuâtres, plus loin, à mesure qu'elle descendait la pente du trottoir, la vieille regardait naître des enseignes éclairées qui, baroques et excessives, attiraient les passant vers des portes basses, flanquées de fenêtres à persiennes derrière lesquelles habituellement des faces lubriques se cachent à moitié.

La vagabonde s'arrêta devant une de ces fenêtres, et après qu'elle eut assemblé en elle-même — non sans difficultés — toutes les parties d'un visage divisé par les planches horizontales, elle se haussa sur ses souliers à talons crochus et demanda, la main posée sur le côté droit de sa bouche :

— Il y a d'ouvrage pour moi, la copine ? Dis, si tu ne me trouves pas jolie, tu peux au moins m'employer à décroter ta boîte... J'veux pas être difficile et il faut bien que j'mange...

Une voix, coulée par les espaces de la fenêtre, répondit :

— J'peux pas te prendre ; t'es pas bien chouette, la vieille ; et puis qu'est-ce que dirait la patronne si elle voyait une affaire de ton espèce travailler ici. Moi, elle m'a gardée par charité, qu'elle dit, parce que j'ai commencé le boulot il y a six ans. "T'es plus bonne qu'à siffler aux fenêtres", qu'elle dit encore.

Et tous les soirs, de sept heures à quatre heures dans la nuit, je frappe du doigt dans la *jealousie*, et j'tâche de trouver des phrases qui ont du salé. — C'est pas toujours facile. Ah! j'regrette, la vieille, mais il n'y a plus d'place pour toi, ici... Va-t-en vite, vlà quelqu'un!

La petite vieille, toujours juchée sur la pointe de ses pieds, revint donc sur ses talons qui craquèrent d'un cri de cuir torturé et ramenant sur ses épaules le paquet au manche de bois, elle continua son voyage.

Elle ne s'était pas regardée attentivement dans le miroir depuis trois mois, elle qui n'en finissait plus, autrefois, de se mirer, de faire sa folle nymphe dans les ruisseaux et les puits. Or, lorsqu'elle passa devant le magasin où se trouvait une balance à miroir, il lui prit tout à coup l'idée de s'arrêter pour vérifier les propos de "la personne de derrière la persienne". Ainsi appelait-elle en elle-même celle qui l'avait renseignée sur le boulot.

Elle tourna la tête en tous sens pour voir si quelque mauvais plaisant l'observait, puis monta sur la plaque de la balance. La curieuse plongea la main dans l'unique poche de son manteau pour en retirer, après maints sondages et hésitations, un sou tout neuf qui brillait comme les éclats du pavé. Elle introduisit sa pièce, et pendant que son rire aigu accompagnait le bruit clair du sou qui tombait à l'intérieur de l'appareil, la petite vieille pourchassait des yeux l'aiguille qui s'arrêta bientôt à quatre-vingts. Madame tâta ses hanches et sa poitrine, fit péniblement une sorte de jeux des cuisses; ne sachant trop s'il fallait chanter ou crier, si elle devait tout simplement poursuivre sa route, elle reprit son paquet. "Mais le miroir! J'oublie le miroir!" cria-t-elle avec nervosité. "J'oublie le miroir!"

Elle étira tout son petit corps pour apercevoir au moins sa face dans la glace, mais ne vit que le haut de ses cheveux gris. Elle poussa un "Ah!" qui traîna quelques secondes au bord de ses lèvres puis désillusionnée par ce bout de tête grise qu'elle avait vu, elle se comprima à moitié et descendit de la balance.

La vieille changea son paquet d'épaule; elle remonta aussi ses bas qui traînaient dans la boue tout en obstruant ses pas; puis, plus vieille encore à cause de cette haine du hasard, elle traversa la rue.

Elle traversa la rue lentement, très lentement, échappant toujours quelque chose de son paquet qui s'éventrait grassement. Elle se penchait pour ramasser l'objet et les autos venant avec vitesse avaient peine à freiner promptement et faisaient entendre rageusement leur *klaxon*. Alors la promeneuse s'énervait, échappait tout à la fois, remontait ses bas quand il aurait fallu courir vers le trottoir, ou criait: "Attendez! Attendez que je ramasse tout ça...!"

Puis, finalement, elle abandonna son bien devant la colère des automobilistes qui écrasèrent le tout sans pudeur. La vieille pleura. De grosses gouttes lui coulaient par les creux de la face, car elle ne pouvait absolument pas se séparer du manche de bois, du petit sac gris, d'où roula une pomme, de cette jupe jaune marquée d'un motif noir représentant un pneu d'automobile.

Elle essuya ses larmes avec un mouchoir de dentelle rose, avec ce mouchoir qu'elle replia soigneusement pour le placer ensuite au fond de sa poche. Puis, elle traversa de nouveau. La rue étant déserte, elle n'eut pas à se presser. Elle passa devant le débris de son bien sans se pencher pour le reprendre.

A moitié consolée, elle monta sur la balance et vit dans le miroir cette même touffe de cheveux gris qui sortait par le fond troué de son chapeau bleu. Elle s'étira jusqu'à ne plus pouvoir respirer, tout en ne voyant pas davantage sa face.

La vieille redescendit. Apercevant une petite boîte à l'entrée du magasin, elle la traîna jusqu'à la balance pour s'en servir ensuite comme gradin. Elle grimpa sur la boîte, comme un singe sur un arbre et vit sortir successivement de la glace sa face complète, jusqu'au cou.

Elle vit son nez affreux et fendu sur un côté d'une longue blessure à couleur mauve, d'une blessure que le froid avait teintée en demi-deuil. Instinctivement, elle mit la main sur ce morceau de chair, et s'éloigna un peu du miroir.

Mais les yeux... ah! les yeux: presque deux lignes minces de chaque côté du nez, deux lignes avec un cercle gris autour, et des pupilles obscures, au fond. Elle s'en aperçut, et ferma ses paupières.

La femme poussa une sorte de gémissement inarticulé dans lequel entraient des syllabes mal formées, beaucoup de gutturales et parfois des sanglots inconscients. Sa bouche s'ouvrit démesurément pour délivrer une douleur plaintive, et la femme entrevit trois dents qui découpaient sur le vide obscur du dedans trois pointes jaunâtres qui pourrissaient.

Soudain, avec folie, elle sauta en bas de la boîte. Et jetant par terre son manteau et son chapeau, elle courut vers son paquet disloqué. Elle allait droite, le dos ramené à une position normale et agitait bêtement le bas de sa robe. Elle fouilla dans les entrailles de son baluchon.

Un taxi vint qui glissa sur lui-même. Les passants rassemblés virent alors sous la roue avant de l'auto une petite main bleue décorée de bijoux à quinze sous, une main qui remuait encore — mais faiblement — et qui laissa bientôt rouler sur le pavé un bâton de rouge à lèvres, une fleur fanée et du fard détrempe.

Les classes sociales

par Jacques Melançon

Dans cette importante étude, M. Jacques Melançon, membre très en vue de la Chambre de Commerce de Montréal, tente de situer le problème de la lutte des classes sur le plan historique et de tirer des transformations sociales du passé un enseignement pour le présent. L'auteur appuie son exposé sur une documentation sérieuse.

"M. Jacques Aynard ne laisse rien subsister du livre de l'allemand Sombard, qui prétend que le bourgeois est avant tout un capitaliste. C'est très faux... L'Etat de bourgeoisie est un genre de vie et une manière de pensée..." (1)

Ainsi s'exprime Jacques Bainville en marge de l'analyse qu'il fait d'une étude de M. Jacques Aynard sur les classes sociales, intitulée: "La bourgeoisie française".

Quelque étude que vous choisissiez, au hasard, sur la notion des classes sociales ou quelque analyse qui en soit faite de son auteur, et de ses opinions en la matière, irrévocablement, vous constateriez qu'en termes polis ou non, suivant le caractère du critique ou de l'auteur, on rejette les avancés des prédécesseurs.

Heureusement! les quelque deux milliards d'individus qui vivent sur notre planète n'ont pas approfondi le sens de "classes sociales"! C'eût été une raison de plus de conduire les peuples à la guerre!

Tous les sociologues, les économistes ou les philosophes dont j'ai cherché à connaître la pensée sur ce point particulier de la notion de classe sociale, m'ont paru différer d'opinion, sinon to-

talement, toujours du moins partiellement sous un angle ou sous un autre.

Et l'on peut se demander si la notion de classe sociale n'est pas imprécise par nature et si, dans son objectivité, elle n'échappe pas à l'entendement humain.

Les *classes sociales* sont néanmoins une réalité humaine, au même titre que les *nationalités* quoique sur un autre plan; elles sont un des critères qui expliquent l'histoire, sinon le critère suffisant, comme le prétendent certains historiens modernes particulièrement Henri Pirenne, et cela à la suite des renovateurs de la science historique: Thiers, Augustin Thierry, Guizot, sans parler des doctrinaires socialistes de notre époque qui, depuis Marx et Engels, voient dans la lutte des classes le critère de l'évolution humaine. Ajoutons encore que les classes sociales et la lutte qu'elles se livrent aujourd'hui, constituent un problème fondamental de notre époque et cela sur tous les plans: économique, politique, social, culturel et même religieux. A ce titre, l'élite intellectuelle, loin d'avoir le droit de sous-estimer le problème des classes sociales, a le devoir d'essayer de le comprendre.

* * *

Il importe tout d'abord de nous entendre sur les termes, au cours de cet exposé qui ne conduira pas, je l'espère — comme c'est hélas! habituellement le

1. Jacques Bainville, *Lectures*, à Bourgeoisie, p. 257.

cas entre les différentes classes de la société — à une lutte entre vous qui me lisez et moi qui vous écrit. Essayons donc de "préciser" la notion de classe sociale.

Les définitions les moins imprécises de la notion de classes sociales sont habituellement très longues: on y fait entrer d'ordinaire ce que l'on croit être l'explication de l'origine des classes et la fonction dans la société du groupe humain qu'elles constituent.

Un bon exemple de ce type de définition est celle donnée par Schmoller (1), dans ses principes d'économie politique:

"...ce sont des groupes plus ou moins fermés, formés non d'après les rapports de parenté, de domicile, mais d'après la profession, le genre de travail, la possession, la culture, souvent même d'après les droits politiques; non pas pour exercer en commun une même affaire mais pour prendre plus sérieusement conscience de leur communauté, pour entretenir entre eux des relations de société, pour poursuivre la réalisation d'intérêts commun."

Et ceci ne tient pas compte de tout ce qu'ajoute l'auteur pour définir la place de la classe dans la société.

C'est comme vous le voyez, un peu plus long que la définition de l'homme par Aristote. Ceci, sans doute, tenant au fait qu'Aristote avait une idée claire de ce que l'homme était un animal raisonnable, tandis que Schmoller, comme d'ailleurs tous ceux qui ont scruté cette notion, ne savent pas très bien ce qu'est une classe sociale.

Il y a cependant une définition courte de la classe, et bien qu'elle soit tout à fait imprécise, acceptons-la comme point de départ de nos explications. Elle est de Paul Mombert (2) qui ne la donne d'ailleurs qu'après plusieurs colonnes d'explications préalables et qu'en admettant lui-même l'imprécision de

son avancé: "La classe sociale, dit-il, est un certain groupe de la population qui a certains caractères communs". Monsieur Jourdain n'aurait pas été plus précis; d'autant plus que cette définition ne différencie pas la notion "classe" des autres notions connexes, telles: la *caste*, la *profession*, l'*état ou condition ou ordre*, le *parti politique*, etc., qui tous sont constitués de "certains groupes d'individus ayant certains caractères communs", notions cependant essentiellement différentes de la notion qui nous intéresse.

- 1.— La *caste* se différencie de la classe par cela qu'elle doit son existence, au contraire de celle-ci, à la loi — sinon le plus souvent, tel chez les Hindous encore aujourd'hui, à la religion — qui en fixe le nombre, la composition, même le nom (3), la nature de la fonction, etc. La classe au contraire, ne semble devoir son existence qu'à un état de fait; ses contours sont flous tandis que ceux de la caste sont précis: on sait qui est un intouchable et qui est un paria. On sait avec moins de précision — du moins aux frontières de chacune — qui est un prolétaire et qui appartient aux classes moyennes.
- 2.— La *condition*, ou état ou ordre — termes que l'on emploie habituellement indifféremment l'un pour l'autre — se rattache à une époque particulière, à un régime: l'Ancien régime. On connaît ces trois états: le Clergé, la Noblesse et le Tiers-Etat. La différence entre cette notion et celle de la classe — outre que la classe est un terme plus général qui ne tient compte ni de l'espace ni du temps tandis que l'état s'applique à une époque — réside en ceci que la première — la condition — suppose l'existence de privilèges juridiques dont la

1. Schmoller: *Principes d'économie politique*.

2. Jean L'homme. *Le problème des classes*.

3. *The Encyclopedia of Social Sciences*. (mot: "class")

deuxième — la classe — n'a pas besoin nécessairement.

3.— La *profession* se différencie de la classe par bien des points mais particulièrement par ceci que la profession fait dans la société des coupes verticales qui se juxtaposent l'une l'autre. Ainsi, la profession des maçons comprend aussi bien le maître que l'apprenti ou le compagnon et en soi cette profession n'est pas supérieure à la profession des menuisiers. Au contraire, les classes coupent la société horizontalement; elles se superposent l'une à l'autre; elles sont hiérarchisées. Il y a des classes supérieures et d'autres inférieures. On "monte" de classe ou l'on en "déchoit".

4.— La notion de *parti politique* diffère de celle de classe par bien des points. Les partis sont, comme les professions, juxtaposés l'un à l'autre et non hiérarchisés. Le conservateur n'est pas supérieur au libéral par le fait qu'il est conservateur et vice-versa. L'impression de supériorité — s'il en est — ne réside que dans la pensée de la personne intéressée. De plus, le parti ne joue presque exclusivement que sur le plan politique, tandis que la classe — et cette notion fut surtout marquée par l'école syndicaliste française qui voulait la lutte "révolutionnaire" — suppose une conscience juridique originale, ce dont, ajoutent-ils, "les partis politiques se préoccupent aussi peu que possible". (1)

Bien que classe et parti diffèrent, il ne s'ensuit pas cependant que la classe, à un moment donné et dans un pays donné, ne s'identifie pas à un parti. L'organisation de la classe en parti po-

litique est d'ailleurs un des moyens suggérés par l'école socialiste moderne pour obtenir la victoire prolétarienne. Même ceux qui se sont le plus opposés à cette lutte de la classe ouvrière par l'intermédiaire du parlementarisme, les syndicalistes français, entrevoyaient la possibilité d'une telle déchéance. Le plus ardent d'entre eux, Georges Sorel, disait même: (2)

"Pour que la classe ouvrière pût accepter aussi cette dictature de l'incapacité (le socialisme parlementaire), il faudrait qu'elle fût devenue aussi bête que la bourgeoisie et qu'elle eût perdu toute énergie révolutionnaire en même temps que ses maîtres auraient perdu toute énergie capitaliste. Un tel avenir n'est pas impossible, et l'on travaille avec ardeur à abrutir les ouvriers dans ce but".

S'il peut y avoir assimilation transitoire entre la classe et le parti, cette assimilation peut aussi se produire entre la classe et la condition sociale ou entre la classe et tout autre groupement social. La plupart des auteurs s'entendent pour dire que la noblesse, au moyen âge a constitué une classe. Et nous verrons tout à l'heure qu'il en a été ainsi de la bourgeoisie. L'on peut donc dire que la classe diffère des autres types de collectivités sociales, qu'autant que ces dernières ne constituent pas une classe.

Mais alors, qu'est-ce qu'une classe sociale? Quels sont en somme ces "certains caractères communs" dont parlait Mombert et qui font que la classe n'est pas seulement une notion négative mais une notion qui correspond à une réalité?

Vous me permettrez de traiter de cette explication positive de la classe sociale aussi brièvement que possible. Tout d'abord parce que cette brièveté sera déjà assez longue. Ensuite parce qu'ayant indiqué que la notion de classe sociale dans son objectivité dépasse probablement l'intelligence humaine, je

1. P. Fahlbech cité par Jean L'Homme, 24-25-26.

1. Georges Sorel cité par Jean L'Homme. *Le problème des classes sociales*. P. 12, 19.

2. Cité par Jacques Bainville, *Lectures*, p. 109.

n'aurai pas la prétention du Gareau de la fable. Enfin parce qu'ayant analysé précédemment ce que cette notion n'est pas, on peut imaginer ce qu'elle est, et cela suffit pour les fins de cette étude.

Quoi qu'il en soit, disons que la notion de classe sociale se caractérise par son origine, par sa fonction dans la société et par les moyens dont elle dispose pour lier les différents individus qui la composent et se différencier des autres classes.

Par son origine. — La classe doit son existence aux faits matériels et non pas à la loi ou à la religion. Ces faits sont habituellement d'ordre économique: division du travail, genre d'occupation ou de travail, possession ou non-possession de la propriété foncière ou du capital de quelque sorte qu'il soit (régime capitaliste), similitude du niveau de fortune et analogie des situations (1) sont autant de faits déterminant la formation des classes.

Ces faits peuvent être aussi d'ordre biologique. Chez certains peuples conquis, le conquérant constitue une classe supérieure tandis que le conquis constitue une classe inférieure.

La classe se caractérise aussi *par sa fonction dans la société.* — La classe sociale est destinée à *défendre les intérêts* communs des individus qui la composent et à *permettre à chacun de ces individus de communiquer* en quelque sorte aux sentiments qui se retrouvent chez tous. La classe a donc comme fonction de grouper des individus qui, sans être absolument égaux, sont unis par certaines similitudes et ont certains intérêts à défendre contre une autre classe.

A ce point de vue, la classe se caractérise donc par un certain état d'âme, par une psychologie collective, que l'é-

ducation (2), la fréquentation mutuelle (3), la similitude du mode de vie et d'attitudes (4) tendent à accentuer toujours davantage et qui font que tous les individus de la classe sentent qu'ils appartiennent au même groupe et qu'ils ont les mêmes intérêts à défendre. Une classe véritablement constituée a une conscience de classe, conscience qui prend racine dans les fonctions mêmes que remplissent dans la société les divers éléments qui la composent.

Enfin la classe se caractérise *par les moyens dont elle dispose pour lier les différents individus qui la composent et les différencier des individus des autres classes.*

Est-il nécessaire de dire que la notion de classe suppose encore un certain degré d'organisation. Non pas certes qu'il faille absolument un organisme politique ou juridique au sein de la classe. Celle-ci n'est pas une association, bien qu'il soit vrai que, à des moments de crise, les classes s'organisent pour lutter. Comme une classe prend sa place dans la société à la suite de bouleversements économiques ou autres qui la forcent à lutter contre les classes établies, il est presque inévitable de trouver chez elle un type d'association ou d'organisation qui facilite la constitution de la classe. La révolution russe nous donne un exemple de cela et Gonzalve de Reynolds a raison de dire que "pour qu'il y ait révolution, il faut un principe actif, une doctrine et des chefs" (donc organisation).

Si la classe comme telle ne s'organise, suivant une doctrine et avec des chefs, que dans certaines conditions, il n'en est pas moins vrai qu'une classe peut se différencier d'une autre par le type d'associations propres aux individus qui la composent. Ainsi les han-

2. Arthur Bauer, des classes sociales, cité par G. Huard, *Les Classes Sociales*, p. 91.

3. G. Huard, *Les Classes Sociales*, p. 15.

4. Morris Guisbert, *Class Consciousness*, The Encyclopedia of Social Sciences, vol. III, p. 536.

1. René Worms, dans Jean L'Homme, p. 41. (*Le Problème des classes*).

ou les gildes caractérisent en queque sorte le bourgeois du moyen âge et les trade-unions, les ouvriers d'aujourd'hui.

Quant à la classe elle-même, disons que le minimum d'organisation qu'elle requiert pour exister est, au moins, cette conscience dont nous avons parlé tout à l'heure, sorte de levain qui fera lever tous les composants au moment des revendications. A ce titre, la notion de classe s'assimile un peu à celle de nation, du moins si on applique à ce terme la définition de Renan si souvent citée par ceux qui ont fait ce rapprochement: "les nations sont des réunions d'hommes ayant la volonté de vivre ensemble". Pour qu'il y ait classe, il faut qu'il y ait volonté de vivre ensemble et que cette volonté possède des moyens d'expression dans la réalité. Notons ici que la classe, qui est un des éléments de la nation, peut à certains moments dépasser la nation elle-même et entrer en lutte contre elle quand ses intérêts de classe ne vont plus de pair avec ceux de la nation. Ce fut le cas des bourgeois de la Rochelle contre la France de Richelieu.

Voilà donc les principaux éléments de la notion de classe. Doit-on ajouter que dans la réalité de la vie, les classes sont hiérarchisées et que cette hiérarchie vient encore bien plus de la coutume que de la loi et, dans les pays démocratiques, plus encore de l'opinion publique que de l'Etat; que les éléments qui la composent sont mobiles et changeants passant de l'une à l'autre suivant les hasards de la vie ou encore suivant les règles établies par l'habitude des peuples; enfin que les classes doivent représenter une puissance agissante au sein de la nation, que cette puissance vienne de la richesse (ce sera le cas du capitalisme), ou du nombre (ce sera le cas du prolétariat) ou de la considération (ce fut en partie le cas de la noblesse) ?

Tous ces éléments — et d'autres en-

core — entrent donc dans la notion de classe. Suivant les lieux et les temps, les uns prédominent, les autres disparaissent. Suivant le stage d'évolution de la classe, ils jouent des rôles différents. C'est parce qu'elle tient des hommes et des événements, des lieux et des époques que cette notion est si subtile, si fuyante et si peu objective. Aussi selon nous, ne relève-t-elle pas de la logique mais de l'histoire comme d'ailleurs le problème qu'elle pose, la *lutte des classes*, problème qui à l'heure actuelle, accapare l'attention de tous les gouvernants, des élites, et des peuples. Problème qui dépasse celui même de la guerre actuelle. Songeons qu'en 1914-1918, la guerre a fait l'union sainte de toutes les classes; depuis 1941, la guerre n'a fait que développer leurs luttes.

C'est ce problème actuel de la lutte des classes que nous allons maintenant essayer de situer en le comparant à ce que l'histoire nous offre de plus instructif en la matière: les luttes de la noblesse et de la bourgeoisie au moyen âge.

* * *

La bourgeoisie apparaît au moyen âge comme une classe privilégiée qui a conquis ses privilèges contre la noblesse. Constituée à ses débuts des éléments les plus divers, si l'on veut: des rejetés de la société d'alors, elle doit son existence à une transformation économique ayant pour cause la reprise des échanges commerciaux vers le X et le XIe siècle. "Le bourgeois, c'est" dit Pirenne, autorité en cette matière, "un parvenu qui, de force, s'est fait dans la société une place que le droit a fini par lui reconnaître et par lui garantir (1) et ailleurs "on ne peut trop insister sur ce point, la bourgeoisie est une classe exclusive et privilégiée. Clergé, Noblesse, Bourgeoisie, telle est la trinité qui dirigera les destinées (*de l'ancien régime*) et participera à sa politique. Le

1. Henri Pirenne, *L'histoire de l'Europe*, p. 162.

peuple agricole (1) au-dessous des privilégiés, restera réduit au rôle de nourrisseur”.

Voyons dans l'histoire comment s'est constituée cette classe qui diffère sans doute essentiellement de la bourgeoisie d'aujourd'hui, mais qui en constitue tout de même sa première origine et voyons aussi quelles causes ont informé le monde où elle a pris naissance.

* * *

Avec la chute de l'empire romain, devant les coups des barbares venus de l'Europe: Huns, Goths, Ostrogoths, etc., la vie commerciale s'était de plus en plus comprimée et bien que l'animateur du commerce impérial — la Méditerranée: la mare nostrum — restât encore un lac romain, et que les grands ports comme Marseille, Carthagène, Narbonne, reprissent toujours, après chaque invasion et chaque pillage, leur vie économique, les marchands, à cause du manque de paix à l'intérieur de l'empire “barbarisé”, et appauvri, disparaissent l'un après l'autre. Aux cinquième, sixième et septième siècles, c'est la décadence commerciale. Dans la mesure même cependant où l'empire se survit à lui-même, le commerce s'accroche à sa survie.

Un événement fortuit autant que terrible devait cependant donner le coup de grâce tant à l'empire romain qu'au commerce impérial. Dans un demi-siècle, des tribus nomades et paisibles devaient se fanatiser à l'appel du Prophète et devenir un peuple de conquérants. Au milieu du septième siècle, les vagues mahométanes déferlent sur toute la rive sud de la Méditerranée, gagnent l'Espagne vers l'Ouest et la capitale byzantine vers l'Est. Le lac romain, centre du monde et du commerce, dans cinquante ans devient une mer arabe. Au lieu d'unir, la Méditerranée devient une barrière. Au lieu d'apporter avec une tache d'horizon les draps précieux de

l'Orient, chaque voile sur la mer apporte un pirate prêt à faire une razzia sur la côte. Plus n'est besoin de port s'il n'est point de produits qui approvisionnent ses entrepôts. Qu'est-il besoin de routes si l'on ne transporte plus de marchandises et pourquoi payer l'impôt du roi sur des ponts, sur des routes que l'on ne traverse plus: le tonlieu cesse d'alimenter le trésor royal et le maître du royaume voit ses caisses se vider. Les villes sont délaissées: A Nîmes (2) les murs du cirque romain servent de remparts à la bourgade qui niche dans l'arène au milieu des décombres. Rome même, centre cependant de la seule grande organisation du monde: l'Eglise, si perdue entre les murs d'Aurélien, doit se retrancher devant un nouveau mur au périmètre plus petit que fait construire le pape Léon. (3) (La cité Léonine).

Que reste-t-il au milieu de tout cela ?

D'une part, un clergé et l'administration ecclésiastique et d'autre part, une aristocratie foncière qui devient toute puissante au milieu de ces grands domaines que cultive, pour y vivre lui-même et faire vivre son seigneur, le *paysan*. Celui-ci s'attachera de plus en plus à la personne du seul propriétaire du sol qu'il fait fructifier et deviendra dans cette société du type patriarcal le serf, heureux de l'être, échangeant sa liberté contre la protection que lui garantit son maître. Du roi? On ne parle plus. Ruiné par la disparition du commerce sans rôle administratif (au sein des maires du palais), sans or au milieu d'un royaume où la monnaie n'a plus cours, il vivra en nomade, allant de domaine en domaine à mesure qu'il en aura vidé les granges, laissant le soin d'administrer ses terres à des comtes qui, à la faveur de l'anarchie victorieuse, s'accaparèrent tout simplement de ces domaines pour eux-mêmes.

2. Henri Pirenne, *L'Histoire de l'Europe*, p. 60.

3. Henri Pirenne, *L'Histoire de l'Europe*, p. 60.

1. Henri Pirenne, *L'Histoire de l'Europe*, p. 166.

La disparition du commerce — grand fait économique — a donc eu comme conséquence de ne laisser qu'une seule source de richesse : la terre et de ne laisser qu'un seul puissant : le propriétaire du sol. Ajoutons qu'un deuxième fait, d'ordre militaire celui-là, devait dès le milieu du VIII^e siècle consacrer la puissance de l'aristocratie foncière :

Quand Charles Martel, en 759, arrête à Poitiers la marche envahissante des Arabes, il se rend compte de la nécessité d'une réforme militaire et que l'armée — ou plutôt la milice — constituée de fantassins recrutés parmi les hommes libres, descendants de commerçants et de citoyens romains, doit devenir plus mobile et plus effective. Puisque les Arabes sont à cheval, il faut pour lutter contre eux, une cavalerie. Mais ces pauvres hommes libres, ruinés par la disparition du commerce, comment feront-ils vivre un cheval, comment le monteront-ils ? Comment surtout, s'ils doivent pourvoir à l'entretien de la monture, pourront-ils consacrer leur temps au service militaire ? Charles, chef incontesté du royaume, en profite pour faire une transformation radicale des usages et permettre ainsi aux chevaliers d'avoir les ressources correspondant au rôle qu'on attend d'eux. Au détriment des biens d'Eglise, on distribue des terres à ceux qui en échange promettent à titre de vassal et par serment de fidélité de protéger le royaume. Ce fait consacra la tendance antérieure de la puissance toujours croissante de l'aristocratie foncière. A son titre de seule propriétaire du sol qui lui donnait la puissance politique, elle ajoute celui de seule détentrice de la force qui lui donne la puissance militaire.

Cette aristocratie foncière — la noble — seule force du temps, privilégiée comme le remarque encore Pirenne (1) non pas tant parce qu'elle s'est élevée au-dessus de la masse du peuple, mais parce que "la masse du peuple a

descendu sous elle dans la servitude" devait durant les trois siècles qui suivent, savoir le huitième, le neuvième et le dixième siècle, voir toujours davantage se consacrer les privilèges qu'elle s'arrogé et que la situation économique justifie et favorise. Si bien qu'à la naissance de la bourgeoisie, toute l'économie se résume à peu près dans deux types d'organisation sociale :

D'abord, c'est le régime domanial qui couvre toute l'Europe.

Et le domaine, c'est l'économie fermée, sans débouché, toute repliée sur elle-même "où les seules relations économiques qui existent entre les hommes sont conditionnées par leurs qualités de propriétaire et de tenanciers", où les paiements en argent ont disparu pour faire place aux seules prestations en nature du serf à son seigneur ; où toute la constitution économique est étrangère à l'idée de profit. Le domaine en un mot, c'est une institution sociale et non économique, où le tenancier est descendant d'esclave ou de colon de l'époque romaine ou encore d'homme libre qui ne pouvant plus vivre de son négoce est devenu, comme les autres, un non-libre, un serf conservant son droit héréditaire au coin de sol qu'il occupe.

A côté du domaine, il y a la "ville" épiscopale.

"Elle est vraiment en raccourci, le tableau de la civilisation de ce temps. C'est là que l'on aperçoit clairement, dans leurs rapports harmoniques, les trois classes de la population : le clergé priant et étudiant ; la noblesse protégeant le clergé de son épée et le peuple de son travail, faisant vivre l'une et l'autre". (2)

Là, comme dans le domaine, les mêmes rapports économiques et sociaux existent si ce n'est que l'administration est mieux tenue parce que dirigée par le clergé : les seuls qui de leur temps aient reçu quelque instruction.

Voilà donc, au XI^e siècle la situation : noblesse et clergé privilégiés, li-

1. Henri Pirenne, *L'Histoire de l'Europe*, p. 162.

2. Henri Pirenne, *L'Histoire de l'Europe*, p. 37.

bres, qui ne doivent à l'Etat qu'un hommage bien superficiel; vilains et paysans non libres qui, juridiquement, n'ont aucun droit et qui sont la propriété du maître du sol.

Mais, comme il en fut pour la noblesse au VIIe et VIIIe siècle, il devait en être pour la bourgeoisie au Xe et XIe siècle.

Deux faits d'une importance considérable changent le cours des choses. D'un côté, les croisades — revanche de l'Occident contre l'Orient — ouvrent la Méditerranée, brisent la barrière, remettent en circulation les draps et les damas, le papyrus d'Egypte les ciselures des Arabes, et même le papier de Chine. D'un autre côté, l'ouverture des mers du Nord ouvre au monde une artère commerciale jusque là inconnue, qui permet d'aller chercher au fond du golfe de Finlande les pelleteries, certains bois et même des esclaves. Des ports s'ouvrent sur la Méditerranée: Venise, Pise, Gênes. Des ports s'ouvrent sur la mer du Nord, dans les Flandres. Pour transporter les marchandises qui vont du sud au nord, et dont les courants avec le temps établiront les grandes routes qui partent de Venise et par le Brenner s'étendent dans l'Allemagne du Sud et qui, d'un autre côté, partent de la côte méditerranéenne française et de la plaine lombarde, montent vers la Flandre en passant par le Mont Cenis et le Saint-Gothard, il faudra des commerçants de terre. Comme s'il avait multiplié ses forces, en disparaissant avec la fermeture de la Méditerranée, le commerce, dès la libération qu'apportent les croisades, s'étend dans tout le royaume de l'Europe du moyen âge, avec une force telle que dans un siècle il aura créé une nouvelle classe sociale, chambardé la géographie urbaine, établi de nouvelles relations juridiques, remis au coeur des échanges, la notion de profit disparue, enfin, transformé l'idée de richesse qui était devenue synonyme de propriété foncière.

re. Trois siècles lui suffiront pour créer un nouvel état de choses et constituer un nouveau moyen âge.

Or les artisans de cette transformation, ce furent les marchands. A des besoins nouveaux il fallait des hommes nouveaux; à une économie nouvelle, il fallait une classe nouvelle que les hommes nouveaux devaient constituer.

Quels sont ces hommes nouveaux? Ce ne sont certes pas des nobles, et les différences profondes entre ces deux classes, qui, dès le début, seront une source de conflits qui ne cesseront qu'avec la fin du moyen âge, en sont une preuve assez convaincante. Ce ne sont pas non plus des clercs, qui s'opposent à la vie commerciale et qui voient dans le commerce un danger pour l'âme. Des serfs, dont, en somme, la vie est assurée et dont la personne, en plus, est la propriété du seigneur qui, en ces temps de dépopulation, a un besoin pressant de tous ses hommes sur son domaine et qui leur défend de quitter sa "familia"? Non. Les marchands sont des hommes nouveaux. Sur la Méditerranée, ils sont navigateurs, peut-être descendants de pirates ou encore de ces bateliers qui n'ont jamais complètement cessé d'exister et qui ont fait fortune en transportant les croisés. Sur la mer du Nord, des fils de barbares que le contact de la chrétienté a pacifiés.

Sur terre, ce sont des obscurs, des inconnus, (1) des vagabonds, des gens sans terre, sans statut juridique, qui n'appartiennent à aucune "familia"; des étrangers, juifs ou lombards d'origine et qui, au début vont de "porta" en "porta" "de marches en marches", échangeant des bagatelles. Même au début du IXème siècle, ils apparaissent ces vagabonds qui ne possèdent pour toute richesse qu'un âne et une légère pacotille. (2) Ce sont des gens sans lieu

1. Pirenne, *Villes et institutions urbaines*, tome I, p. 48.

2. Pirenne, *Villes et institutions urbaines*, tome I, p. 47.

fixe, qui *marchent* de "castra" en "castra"; ce sont des marchands qui suivent les grandes routes et s'arrêtent parfois, pour trouver protection contre des pillards ou des guerriers ennemis, dans la cour du château ou de la ville épiscopale. Ils y demeurent le temps qu'il leur faut et ensuite après avoir échangé leurs médailles et leurs reliques contre quelques produits des artisans (menuisiers, celliers, cordonniers) attachés à la personne de l'évêque et de ses clercs, s'en vont à nouveau promener leur vie vagabonde avec les troubadours et les trouvères. Ils n'ont aucun privilège, mais l'empereur les protège et les exploite. Chaque année, en mai, ils doivent se rendre au palais et verser des taxes proportionnelles à leurs bénéfices. En retour, l'empereur prend des mesures d'entretien des routes, des quais, les recommande à ses fonctionnaires, etc. (1)

Avec la réouverture du grand commerce, ils ont plus de marchandises à offrir et ils deviennent plus nombreux. Sans recours auprès du seigneur dont ils ne sont pas de la "familia", l'association, dès que leur nombre grandit et que leurs courses deviennent de longs voyages à travers des pays infestés de brigands, devient pour eux une nécessité. Pour se protéger contre les pillards de grands chemins ils voyageront en caravane au sein de laquelle régnera une discipline des plus sévères et où il faudra être sûr que l'appui qu'elle donne en cas de danger ne créera pas un danger plus grand encore pour un commerçant : celui de la concurrence à outrance des membres de la caravane une fois tous réunis dans une foire.

L'association, gilde, hanse ou confrérie, est une association volontaire où les membres jurent secours mutuel et s'accordent des privilèges communs tant durant les voyages que durant les arrêts en cours de route.

1. Pirenne, *Villes et institutions urbaines*, tome I, p. 48.

Si plusieurs d'entre les marchands vont en perpétuels voyages, quelques autres ouvrent de rustiques échoppes près des murs d'un bourg et échangent avec les marchands qui passent quelques produits ramassés dans les alentours. Plus encore, les marchands de la route, de jour en jour plus nombreux ont besoin de services dans les petits bourgs qu'ils rencontrent : passage de l'or qu'ils transportent, réparations de toutes sortes, couchers ou repas dans une auberge.

La vie reprend. Les serfs, mêmes certains clercs trouvent que cette vie a du bon ; ils quittent la terre, non sans récriminations du seigneur ou de l'évêque et puisque les marchands sont si prêts à acheter des toiles, des chaudrons, des pièces d'artisanat, ils se mettent à fabriquer : petits teneurs d'échoppes qui se fixent tout autour des murs du bourg à l'intérieur duquel, en cas de danger, ils pourront se réfugier. A son tour, le "mercator" — le grand marchand de la route — jugera opportun d'établir sa résidence permanente dans cette agglomération localisée hors des murs, dans ce faux bourg, dans la ville neuve, la "villanova" de l'époque. Avec lui, il apportera son type d'association marchande, à laquelle volontairement le petit échoppier entrera et paiera comme les autres sa contribution. Avec les surplus de cotisation, comme l'on devient trop nombreux pour tous entrer dans le castra en cas d'alerte, que le "faux bourg" est devenu plus considérable que le bourg lui-même — qui n'était en somme que la demeure du comte ou l'établissement épiscopal — qu'au surplus le mercator sédentaire, celui qui réside dans le "faux bourg", le "bourgeois", y a construit sa demeure — on construira sa propre palissade, son mur de défense. La bourgeoisie va naître !

Tout ceci, ne s'est pas effectué suivant un plan préconçu. Dans ces temps héroïques des Xème et XIème siècles, le seigneur ne pense pas à créer des villes

de toutes pièces, à attirer la population en lui faisant valoir des avantages de toutes sortes. Cela ne viendra que plus tard quand on se rendra compte qu'il y va de l'intérêt du prince de susciter des villes. Au contraire, à cette époque, cette nouveauté effraie. On lutte contre ces faux-bourgs, champignons qui poussent partout, qui se multiplient autour des villes et sans lesquels l'on veut vivre d'une manière si différente des moeurs de l'époque. Et d'ailleurs quelle pègre que cette bourgeoisie primitive et quelle population disparate! A côté des parvenus cossus, les nouveaux arrivés sont en guenilles; toutes les nationalités s'y cotoient. Cependant "cette bourgeoisie primitive constitue essentiellement et avant tout une classe sociale. Cette classe se compose d'"advenae" libres ou non libres, d'hommes qui abandonnent le travail de la terre, viennent de plus en plus demander au commerce et à l'industrie de nouveaux moyens d'existence. La condition juridique qu'elle finira par obtenir n'est que la reconnaissance nécessaire du genre de vie qu'elle mène. De même que le métier militaire a fait de l'homme d'armes un noble et que presque partout la culture du sol a fait du paysan un serf, de même l'exercice du commerce va faire du marchand un bourgeois". (1)

La bourgeoisie est donc d'abord et avant tout constituée des "mercators" qui se fixent dans un bourg autour desquels viennent évoluer les nouveaux artisans. Et dans la langue des XI et XII èmes siècles: "mercator" et "burgensis" sont synonymes, comme dans la langue des X et XIèmes siècles "nobilis" et "liber" noble et homme libre avaient eu la même signification.

C'est déjà beaucoup que les hommes nouveaux aient construit leur ville, mais la bourgeoisie deviendra beaucoup plus qu'un groupe d'individus vivant dans une ville: elle va gagner ses pri-

vilèges. "L'air de la ville rend libre". (2) Et cette liberté deviendra le véritable apanage de cette nouvelle classe. Voyons un peu les bourgeois former leur bourgeoisie.

Cette transformation s'est opérée à la faveur des coutumes des marchands et grâce à leur association. L'association n'a pas informé la bourgeoisie, mais elle a donné aux bourgeois primitifs, aux marchands, la force, la puissance collective que chaque membre individuellement ne pouvait avoir, lui qui ni seigneur ni serf n'était compris dans aucune coutume juridique du temps. La gilde, la hanse et les confréries commerciales de toutes sortes n'ont pas fait la bourgeoisie pas plus que ces mêmes associations n'ont créé les bourgs et les *urbes novae*, mais de la même façon que ces associations ont aidé à fortifier la ville nouvelle et à construire les immeubles nécessaires à la vie marchande, elles ont donné au bourgeois l'arme avec laquelle il a pu faire reconnaître juridiquement ses coutumes. Rien n'est plus intéressant ni plus instructif à la fois que de suivre la bourgeoisie et de la voir se faire reconnaître d'abord par la féodalité et lui imposer par la suite ses coutumes.

Ces coutumes sont de deux sortes: le "jus mercatorum" — ou droit des marchands et la "pax mercatorum" — ou paix des marchands. Toutes deux se sont constituées par des états de fait et les premiers droits écrits des marchands comme les premières paix écrites supposent déjà une longue coutume non écrite.

Il est facile à comprendre en effet que du jour où l'activité économique s'est réveillée, il a dû se former entre les marchands une sorte de coutume non écrite à laquelle ils se soumettent. "Les vieux modes traditionnels du prêt, du gage, de la saisie", "la procédure formaliste et compliquée avec ses dé-

1. Pirenne, *Villes et institutions urbaines*, tome I, pp. 52-55.

2. Pirenne, *Villes et institutions urbaines*, p. 171.

lais et ses lenteurs" ne suffisent pas aux marchands qui sont, par nature, errants et mobiles. Ils ont besoin d'autres méthodes d'affaires qui ne sont sanctionnées par aucune coutume juridique du temps mais qui, méthodes d'affaires, grâce à la puissance de l'association marchande sur ses membres, lient tous les marchands. Ces méthodes, ces coutumes ont constitué "le droit des marchands". Ce droit est indépendant du lieu où se trouve le marchand. Il est avant tout personnel, — s'attache à la personne du marchand, à ses fonctions — et non territorial. Transporté dans les villes, cependant, à mesure que les marchands deviennent "burgenses", ce droit tendra à se transmettre de la personne du marchand à la terre qu'il habite. Et cette transformation aura pour cause non pas tant le fait que les marchands soient devenus sédentaires, mais bien le fait que les marchands où qu'ils soient et de quelque origine qu'ils proviennent, libres, non libres, immigrés sans passé, fils de libres et de non libres, etc., ont tous cependant un besoin identique: celui de la liberté. Car le commerce ne s'entend pas sans liberté. Et une des premières prescriptions gagnées par le "jus mercatorum" contre le vieux droit féodal sera que "l'habitation d'an et jour dans la ville donne la liberté". (1) L'on verra ce droit nouveau gagner, en s'adaptant aux conditions du milieu urbain, la liberté du sol pour l'habitant de la ville et cela parce que dans la ville, le marchand, le bourgeois ne possède plus le sol pour le cultiver mais pour l'habiter, le construire et "il est inévitable que le propriétaire d'une maison acquière à la longue la propriété du fond sur lequel elle est construite". (2)

L'évolution du "jus mercatorum" à la longue, et par la lutte, fera disparaître les reliquats des vieilles pres-

criptions féodales qui frappent le marchand et qui, pour cet homme nouveau qui n'est plus féodal, prennent caractère d'une exaction. Tantôt les vieilles coutumes se transformeront pour se plier aux circonstances, tantôt elles disparaîtront. Le tonlieu, de vexatoire qu'il était, deviendra une taxe administrée par le conseil des marchands apportant à ceux-ci, qui l'administrent, le droit de police sur l'industrie et le commerce locaux. Pour l'administration de ce contrôle et la vérification des comptes que cela suppose, les bourgeois seront amenés à remplacer les ministres du prince, les "ministérielles" qui administraient le tonlieu, par leurs propres délégués qui se nommeront suivant les époques et les lieux les "theloneariis", les rewards, les jurés, les vinders, etc. Si la bourgeoisie se charge d'administrer certaines vieilles taxes transformées par elle, elle fera disparaître purement et simplement, par la force au besoin, les monopoles de toutes espèces que se réservaient les princes: fours et moulins banaux, privilège exclusif de vendre à certaines époques le vin des vignobles, etc. Ce n'est plus une simple évolution des coutumes, c'est la condition des personnes et du sol, le régime fiscal et les modes d'activité économique qui se transforment; la bourgeoisie changera jusqu'au fond même du droit féodal: le duel judiciaire, les cojurateurs, le rôle personnel des parties dans les procès, les délais judiciaires, tout tombe devant les faits et le *jus mercatorum* dès le XII^{ème} siècle ne sera plus une coutume des marchands mais un droit de la ville, un droit urbain mais un droit urbain qui couvrira toute la vieille Europe dans la mesure même où les "mercatores" se sont répandus à travers tous les pays. Ce "jus civile", ce droit civil toutefois, si international qu'il soit dans l'esprit qui l'anime deviendra un droit local dans son application, un petit droit bourgeois. Et quand par une sorte de retour historique, la ville au milieu des

1. Pirenne, *Villes et institutions urbaines*, p. 66.

2. Pirenne, *Villes et institutions urbaines*, p. 67.

domaines asservis du noble, apparaîtra aux serfs comme une "franchise au milieu du plat pays", comme une sorte de noblesse "en commun", les "hommes relèveront du droit urbain non plus en vertu de leur condition sociale mais en vertu de leur résidence". Alors le droit et la coutume des marchands, comme d'ailleurs les marchands eux-mêmes qui s'étaient plus ou moins contentés des vieilles institutions féodales nées des coutumes antérieures, créeront leurs propres institutions qui pendant les XIIIème et XIVème siècles et jusqu'à la Révolution française, ne feront que se perfectionner ou s'adapter aux circonstances nouvelles.

Comme il en fut du droit civil des marchands, c'est-à-dire des rapports juridiques qui sont nés au sein de leur communauté, il en fut de ce que l'on appellerait aujourd'hui leur droit criminel, c'est-à-dire des droits du citoyen, des rapports de paix civile, de ce que l'on appelait dans le langage du temps : la "pax mercatorum".

Les villes du moyen âge jouissaient d'une paix spéciale, différente de la paix, ou si l'on veut de la protection que garantissaient à leurs sujets le seigneur ou l'évêque. Cette paix, ce droit criminel qui s'attache à la bourgeoisie, sorte de loi du Talion, très dure, s'explique aussi par les faits. N'oublions pas qu'à ses débuts, la bourgeoisie est composée de vagabonds, d'hommes de rien. Et s'il est nécessaire de se défendre contre les ennemis de l'extérieur par l'association et par la construction de murs, il est nécessaire aussi de se défendre à l'intérieur entre "bourgeois". Aussi impose-t-on une paix très sévère. "Que l'on punisse suivant l'importance du délit, dit la charte de Saint-Omer, à savoir oeil pour oeil, dent pour dent, tête pour tête". Et celle de Liôn spécifie encore : "Si reus inventus fuerit, capud pro capite, membrum pro membro reddat. Pro capite capud, pro manum, manus". (1)

Le premier caractère de cette paix, comme celle d'ailleurs du droit urbain, est d'être local. (2) Mais elle se caractérise aussi par un autre facteur : le serment". Le serment était en effet, à cette époque où le faux serment pouvait mériter la mort, la seule manière de lier les marchands à ce nouveau genre de droit criminel qui ne peut en rien se rattacher aux paix reconnues d'alors. Si nous étudions l'évolution de ce droit de paix, nous verrions que de la même façon que, suivant le jeu de l'évolution économique et sociale, le "jus mercatorum" a enlevé au prince pour le donner au marchand un privilège en matière d'échange, de succession et d'impôt, la "pax mercatorum" a enlevé à la juridiction du prince la personne même du marchand. Et de la même façon que le "jus mercatorum" devenu "jus civile" a créé ses propres institutions qui voient à son application, de la même façon, la "pax mercatorum" a créé les siennes dont la plus importante est sans doute celle qui sera l'expression même de la bourgeoisie : la *commune*.

La *commune*, que, devant les menaces d'un prince, toutes villes, l'une après l'autre, jureront au cri de "A la commune ! A la commune !" Une fois établie et reconnue par les pouvoirs publics, elle fait de la population urbaine, une personne morale, indépendante, distincte des unités corporelles qui la composent. Cette commune jurée, presque toujours révolutionnaire, arrachera au prince, au roi, à l'évêque, à toutes les puissances qui l'entourent, les privilèges dont elle aura besoin. C'est la commune qui forcera le seigneur à accorder une charte qui rend publics les droits de la bourgeoisie. "Arrivée à ce point, la ville du moyen âge est achevée. Elle est, dit Pirenne, une seigneurie collective, el-

2. On pourrait dire de la paix urbaine, comme on a dit du droit urbain qu'il est international dans son esprit — qu'on en retrouve l'esprit partout où il y eut des bourgeois, mais qu'il est local dans son application, c'est-à-dire qu'il régit — une fois évolué — le bourgeois non pas en tant que bourgeois mais en tant que résidant dans un bourg.

1. Pirenne, *Villes et institutions urbaines*, tome I, p. 78.

le fait partie de la hiérarchie légale. Elle possède son trésor, son beffroi (qui est le signe de la paix de la ville, comme le clocher est le signe de la paix de Dieu) son sceau et ses magistratures propres, son corps de ville qui la personifie, qui peut "perdre et gagner pour l'ensemble". (1)

A partir au XIIème siècle, la bourgeoisie est faite, ses constitutions sont complètes. Elles se perfectionneront mais ne changeront pas de nature. Au sein de la ville et de la commune, on pourra assister à la lutte entre le patriciat urbain constitué des grands marchands, et la foule des petits: les *minores*, la plèbe (2). Mais ceux-ci appartenant à la même grande classe bourgeoise, finiront souvent au milieu de luttes sanglantes par constituer la démocratie urbaine et à la substituer au gouvernement des grandes familles des *lignages* (3).

Dans cette synthèse de l'histoire de la bourgeoisie, bien incomplète d'ailleurs, l'on peut dégager, je crois, les caractères de la classe bourgeoise: comme la noblesse contre laquelle elle entre en lutte, elle est d'abord née d'une révolution économique; elle doit son existence uniquement à des faits. Cette classe a conquis sa place en s'organisant pour le faire. Non pas qu'elle doive son existence ou ses caractères à son type d'organisation — la hanse ou la gilde — mais elle leur doit la force qui lui était nécessaire pour conquérir ses pouvoirs. De plus, la bourgeoisie est puissante, elle crée ses institutions modelées sur ses propres besoins, et chamberde pour y arriver les vieilles institutions dans lesquelles elle a dû, tout d'abord, évoluer. Comme caractère propre au temps où elle se développe, la bourgeoisie lutte pour conquérir des *privileges* que seuls

jusqu'alors la noblesse et le clergé s'étaient arrogés. La bourgeoisie est en fait, par rapport aux serfs "une classe exclusive et privilégiée". (4) Un autre caractère de la bourgeoisie c'est qu'elle n'est pas une institution nationale ou locale; elle s'étend à tous les pays et à tous les lieux qui ont subi cette évolution économique dont nous avons essayé de tracer l'histoire. Si bien que locale par certains caractères, elle est comme on l'a fait remarquer plus haut, internationale dans son esprit. Enfin, un dernier caractère qui fait mieux comprendre notre époque, c'est que la bourgeoisie — telle que l'a connue le Moyen âge — contient en soi et dès son origine, deux rameaux: les grands bourgeois et les petits bourgeois, les uns possédant les grands capitaux, les autres louant leur travail. Ces deux rameaux, bien qu'ils n'en soient pas l'origine, ont plus d'une analogie avec le capitalisme et le prolétariat modernes, qu'il nous reste maintenant à analyser.

* * *

Dès le XVIème siècle, les luttes de la bourgeoisie sont terminées. Celle-ci a conquis sa place. Ce qu'elle a gagné contre les princes, en trop, elle a dû le leur remettre aux XIV et XVèmes siècles. La vie économique de l'Europe stabilisée, établit l'équilibre entre les classes. Noblesse et Tiers-Etats s'entendent dans leurs privilèges et les villes continuent d'apparaître aux paysans "une immunité au milieu du plat pays".

Mais ici encore, deux faits devaient briser, comme aux X et XIèmes siècles, l'équilibre des forces. De ces deux faits, le premier et le plus important est sans contredit la prodigieuse expansion du commerce international qui, avec l'exploitation des nouvelles terres découvertes, au-delà de toutes les mers et la création des colonies, demande aux commerçants non plus de vendre unique-

1. Pirenne. *Les villes et les institutions urbaines*.

2. Pirenne. *Les villes et les institutions urbaines*, t. 1, p. 108.

3. Pirenne. *Les villes et les institutions urbaines*, t. 1, p. 109.

4. Henri Pirenne, *L'histoire de l'Europe*, p. 166.

ment des épices et des draps, enfin des marchandises importées, mais encore de vendre au dehors, comme on ne l'avait jamais fait auparavant, des produits des manufactures de l'Europe. Les commerçants, de négociants en gros, deviennent manufacturiers.

Sans doute les manufactures ont existé avant les XVII^e et XVIII^e siècles : à Dinant par exemple, où 25,000 batteurs de métaux fabriquent des pots et des plats qu'on exporte ; et dans les villes des Flandres et du Nord de la France où l'on voit se développer des manufactures de tissus. Dans ces villes, d'ailleurs, on a remarqué que l'esprit capitaliste s'était manifesté très tôt, en même temps que s'était développé un prolétariat que la corporation, à sa plus belle époque, n'a pu contenir, se distinguant des petits boutiquiers de la ville qui eux, sont toujours unis entre maîtres, compagnons et apprentis par des corporations très vivantes.

Mais au XVII^e siècle (vers la fin) et surtout au XVIII^e siècle et particulièrement en Angleterre, les manufactures se multiplient. Manufactures au plein sens du mot, c'est-à-dire où tout se fait à la main et qui réunissent des quantités considérables de personnes, soit dans la manufacture elle-même, soit encore par l'intermédiaire du mode de travail à domicile, comme ce sera le cas particulièrement dans les filatures de soie de la région lyonnaise. A mesure que se développent les manufactures, les maîtres ouvriers tombent sous la dépendance "économique complète des maîtres marchands qui disposant de capitaux considérables, fournissent la matière première, souvent même les métiers et les dessins et fixent arbitrairement les prix de façon". (1)

S'il est vrai que les nouveaux *négo-*
ciants, ceux qui seront les capitalistes,

sont des marchands évolués, il faut dire que très tôt ils se distinguent de la bourgeoisie et s'y opposent, faisant figure à leur tour — et l'étant réellement — d'hommes nouveaux.

Un fait caractéristique de l'opposition entre ces premiers capitalistes et les bourgeois, que montre très bien sans peut-être l'approfondir suffisamment Henri Sée, dans son analyse des classes sociales en France au XVIII^e siècle, est que les premiers grands établissements industriels se situent au dehors des villes — expression de la bourgeoisie en dehors des privilèges. — Les ouvriers des manufactures, de plus, ne sont pas des ouvriers des villes, des apprentis ou compagnons de métier, mais des paysans qui, en principe et d'après les privilèges réservés à la bourgeoisie n'avaient aucun droit au travail sans faire l'apprentissage et être reconnus membres de la corporation.

"En 1789, dans les cahiers de doléances du bailliage de Troyes, les fabricants d'étoffes de soie, de laine, de fil et de coton de la ville de Troyes, reprochent précisément aux négociants de développer l'industrie rurale qui fait aux métiers urbains une concurrence ruineuse, a diminué leur nombre de moitié, réduisant à la misère toute la classe ouvrière ; ils leur font grief d'acaparer à leur profit tous les produits de ces fabriques campagnardes". (2) Et remarquons bien que ces plaintes ne sont pas proférées que par les maîtres des métiers mais aussi par les apprentis et les compagnons. C'est donc tout ce qui reste de la vieille bourgeoisie, qui entre en lutte contre ces *hommes nouveaux*, tirés de leurs rangs, il est vrai, mais qui ont maintenant des besoins tout différent des leurs et qui s'arrogent — sans en avoir le privilège — le droit d'apposer sur leurs marchandises, des

1. Henri Sée: La vie économique et les classes sociales en France au XVIII^e siècle, p. 127.

2. Henri Sée. La vie économique et les classes sociales en France au XVIII^e siècle, p. 128.

marques de fabriques. (1) Qui s'arrogeant même — à cause de leurs origines sans doute — ce droit de jouer dans le Tiers-Etat, spécialement dans les assemblées électorales de 1789 en France, un rôle disproportionné à leur nombre.

Et de quel droit ces paysans, sans faire partie des compagnonnages, sont-ils délivrés de l'obligation de l'apprentissage? (2) De quels droits s'engagent-ils dans ces établissements nouveaux? De là encore opposition très nette entre les nouveaux ouvriers des "entreprises" et les anciens artisans de la bourgeoisie.

L'on assiste encore ici, au même phénomène: c'est une révolution économique qui est à la naissance des deux nouvelles classes qui se partagent aujourd'hui la scène sociale. Cette révolution économique aura son expression la plus complète quand Watt en 1766 — et c'est la deuxième cause de l'évolution des classes actuelles — inventera la machine à vapeur à deux temps. Alors la manufacture décuplera et ses moyens de production et le nombre de ses employés.

Alors, aussi, c'en sera fait des vieilles institutions et du vieil équilibre des classes, en Europe! La révolution industrielle fera craquer les vieux cadres de l'ancien régime, les vieilles institutions qui ne conviennent plus ni aux temps ni aux hommes nouveaux de la fin du XVIIIème siècle et qui aura sa première expression dans la Révolution française.

Ce sera la disparition des privilèges: ce qu'il faut à ces hommes nouveaux, c'est la liberté complète. A quoi servent ces corporations qui ne peuvent que créer des embarras à un employeur qui veut être le maître absolu de ses em-

ployés? A quoi servent ces vestiges d'immunités urbaines, quand l'homme nouveau doit faire appel autant aux paysans qu'aux hommes de métiers, quand surtout les lois de la localisation des entreprises sont complètement chambardées et que l'on doit se diriger vers les mines de charbon et non plus comme avant, chercher les routes commerciales? Que faire — et c'est une raison aussi prépondérante que la précédente — de toutes ces vieilles lois de protectionisme urbain et de limite à la fabrication qui se sont multipliées aux XVI et XVIIèmes siècles, quand le monde entier ouvre ses marchés à l'Europe, dont le seul grand problème est de produire et produire davantage? Que faire de toutes ces petites démocraties urbaines et locales quand il faut à ces hommes nouveaux une grande démocratie nationale?

Les théories d'ailleurs qui se développent après les physiocrates, avec Adam Smith et Jean-Baptiste Say proclament un libéralisme économique complet.

Et ce sera l'âge d'or où les capitalistes conquérants et vainqueurs, ayant renversé toutes les barrières locales ou internationales, considérant le travail et la main-d'oeuvre comme une marchandise s'échangeant sous la seule loi qu'ils reconnaissent: celle de l'offre et de la demande, échafauderont la grande industrie moderne.

Le type d'association qui leur permettra d'atteindre cette fin sera la société à fonds social qui réunira non pas tant leur personne que leurs capitaux. La condition juridique que tous les pays finiront par reconnaître aux grands capitalistes sera celle de la liberté complète et absolue. Et la place qu'ils prendront dans la société ne sera pas une place intermédiaire mais la place prépondérante. Reléguant aux oubliettes la propriété foncière dont ils n'ont que faire, ils se débarrasseront avec elle de la classe des nobles qui n'existait que par elle: à la vieille aristocratie foncière, ils substi-

1. Henri Sée. La vie économique et les classes sociales en France au XVIIIème siècle, p. 128-129.

2. Henri Sée. La vie économique et les classes sociales en France au XVIIIème siècle, p. 130.

tueront leur aristocratie à eux : l'aristocratie de l'argent. Sans s'emparer directement de la politique, ils deviendront les détenteurs de la puissance politique puisqu'ils seront en même temps que les plus importants contribuables, les seuls créanciers de l'Etat. Plus encore, les capitalistes défendront leurs intérêts de classe — leur richesse — par delà les pays (tout comme la bourgeoisie du moyen âge aura défendu les siens.) Et bien que le capitalisme soit né avec le réveil nationaliste, on aura vu, par exemple, les Etats capitalistes fermer leurs barrières à la Russie communiste de 1920, pour des raisons de classe.

A mesure que deviendra plus éclatante et plus universelle la conquête du capitalisme, s'étendra dans la même mesure le nombre des ouvriers qui en dépendent et qui, en comparaison des anciens artisans constituent maintenant un type d'ouvriers nouveau : hommes sans métiers définis et qui s'emploient à temps complet dans les situations les plus diverses, répétant sans cesse les mêmes mouvements appris par habitude. Si ceux-ci au début voyaient leur sort lié à celui des maîtres, ils verront petit à petit que certains de leurs intérêts en diffèrent complètement. Quand ils s'apercevront de ce fait, les ouvriers verront dans les capitalistes non plus des patrons, des maîtres, mais des hommes qui ont informé les institutions, des maîtres tout-puissants qui forment véritablement une classe aristocratique en tous points différente de la leur et qui la domine complètement.

Sans richesses, la classe ouvrière comme les premiers marchands du Moyen âge aura recours, pour se défendre, à l'association de personnes : le trade-union qui groupera les ouvriers d'un même métier à quelque usine qu'ils appartiennent ; le syndicat ou l'union proprement dite qui groupera tous les ouvriers soit d'une usine, soit d'un groupe d'usines. Et remarquez comment l'his-

toire, en tenant compte des circonstances de temps, se répète. L'association bourgeoise inconnue de la coutume féodale, pour lier ses membres a utilisé le moyen juridique du serment. L'association ouvrière qui, elle, ne veut pas être reconnue par la loi pour ne pas être poursuivie et parce qu'elle lutte contre la loi, ne sera qu'une association de fait, sans existence légale, une association "bona fide" déclare la loi de Québec — et dont le lien entre ses membres sera la seule contribution.

Les besoins de la classe ouvrière se retrouveront aussi comme ceux de toutes les classes que nous avons étudiées, chez tous les pays et dans les lieux où l'évolution économique aura apporté la création d'une concentration industrielle et d'une économie capitaliste.

* * *

Nous assistons aujourd'hui à l'évolution du prolétariat.

Né d'une révolution économique, il cherche à faire reconnaître ses intérêts de classe. Pour cela il s'est organisé et a créé le type d'association qui lui est propre. Jusqu'où ira-t-il ? Remarquons qu'il informe à l'heure actuelle le milieu juridique. Sans doute ce n'est pas un privilège, une immunité qu'il réclame comme les bourgeois des premiers âges : aujourd'hui, le privilège juridique n'existe pas. Ce n'est pas non plus la liberté de sa personne : les droits de l'homme lui sont acquis depuis la Révolution française et, en territoire britannique depuis l'institution de l'habeas corpus. Mais ce contre quoi il est en lutte, c'est contre un privilège de fait, une liberté moulée sur un monde informé par l'aristocratie capitaliste, pour parler de langage de leurs chefs. Aussi réclament-ils, non pas des avantages individuels — au point de vue juridique — mais des avantages collectifs — au point de vue social.

Et vous voyez aujourd'hui s'établir dans nos lois des modes de contrats i-

gnorés du passé: des contrats collectifs déterminant une entente entre une collectivité et un individu ou une autre collectivité, garantis par la loi. Vous voyez aussi se créer des institutions inconnues jusqu'alors: des tribunaux chargés de juger des conflits entre groupes et qui imposeront des amendes non seulement aux individus — ce qui avait existé dans le "jus mercatorum" et la corporation du Moyen âge — mais encore à la collectivité, indépendamment du lieu et de l'espace.

Jusqu'où cela ira-t-il? Jusqu'à la substitution de la classe capitaliste par la classe prolétarienne comme l'ont prétendu Karl Marx et Engels et ont essayé de l'établir les révolutionnaires russes? Jusqu'à la conduite de l'économie par les ouvriers à l'aide des grandes coopératives? Jusqu'à l'établisse-

ment d'un équilibre entre capitalistes et prolétaires? Jusqu'au remplacement du régime actuel par un régime où les représentants du capital et du travail dirigeront l'économie par l'intermédiaire des grandes corporations?

L'on ne saurait dire. Nous sommes d'ailleurs trop près des événements pour en juger. Et si mes tendances me portent à penser qu'il y aura toujours des petits et des grands mais que par une espèce de loi historique de l'équilibre, capital et travail finiront par se diviser la conduite de l'économie à l'aide de représentants au-dessus de l'un et de l'autre, je n'oserais affirmer cependant que sur un point; c'est que malgré l'échafaudage de théories sociales depuis un siècle, prolétaires et capitalistes finiront par s'entendre, mais ce sera uniquement sur des faits.

Ils étaient quatre...

Ils étaient quatre dans ma vie :

D'abord ce fut le fort qui caressait mes mains,

Il y avait le vieux qui pleurait pour un rien,

Et qui pensait à tout, sauf à son agonie.

Même le sage... Un soir il a cru me charmer

C'est le fou que j'ai tant aimé.

Ah! je l'aimais à m'en damner!

Ils étaient quatre âmes en peine.

Mais ils ne pouvaient rien pour apaiser la mienne.

L'un m'offrait bravoure et pain blanc,

L'autre me faisait châtelaine.

Le troisième évoqua la grâce d'un enfant

Et le dernier que j'aimais tant

But tous les jours pendant sept ans.

Toujours le même que j'aimais,

Et toujours quatre qu'ils étaient,

Auprès de ma misère,

Comme pour la civière

Quand on porte quelqu'un en terre.

L'Étrangère

Quand je t'ai rencontré dans mon humain voyage,
Ce fut une accalmie en voyant ton visage.
Tu ressemblais au port où l'on débarque enfin
Son bagage trempé de pleurs et de salin
Et son être ébranlé de vertiges sans nombre,
Tu ressemblais au port qui défend que l'on sombre
Mais qui ne peut garder l'étrangère chez lui.
Je n'aurai, sous ton ciel, logé qu'une mi-nuit.
Etant vouée à tout ce qui bouge et dérive,
Jamais ne me retient le mirage des rives
Et tu ne sauras pas si je t'ai reconnu
En cherchant le bonheur que d'autres ont perdu.
Mais si dans les lointains de tes yeux je m'égare,
C'est que j'ai découvert à ton coeur une amarre,
Un ancre qui retient tes désirs dans un port...
Et qu'importe, ce soir, mon inutile effort :
Mon âme, ce navire errant dans la rafale
A trouvé au hasard de tes bras, une escale.

Portrait d'homme immobile...

Si je vais, si je viens sans but, si je souris
 En passant près de vous, portrait d'homme immobile,
 Si je porte, ce soir, cette robe à longs plis,
 Blanche et gracie,
 A l'heure où tout devrait dormir, même l'espoir,
 Ne vous étonnez pas si cela qui s'emmêle
 Vous rappelle un serment, une femme, un soir.
 C'est la dérision des amours éternelles
 Et de l'humain vouloir.
 Je ne vous attends plus, une autre voix m'appelle :
 Il est si tard, ami, que nul ne peut venir
 Hormis le souvenir.
 Depuis qu'il vous ressemble il a pris votre place.
 Il parle comme vous, il m'étreint, il m'enlace
 Comme vous.
 Et cette nuit, s'il est si tendre à mes genoux,
 Et si j'ai retrouvé cette coquetterie
 Que vous aimiez jadis, quand vous étiez jaloux,
 Ne vous étonnez pas de cette raillerie.
 Mais quoi que vous pensiez, portrait d'homme immobile
 Pour qui je ne suis rien,
 Et quoi que vous fassiez, pour que j'oublie
 Cette folie,
 Cette obstination de vous aimer encor,
 De croire qu'il peut naître en vos yeux un remords,
 Tout est vain.
 Chaque fois que je mets cette robe fragile,
 Le souvenir m'apporte un bouquet de jasmin,
 Votre coeur, la lune et vos mains...

JOVETTE

De très haut

M. l'abbé Robert-E. Llewellyn, du collège Stanislas, est l'un des clercs les plus sympathiques qui nous soient venus de France depuis le début de la guerre. Selon lui, nous assistons, ce siècle-ci, à un nouveau grand mouvement de migration dans l'histoire de l'humanité et voici comment il expose son hypothèse.

Depuis cinq ans, le "marché de la pensée", si j'ose rapprocher ces deux mots, est envahi par une énorme production de livres, d'articles et de conférences traitant du problème international actuel dans toutes ses répercussions et ses conséquences. On prend un fait, quelques faits, un épisode de la guerre militaire, économique ou diplomatique qui est en train de se jouer, et on en tire des conclusions générales, des résolutions, des perspectives de conflits nouveaux. C'est le triomphe de l'histoire à bon marché, incomplète, partisane parfois, fautive toujours, sauf par hasard; et comme le hasard qui permet une théorie exacte de l'avenir ne nous en donne pas en même temps les preuves, elle demeure inutile. Les autres sont dangereuses parce qu'elles orientent les esprits vers un jugement erroné. Il est pourtant vrai d'ajouter que tant de conclusions différentes s'affrontent et se succèdent, — appuyées sur les mêmes faits, — qu'à tourner de l'une à l'autre les esprits deviennent girouettes, et ne savent plus sur quelles données s'arrêter pour réfléchir.

Certains auteurs pourtant prennent un peu plus de recul et, pour juger de la situation actuelle, partent de la Première Grande Guerre, des années 1870, ou même des guerres napoléoniennes. C'est infiniment mieux. L'Histoire n'est certes pas un éternel recommencement: la grande aiguille de l'horloge repasse douze fois devant les mêmes chiffres, et pourtant il y a quelque chose de neuf chaque fois, car chaque fois le progrès de la petite aiguille a modifié la valeur du signe donné par la grande. De même en histoire des faits apparemment semblables se présentent, mais la petite aiguille du temps a avancé, l'âme de l'humanité, son esprit, sa culture se sont perfectionnés, et des événements semblables ne sont pas identiques, n'entraînent pas aux mêmes conclusions, ne présagent pas les mêmes conséquences. L'Histoire ne se présente pas à nous comme un livret de premiers soins dans lequel chaque maladie comporte automatiquement tel traitement. Mais elle apporte tout de même, par voie de logique, des points d'appui à l'étude des phénomènes d'aujourd'hui.

Je ne prétends pas faire oeuvre d'historien: je n'en ai ni le titre ni la compétence. J'ai essayé de jeter un coup d'oeil, de

très, très haut, sur l'histoire du monde, à travers quelques manuels d'histoire, et je vous invite à en faire autant. À partir d'événements qui ont marché par siècles et non par années; à partir d'une suite que je simplifie peut-être à l'excès, comme font en géographie des cartes de continents ou des vues aériennes prises à grande altitude, nous pourrons peut-être tirer non une conclusion, mais une hypothèse qui, se comparant à d'autres, pourra peut-être aider chacun à mieux peser et penser le problème actuel de notre pauvre monde.

* * *

Laissons de côté le problème du peuplement du globe. D'où est parti le premier groupe humain qui a commencé la colonisation de la Terre? Peu importe que ce soit de Mésopotamie, de l'Himalaya ou du Thibet.

Un fait demeure. C'est que d'une région de l'Asie, jadis fertile et riche, et donc surpeuplée, l'appauvrissement et le dessèchement de la terre — peut-être aussi l'attrait et l'espoir d'un climat plus aimable — ont fait partir des colonnes entières de peuplades nomades.

La route du Nord était fermée, simplement par son climat. Vers l'Est, ces migrations se sont massées pour inonder la Chine et le Japon et déborder jusqu'en Amérique. Vers le Sud, l'Inde s'est trouvée envahie, et les populations en ont débordé à leur tour vers l'Est, le Pacifique, l'Amérique sans doute. Histoire à grands traits, simplifiée et donc approximative.

Vers l'Ouest, vers cette péninsule européenne du Continent Asiatique, où règne, par les bienfaits d'un océan qui la baigne toute, un climat tempéré idéalement, par comparaison surtout avec celui de l'Asie, la route était aussi largement ouverte.

* * *

Une première migration — elle dure des siècles et non des années, — descend vers le Sud, vers la chaleur régulière; et, nomade et brutale, avance toujours. C'est alors la conquête de la Chaldée, de l'Assyrie, de l'Égypte où Joseph introduit le Peuple choisi à la faveur d'un Pharaon usurpateur, peu soucieux de défendre la pureté d'une race dont lui-même n'est pas. Les tribus débordent les unes par-dessus les autres, se font assimiler par les civilisations indigènes beaucoup plus avancées. Le dernier représentant de cette première migration sera Hannibal. Puis le pays se dessèche et s'affaiblit, et de l'Afrique on ne parlera plus guère pendant des siècles.

* * *

La deuxième migration, je la distingue par la route qu'elle prend; chronologiquement, c'est depuis le début de la première un flot ininterrompu de tribus nomades qui, lentement, à coups de siècles, font cette marche vers l'Ouest. La deuxième migration est celle qui envahit l'Europe centrale, défonce les frontières de l'Empire romain, met à sac la Ville éternelle, et, dans un continuel combat de conquête, finit par s'arrêter au bord de l'Atlantique; elle s'y apaise comme si, répondant aux vagues marines qui viennent mourir sur la grève, des vagues humaines venaient terminer leur course en se chevauchant, en se mêlant à ce terme, l'Europe.

Il ne faut pas voir là deux blocs : les indigènes contre les envahisseurs, mais bien mille tribus qui s'ignorent, se jaloussent, se combattent, et qui, toutes, seront enfin assimilées par ce christianisme à la sève éternelle, et par ce qui a survécu de culture gréco-latine.

Cette deuxième migration, mêlée aux populations indigènes, elles-mêmes forcément venues de migrations antérieures, formera l'Europe; audacieusement elle ira à la conquête du Nouveau Monde, le peuplera d'un flot continu; cette deuxième migration, mêlée, fondue en un tout unique et divers, c'est nous.

* * *

Ici commence l'hypothèse, la suggestion. Je n'affirme rien : quand on compte par années, il est impossible de juger par siècles. Et cependant...

Ce flot discontinu venu d'Asie avance toujours : la marche vers l'Ouest a actuellement un essor d'autant plus grand que l'Océan Atlantique n'en est plus le terme, que l'Amérique entière est pleine de ressources, d'espoirs... et de place. Ce flot peut n'être pas un danger, car les doctrines politiques passent, le matérialisme n'a qu'un temps, et la lutte pour des idées n'entraîne pas nécessairement la guerre contre des hommes. D'ailleurs, le mélange étonnant à propos duquel nous avons l'audace d'employer le mot de "race" est un enrichissement pour tous les pays vivants, et le "racisme" est une garantie d'usure et d'assèchement rapides pour une nation.

Devant cette troisième migration un groupe veut résister; ce groupe, — le Hun, le Prussien, — est resté barbare parce qu'il a moins été touché par l'influence chrétienne et l'influence gréco-latine. Il prétend tout unifier autour de lui — en fait, sous lui, parce qu'il se dit le plus fort, argument de barbare; il veut emmener la deuxième migration, l'Europe, à la croisade contre la troisième migration qui s'en vient, qui est à

ses frontières, à celles même de l'Europe des "temps modernes"; d'où le pacte anti-komintern.

Le conflit actuel, c'est la réaction d'une Europe qui se refuse à cette domination, à ce combat, qui veut garder sa personnalité; d'une Europe qui est prête à s'assimiler, à prendre et à donner au flot asiatique qui continue, à condition de rester soi-même avec son âme; d'une Europe qui sait que tout mélange de ce genre est gage d'enrichissement pour une personnalité indestructible: l'Amérique actuelle lui en est le gage.

Si je ne donne pas de nom à cette troisième migration, c'est pour éviter de rétrécir aux dimensions d'un terme géographique ou politique, Russie, U.R.S.S., Soviets, Communisme, — un fait humain qui le dépasse, car, je le répète, philosophie et politique évoluent et passent, mais le fait historique continue.

Si l'Amérique a un intérêt vital à se mêler à ce conflit, c'est que les frontières naturelles ne sont plus une réalité, que l'océan n'est plus un obstacle, que cette invasion asiatique qui s'annonce, pour l'Amérique, des deux côtés, nous devons être prêts à y faire face, à en faire l'Amérique, centre de la civilisation humaine — et si nous le voulons, chrétienne, — de demain.

* * *

Peut-être trouvez-vous que cette histoire à coups de siècles est bien dans les nuages quand l'an qui vient est si mystérieux. Mais, lorsque vous êtes sur la route, vous vous arrêtez pour consulter la carte, faire le point, voir le chemin derrière vous et le chemin devant. C'est la même chose qu'il faut faire dans la vie, et quand on repart pour marcher un mille, ou pour vivre un an, il est toujours profitable, sinon réconfortant, de voir le chemin parcouru et celui qui s'annonce, même si l'étape est rude, et l'horizon obscurci.

ROBERT E. LLEWELLYN

L'Ermite et l'Américaine

conte

par Jacqueline Mabit

Il avait fui les autres, mais les autres ne le fuyaient point. Il était l'attraction du village.

Les touristes se demandaient entre eux : "Avez-vous vu l'ermite?" comme ailleurs : "Avez-vous vu la grotte?"

C'était peut-être un saint homme ; à coup sûr, un homme simple : ses goûts l'avaient conduit en ce lieu, à l'écart des autres.

Dans une ancienne carrière à flanc de montagne, il vivait à la fois en pleine terre et en plein ciel. En plein vent aussi, bien qu'il eût réuni quelques pierres, quatre murs joints par des branches.

Il s'était construit une table et un siège et il s'était même sculpté au couteau un lit : un des panneaux était orné d'une tête de femme au long chignon.

L'ermite avait une haute stature. Quand il apparaissait au curieux, celui-ci se cachait, car il savait que l'homme qui vit seul n'aime point ses semblables.

D'ailleurs, étaient-ils ses semblables, ces jeunes aux shorts à mi-cuisse, fumant et riant fort, ces hommes qui se moquaient de lui ? Qu'est-ce que l'ermite avait de commun avec ces touristes intrigués, ces femmes fardées aux immenses lunettes noires ?

Lorsqu'il les voyait monter à l'assaut de sa solitude, il sortait de sa cabane. Il les regardait venir, la main aux nervures saillantes comme celles d'une grande feuille, appuyée sur sa canne.

Quelquefois c'était toute une troupe qui venait le déranger. Alors les visiteurs se sentaient plus braves ; ils se moquaient de lui plus effrontément que lorsqu'ils n'étaient que deux ou trois. Ils s'approchaient de lui davantage, aussi. Quelques-uns risquaient un regard par la porte entre-baillée. D'autres la poussaient même.

On plaisantait le vieux :

—Le poêle est au milieu. C'est du chauffage central, quoi !

—Dites, mon brave, quand il pleut, vous vous accroupissez sous votre petite table ?

—Il a l'air mité, l'ermite, pouffait un étudiant en vacances.

Et les jeunes filles, aux petits pieds perchés sur des talons pointus, s'effrayaient en montrant du doigt les sandales du solitaire :

—C'est un coin à vipères. Vous n'avez pas peur, monsieur ?

Le vieillard ne répondait jamais.

Il se contentait de sourire, avec ses deux yeux bleu lilas, discrets, au milieu de sa peau ridée, comme deux iris d'eau.

Il portait une barbe longue et drue, grise comme ses cheveux. L'automne, alors que plus personne ne venait l'importuner, il mettait sur sa tête un chapeau aux tons de la forêt, feutre mi-vert, mi-roux.

Alors, paraît-il, il chantait. Des airs sans paroles. Des airs graves, forts, comme des hymnes.

Les touristes l'appelaient le fou du village. Mais le village savait qu'il n'était pas fou. Il le respectait. Même le vénérable : il en était une des principales ressources, la curiosité locale.

L'inspecteur avait su son nom. On se l'était d'abord répété de porte en porte. Mais un ermite, qui a un état civil comme tout le monde, un prénom, un nom, c'est une chose peu convenable. Ce désordre ayant choqué les braves gens, elles eurent tôt fait d'oublier ce qu'elles ne voulaient plus savoir. Ce n'était plus, depuis dix ans, que le "vieil ermite."

Les paysans ne s'inquiétaient pas de lui ; ils savaient qu'il cultivait là-haut un lopin de terre, pour lequel il ne payait pas de loyer et qui lui rapportait quelques légumes.

A tort, le curé s'était inquiété. Il était monté lui aussi, en curieux. Il était revenu rassuré. La croix de bois qu'il avait vue dans sa cabane était taillée avec amour. Cet ermite avait une foi bâtie aussi solidement que son abri fait de pierres et pourtant près du ciel.

L'ermite ne descendait jamais à l'église, sauf la nuit de Noël. Avec sa pélerine, son bâton boueux, il apparaissait aux paysans comme le Voyageur, le roi mage venu pour adorer.

De présents, celui-ci n'apportait que sa présence, sa marche à travers cette nuit de Noël.

La cloche, légère comme un floçon de neige, à peine l'entendait-on. Les pas de l'ermite sonnaient plus fort sur le chemin dur, le chemin qu'il remontait.

* * *

Un après-midi d'août, tandis que la cigale fixement tenait sa note, une femme était montée voir le vieil homme. Un

chien la suivait, pékinois à la mode. La femme n'était plus très jeune: elle était à l'âge charitable.

Elle arrivait d'Amérique avec un gros compte en banque et la rage de soulager les pauvres. Or, cet homme lui semblait éminemment pauvre.

Elle s'exclama sur la rusticité du mobilier. Comme elle était assise sur l'unique siège et qu'elle tournait le dos au lit, le mobilier lui parut en effet très simple...

—Mais comment, vous, prendre bain?

Elle cherchait autour d'elle, affolée, comme si elle-même avait été obligée de demeurer en ce lieu.

L'ermite tapa du pied un seau vide qui résonna clair avec un bruit de puits.

—Oh oui, je vois. C'est la existence du camping.

Elle lui offrit une cigarette.

—Vous ne fumez pas?

Elle se mit à rire fort en libérant des ronds de fumée qui sortaient par le petit trou de la fenêtre.

—Mais alors, que faites-vous, les jours?

L'homme se tenait debout, considérant la visiteuse.

Il ne répondit pas.

Cependant lui revint à ce moment-là une phrase qu'il avait apprise par coeur à l'école il y avait bien longtemps: "Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?"

Mais l'Américaine, qui n'avait pas lu LaFontaine, ne devinait pas la réponse muette de son hôte.

—Pas vous ennuyer des hommes, vous? demanda-t-elle.

Un regard dur, précis, aiguë par un jeu de paupières à demi-fermées, accueillit la question.

L'ermite porta ensuite son attention au pékinois halestant dont la petite langue rose battait comme une pétale dans le vent. Il inclina le seau de fer où s'enfouit la bête avide.

—Vous, pas méchant, pourtant, s'étonna l'Américaine.

Et elle jetait, à petits coups d'index, la cendre de sa cigarette.

Elle ne comprenait plus.

Un instant elle fut sur le point de repartir avec le panier plein qu'elle avait apporté.

Elle en retira des boîtes de conserve, puis, son pékinois sous le bras, elle prit congé du solitaire.

Elle revint le lendemain. Ce cas de dénuement lui semblait tragique, aggravé de solitude. La pauvreté en famille, c'est banal, cela garde un petit caractère sport, c'est la lutte des grands pour la vie des petits. Tandis que le vieil ermite, personne ne l'aimait. Oh shocking! Il refusait toute affection. Il était bien pauvre, le plus pauvre, peut-être. Il ne fallait pas l'abandonner à son triste sort. Et l'Américainne pleurait.

Devant elle, le petit chien gambadait, secouant son poil soyeux comme une aile de papillon. C'était lui, cette fois, qui guidait sa maîtresse vers la halte de la carrière, vers le seau d'eau.

A ce souvenir du pauvre charitable, l'Américainne pleura plus fort: "Il n'a qu'un peu d'eau et il la donne à mon chien! Oh le brave homme. Aujourd'hui, je lui donne une part de ma fortune. Toute ma fortune!..."

Le pauvre, assis à l'entrée de sa cabane, cassait des noisettes.

Il lui en offrit une poignée qu'elle s'empressa de grignoter à coups de dents rapides.

—Délicieuses noix, dit-elle. Ça coûte cher à la ville, cela.

Un éclair malicieux illumina les yeux bleus de l'ermite.

Mais l'Américainne continuait:

—C'est chose principale, l'argent...

Cependant, le pékinois, blotti entre les pieds de l'ermite, en léchait, à travers les lanières des sandales, les orteils nus.

La femme avait tiré de la poche revolver de son pantalon un petit carnet et un stylo. Elle essaya d'écrire quelque chose.

—Donnez-moi de l'encre, s'il vous plaît.

Non, le vieillard était bien seul; il n'avait pas de message à jeter à la mer, aucun appel à faire.

L'Américainne secoua plusieurs fois son stylo qui laissa tomber sur un chèque quelques gouttes d'encre, un long chiffre, toute sa fortune.

—Tenez, dit-elle. J'ai promis de faire une bonne action. J'ai donné tout... J'ai choisi vous...

—Prenez encore quelques noisettes, dit l'ermite, et il s'en fut, laissant une grande femme blonde tendant au bout de son bras un chèque.

Le dossier de Sarrut

par Alfred Max

Voici la suite du roman inédit dont nous avons commencé la publication dans la dernière livraison. On se rappelle les faits principaux. L'action se déroule en France. Un collaborateur, Sarrut, est assassiné par un conducteur de train, René Gillou. La victime a eu le temps de donner à son meurtrier un dossier qu'il l'a supplié de ne remettre à personne autre que sa femme, Françoise Sarrut, divorcée d'un autre collaborateur. Gillou a commencé la lecture de ce dossier dans le train qui le conduit à Vichy où habite Françoise. Il le lit pièce par pièce et, au moment où nous reprenons le récit, il poursuit la lecture d'une lettre de Sarrut à Françoise dans laquelle celui-ci rappelle à sa femme les circonstances de son divorce puis de leur mariage. Sarrut était un ami du premier mari de Françoise et il s'était épris d'elle durant un séjour à un hôtel de tourisme où ils s'étaient trouvés tous les trois :

“Pas un seul moment durant treize jours pûmes-nous, Françoise, nous isoler ou échanger un seul baiser. Nos rares instants de solitude à deux, c'était quand nous dansions ensemble sous son oeil courroucé. Autrement, nous communiquions l'un avec l'autre par des regards furtifs. Ce qui m'irrita le plus, ce fut de découvrir en lui une personnalité attrayante et une conversation singulièrement instructive. Nous différons dans nos points de vue à peu près sur chaque chose, et nos idées politiques étaient séparées par un abîme; mais il savait discuter, et cela était amusant.

Françoise, ton mari était un habile homme, et il accomplit la seule chose de nature à nuire à notre amour — il m'inspira une telle estime pour son intelligence et son caractère, il planta la semence d'une si grande amitié entre lui et moi, qu'eussé-je été plus faible dans ma résolution, j'aurais cédé. J'aurais refusé le conflit entre l'amour et la loyauté. Car lui aussi, il était fou d'amour pour toi. Mais après treize jours de ce régime, j'étais prêt à tout. Je décidai de te faire prendre la mauvaise piste en skis, de te faire descendre jusqu'à Morzines. Là, nous prendrions la fuite dans mon auto.

Enfin, ma chance se présenta. Alors que ton mari devait attendre, à l'hôtel, un appel de Paris au téléphone, nous sortîmes pour une promenade sur les pentes proches de Morzines. Nous étions seuls. C'était un jour qui faisait penser

au printemps. De petits edelweiss perçaient la neige. Nous découvrîmes de la mousse sous les pins rouges, où la neige n'avait pas pénétré. Le soleil brillait ardemment. Je me mis le torse nu, afin de me bronzer la peau. Tu étais vive et gaie, tu riais de ton rire cristallin. Je te mis aux cheveux des immortelles des neiges, puis je t'embrassai de nouveau. C'était mon second baiser. Nous nous sentions extrêmement heureux. Et pour la première fois, nous parlâmes sans que ton mari nous écoutât. Et moi, étant le plus logique, je demandai: “Que comptez-vous faire, maintenant?” Et toi, étant la femme, répondis: “Je ne sais pas; c'est vraiment terrible.” Dans un sens, c'était vraiment terrible, en effet. Je te tenais serrée contre moi, mais tu te contentais de rire. Je t'embrassai encore, mais ton rire était si contagieux et frais que je m'y joignais, oubliant presque mon désir passionné... Et mon plan d'enlèvement en resta là.

Nous revînmes à l'hôtel. Tu m'annonças brusquement que votre séjour était terminé, car ton mari devait retourner à son travail. Je voulus te persuader de demeurer deux jours de plus. Deux jours à nous tout seuls! Mais ton mari ne voulut rien entendre. Tu partis et je pus à peine te dire adieu.

Je quittai l'hôtel ce jour même. Je faisais rouler ma voiture à folle allure le long des courbes dangereuses, en songeant que rien de ce que tu avais dit — tu avais dit si peu — ne m'indiquait si

tu désirais oublier cette aventure ou venir me retrouver. Quand j'étais près de toi, j'avais l'impression que tu m'appartenais déjà. Maintenant que j'étais loin, c'était comme si je ne t'avais même jamais touché la joue. Je ne savais pas ton adresse, et je dus appeler chez trois familles Boissieu avant de te retrouver."

Boissieu ! René sursauta à ce nom, juste au moment où le train donnait une secousse en croisant les rails d'une jonction. Le manuscrit tomba sur le plancher du compartiment, et René se pencha pour le ramasser. Boissieu ! Françoise avait donc été mariée à Boissieu. Oui, il se souvenait maintenant du ministre d'Etat, alors qu'il lui avait parlé en premier, dans le train où Sarrut avait été tué. Il avait l'air, en effet, d'un pompeux imbécile. Et cependant, avant d'épouser le jeune Sarrut, elle avait été la femme de ce bourgeois satisfait à gros ventre, de ce traître qui avait collaboré avec les Allemands, manifestement pour sauver son argent et celui de ses compères les industriels et les banquiers. Boissieu. Ce nom seul pouvait le brasseur d'affaires. René était content de ce qu'au moins Sarrut avait pu enlever Françoise à Boissieu ; il est sûr qu'elle ne pouvait pas aimer ce vieux singe.

L'avait-elle épousé pour son argent alors ? Cette idée troublait le conducteur ; car il s'était pris d'attachement pour Françoise, et il était sûr qu'elle ne pouvait rien commettre de répréhensible. Et c'était encore plus troublant de songer que Boissieu était resté à proximité, puisqu'après l'armistice, il avait travaillé en collaboration avec Sarrut. Maintenant que ce dernier était mort, n'y avait-il pas danger que Boissieu cherchât à reprendre sa femme ? Il ne fallait pas que cela fût. René parlerait à Françoise, et lui expliquerait jusqu'à quel point Boissieu était pourri. Il eût voulu voler en avion jusqu'à Vichy, plutôt que de ramper sur un chemin de fer à 45 milles à l'heure. Mais il n'avait pas

assez d'argent ; et, de toute façon, c'était trop tard. Il verrait Françoise demain matin. Mais il devait en savoir plus long ; savoir tout sur elle, sur Sarrut, sur Boissieu. Il continua sa lecture :

"Survint alors notre grande épreuve. Je devais travailler très fort dans une profession que j'aimais, et à une époque critique. Tu devais te cacher de tous pour venir me voir et chercher à prendre une décision. Parce que je t'aimais, je devais te laisser traverser seule l'agonie de renoncer aux valeurs que ton éducation catholique t'avait enseignées depuis ton enfance. Moi, j'acceptais le divorce comme un fait banal. Mais pour toi, cela signifiait faire face ouvertement au scandale, dans le sein même de ta famille. Cela voulait dire aussi une chute dans l'échelle sociale, et l'abandon du luxe et de la richesse que je savais que tu aimais tant. Je t'ai admirée, Françoise, parce que durant tout ce temps-là, tu demeuras scrupuleusement honnête avec toi-même, avec moi et avec Boissieu. Tu possédais une compréhension de ce qui était juste et de ce qui ne l'était pas, à un point que j'envious parfois. J'avais cru, au début, que puisque le divorce était si difficile, il faudrait en venir à des compromis, nous voir de façon clandestine aussi souvent que possible, et appartenir l'un à l'autre en attendant la chance de nous épouser.

Mais tu refusas cette proposition. Puis enfin, tu décidas qu'il fallait demander le divorce. C'était le soir où nous avions été ensemble entendre Suzy Solidor — te souviens-tu ? — dans son plus récent répertoire de chansons de matelots. La salle était bondée, et Suzy dut demander au duc et à la duchesse de Windsor de partager notre table. Moi, avec mon instinct de journaliste, je me demandais si le duc était satisfait du marché qu'il avait fait ou s'il regrettait son trône. Je ne remarquais pas les regards qu'il lui lançait à elle, sa femme, ni à la façon dont il regardait autour de lui les jolies personnes — dont il te regardait — ni aux petits

mots qu'il lui disait. Mais toi, Françoise, tu regardais la duchesse. Et si j'avais des doutes quant au bonheur du duc, tu n'en avais point au sujet de la duchesse. Elle était une femme parfaitement heureuse. Et je me rendis compte que dès cet instant, tu pris ta décision. Je sentis que tu n'avais plus d'hésitations, et qu'à la fin de cette valse, qui était la nôtre, celle qui nous avait fait danser pour la première fois ensemble à l'hôtel du Planet, tu te pencherais légèrement sur mon épaule pour me murmurer ta décision. Mais tu insisterais pour que tout fût arrangé correctement — pour que ton mari consentit au divorce. Entre temps, tu refuserais de me rencontrer seul...

C'est cela qui arriva exactement. J'en fus indigné. Comment espérais-tu ma soumission? Je fus furieux contre toi ce soir-là. Et lorsque tu repoussas mes baisers dans l'auto, que tu te dégageas de mon embrassement, je décidai que je ne pourrais jamais te pardonner cette fantaisie, même si je devais te perdre.

Mais je t'en aimai davantage. Durant cinq mois, nous jouâmes cette comédie d'être deux vieux amis qui se téléphonaient pour s'enquérir de leur santé mutuelle, qui se rencontrent à l'occasion à une exposition de peinture ou au cinéma — mais qui se conduisent comme des enfants, c'est-à-dire stupidement. Et tu m'invitais à ces dîners avec ton mari, que j'aurais dû trouver insupportables, mais que j'appréciais. Et cela, non pas par perversion; simplement parce que tu étais là, et qu'il était amusant.

Situation étrange. Ton mari avait commencé par se montrer amical envers moi, et par déployer devant moi toutes ses qualités, afin de décourager mon amour pour toi. Mais nous étions devenus de véritables amis. Pourtant, il savait que j'étais amoureux de sa femme, sans espoir de rémission; mais ni lui, ni moi ne pouvions nous sortir de cette fausse situation. J'admirais son équilibre intellectuel, sa santé d'esprit, sa cul-

ture. Je pense qu'il aimait ma soif de connaître — ce qu'il appelait ma témérité intellectuelle, et peut-être aimait-il aussi ma relative jeunesse. Je crois qu'il voyait en moi le jeune homme qu'il n'avait pas été, mais qu'il aurait désiré être, à condition que ce jeune homme fût devenu, quinze ans plus tard, ce que lui, Boissieu, était dans le moment. J'avais l'impression qu'il souhaitait me voir devenir un autre lui-même, mais avec l'avantage d'avoir été, durant un temps, un adolescent fougueux — tandis qu'il avait eu une jeunesse conventionnelle, étroitement encadrée.

Elles étaient bizarres, ces discussions que nous avions. J'étais né dans une famille bourgeoise; cependant je réagissais violemment contre mon entourage. J'étais devenu socialiste convaincu, pacifiste, apôtre d'un rapprochement avec l'Allemagne. Lui, au contraire, s'était si bien identifié avec son milieu demi-aristocratique et capitaliste, que ses idées en étaient comme le symbole: il était un supernationaliste, un militariste, et sa haine de l'Allemagne ne se trouvait amoindrie que par la peur du Front Populaire et du Communisme. Comment pouvions-nous discuter calmement de ces questions explosives, lorsque nous partions de régions intellectuelles si opposées et que tu étais là à nous écouter, toi l'enjeu de notre rivalité? Je l'ignore. C'était peut-être justement parce que tu nous surveillais!

Deux hommes civilisés peuvent difficilement se battre sous les regards d'une peinture de Renoir, ou lorsque Capet joue le quatuor de Debussy. Françoise, ton influence dominait nos passions primitives. Et puis tu prenais part à nos discussions; et tes opinions étaient si arrêtées, et si différentes des siennes et des miennes, que nous finissions par nous ranger contre toi. Car tu pouvais te montrer en même temps aussi nationaliste et antigermanique que ton mari, et aussi fanatique que moi pour les réformes sociales. Et lorsque nous affirmions que ta pensée était illogique,

tu laissais éclater ton rire cristallin, et notre jalousie se dressait derechef entre nous.

Pourtant, cette situation ne pouvait s'éterniser. Tes belles résolutions eurent quelques faiblesses, et je ne fus pas long à en profiter sans scrupule. Regrettes-tu ces quelques bontés? Je crois que si elles n'étaient pas survenues, ton mari se serait imaginé que ton amour pour moi vacillait, et qu'il t'avait enfin gagnée. Mais après ces rendez-vous, il y avait trop d'émotion dans ton attitude en ma présence pour qu'il ne s'en aperçut point. Tu étais maintenant malheureuse en sa compagnie, et il dut faire face à la musique.

Comment tu es parvenue à une entente avec lui, sans pour cela sectionner ni l'affection qu'il te portait, ni la fragile amitié entre lui et moi, voilà qui me renverse encore, quoique je connaisse ton habileté à pratiquer des miracles quotidiens de suggestions et de conseils gracieux. Car il n'y a qu'une Françoise! Comment peux-tu être ainsi, tout en affichant parfois autant de parti pris et d'entêtement? Je t'aime néanmoins telle que tu es; cela, je dois l'admettre sans restriction.

Et maintenant, Françoise, nous sommes uniquement l'un à l'autre depuis un mois entier. Nous pensions, auparavant, connaître ce qu'est l'amour. Mais nous éprouvons maintenant une bien plus grande joie dans notre union que celle que nous avons connue dans le passé. Il y a une différence de nature, et non point de degré seulement, entre nos plaisirs de naguère et ce grand bonheur. Maintenant que nous nous connaissons, non pas au cours de rencontres hâtives, mais complètement, intimement, longuement? Maintenant que nous nous connaissons à notre mieux et à notre pire? Nous aimons-nous encore? Je réponds que je t'aime plus que jamais, et pour toujours. Rien ni personne ne pourra jamais nous séparer. Je le jure."

Paroles blasphématoires, pensa Re-

né. C'était provoquer le destin. Je les ai séparés. La mort les a séparés. Sa propre trahison envers sa patrie les a séparés. S'il voulait vivre pour toujours dans le bonheur avec Françoise, il n'avait qu'à ne pas devenir un collaborateur aussi notoire. Mais d'après le texte d'une note qu'il avait écrite trois mois plus tard, il était clair que Sarrut avait prévu sa mort soudaine. Cette note était datée du 15 mars 1939 — le jour de l'entrée des Allemands dans Prague, en violation de l'accord de Munich :

"Si jamais il y eut doute dans mon esprit, écrivait Sarrut, il n'y en a plus. Je savais, après mon dernier séjour en Allemagne, que la guerre n'était plus qu'une question de mois. Je sais maintenant qu'elle est imminente. Je suis prêt: prêt à me battre et prêt à mourir. Je me battraï pour mon pays, quelles qu'en soient les conséquences envers ma personne; et je le ferai de ma propre volonté, sans me préoccuper du fait que la loi m'y oblige. Je refuserai les postes à l'arrière, les missions spéciales ou les besognes d'état-major. Je veux présenter ma poitrine dans la mêlée, bien établir que je ne suis pas un lâche, et que mon pacifisme ancien était purement idéaliste, et non pas la matérialisation d'une peur physique et inavouée de la guerre."

Il n'y avait rien d'autre dans le manuscrit jusqu'au 29 août 1939, soit quelques jours avant la déclaration de guerre à l'Allemagne. René s'appropriait à lire la feuille, tapée à la machine à écrire, portant cette date, lorsqu'il entendit brusquement prononcer le mot "Sarrut", avec un roulement des r, par une voix rude et profonde, tout près de lui. Il leva les yeux et aperçut deux hommes qui s'étaient introduits dans son compartiment sans être remarqués. Le train s'était arrêté le long d'une plate-forme; cette station devait être Nîmes — un arrêt de dix minutes. L'un des hommes, un type lourdement bâti, avec un visage glabre et rond et un accent du Midi, lisait tout haut dans un journal de deux

pages, tandis que son compagnon, un vieillard dont les joues et le front étaient tout ridés, et dont la bouche découvrait, dans un sourire débonnaire, des gencives édentées, écoutait attentivement. Les deux voyageurs portaient des vêtements noirs très propres, taillés "à la méridionale".

—L'amiral Darlan a fait une déclaration à la presse, à propos de la mort de Sarrut, venait de dire le plus jeune des deux; voici ses paroles, selon le 'Petit Nîmois':

"L'assassinat, sans provocation, de Georges Sarrut, fidèle serviteur de la patrie et partisan du Maréchal, est un crime lâche et honteux, et nous avons l'intention d'infliger promptement justice à l'auteur de cet acte infâme. Plusieurs arrestations ont déjà été opérées, et nous sommes certains que le coupable ne pourra éviter longtemps le châtiement qui le guette. Je donne cet avertissement solennel aux Gaullistes, aux Communistes et autres fauteurs de désordre: toute tentative pour troubler l'ordre public et nuire à la politique de collaboration avec l'Allemagne sera impitoyablement réprimée."

—Alors, qu'est-ce que tu en penses, Jules?

—En tout cas, ils ne l'ont pas pris, c'est clair, dit Jules, avec un petit rire de satisfaction.

Le plus jeune — René pouvait parier qu'il s'appelait Marius — lui lança un coup d'oeil méfiant et dit rapidement à son compagnon:

—Prends garde devant qui tu ris comme cela.

—Je ris quand ça me plaît, dit Jules; j'ajouterai ceci: ce Sarrut méritait un coup de revolver. Je ne dis pas que je sois content qu'il soit mort. Ce n'était peut-être pas un mauvais type, après tout. Il y en a de pires que lui. Prends cet individu Boissieu, par exemple...

A ce moment, Jules remarque que son camarade Marius — un parent? pensa René; son neveu peut-être — avait l'air

d'un animal pris au piège, et qu'il suait à grosses gouttes.

—Ressais-toi, dit Jules. Nous sommes encore en France, Dieu merci, et nous pouvons exprimer notre façon de penser.

—Il regarda René comme pour le juger, et ajouta:

—Je suis assez vieux pour m'en rendre compte, quand je rencontre un monsieur. Allons! De quoi as-tu peur?

Marius sembla se calmer un peu, mais il restait muet. Il murmura au bout de quelques instants:

—Tu ne devrais pas parler comme cela.

Mais Jules n'avait pas envie de se taire.

—Comment, parler comme cela? J'ai dit que je ne suis pas content parce que Sarrut est mort, mais parce que son justicier a échappé aux griffes de la Gestapo.

—Tu parles comme un fou, dit Marius, qui ajouta, avec énergie cette fois: Nous serions tous dans une jolie soupe si n'importe qui pouvait tuer n'importe qui et rester en liberté. Très peu pour moi! Je suis pour l'ordre et la loi, et je suis pour le Maréchal. L'assassin avait peut-être ses motifs, mais il n'en demeure pas moins un assassin, n'est-ce pas? Darlan a raison.

—Tu veux dire Darlan le bâtard, Darlan le chien? riposta Jules violemment: sais-tu pourquoi il se montre si menaçant? Tu peux parier ta chemise qu'il se fiche de Sarrut. Mais il a peur... il a peur d'être le suivant sur la liste; et par Dieu, il a raison. Il doit donc mettre la main sur le meurtrier — probablement un bon patriote — et le faire exécuter, afin d'infliger une leçon à ceux qui auraient l'intention de détruire sa précieuse vie. Prompte justice, en vérité! T'imagines-tu qu'on verrait seulement un procès? Le pauvre diable n'aurait pas une chance de s'en tirer.

Marius devenait excité à son tour.

—Tu as tort, Jules, je sais que tu as

tort. Si je savais, moi, qui a tué Sarrut, même si c'était mon propre fils, je le livrerais à la police. Un crime politique n'en est pas moins un crime. Que peux-tu dire pour défendre l'assassin de Sarrut? Que Sarrut était un collaborateur? Mais le Maréchal en est un, lui aussi — pourquoi n'a-t-il pas tué le Maréchal, alors? Toi-même, Jules, tu ne peux pas admettre qu'il serait excusable d'assassiner le Maréchal? Alors, tu vois...

Jules était pensif maintenant.

—Je ne pense pas à des excuses, dit-il, je pense à la justice. Au vrai, nous ne savons rien des circonstances de ce meurtre. Nous ne savons pas qui l'a commis, ni comment au juste, ni pourquoi. Cela n'avait peut-être rien à voir avec la politique. C'était peut-être un crime passionnel; une femme est peut-être là-dessous. Il a pu aussi avoir été tué par quelque fanatique germanophile qui trouvait qu'il n'allait pas assez loin dans sa collaboration. Qui sait? En réalité, cela importe peu. Ce que je trouve, c'est que le meurtrier devrait avoir un procès, un procès juste. On ne peut le condamner sans lui permettre de se défendre. Voilà la justice telle que je la comprends, telle qu'on la comprend en France. Si tu ne l'entends pas ainsi, tu n'est pas un Français.

Marius se préparait à riposter violemment, lorsque le train s'ébranla et qu'un officier de marine, portant trois galons sur son uniforme, entra dans le compartiment. Il connaissait, de toute évidence, Jules et Marius. Il prit place sur la banquette à côté de René.

—Bonjour, dit-il; j'ai réussi à boire une tasse de café au buffet, et puis j'ai fumé sur la plate-forme. Quel beau temps, n'est-ce pas? Et de quoi discutez-vous?

—Pas grand'chose, dit Marius sur un ton de réprobation; Jules a des idées bizarres, parfois. Il ne faut pas le prendre trop au sérieux.

—Je parie que Jules vous parlait de

la jolie blonde avec laquelle je l'ai aperçu hier, avenue de l'Arène, dit le commandant.

—Mensonge! répliqua Jules; mais je vous ai vu, vous, avec une charmante brunette, proche de la tour Magne. Vous vous teniez les mains.

—Pas moi! affirma le commandant. Je n'ai pas vu ma femme depuis cinq mois et maintenant que je ne suis séparé d'elle que par deux heures de rail, ça ne serait pas très gentil de la tromper. Mais sérieusement, de quoi parliez-vous?

—Voilà, dit Marius sans empressement; nous parlions du meurtre de Sarrut, et Jules prétend qu'il serait heureux de voir l'assassin échapper.

—C'est loin d'être mon opinion, dit le commandant; ce crime est monstrueux. Il faut que la discipline existe, vous savez. Je comprends qu'il y en a qui trouvent pénible de collaborer avec l'Allemagne, mais notre devoir est de suivre le Maréchal.

—Ouais! commenta Jules; suivons le Maréchal jusque dans l'abîme.

—Vous voyez qu'il est fou, dit Marius, redevenu inquiet.

—Non, il n'est pas fou, dit le commandant; je le comprends. Mais des attitudes comme la sienne doivent être extirpées. Nous devons les oblitérer une fois pour toutes. C'est un état d'esprit dangereux. C'est comme cela que nous avons été vaincus. Nous avons été en désaccord et, sans même connaître les faits sous leur vrai jour, nous en avons discuté. Non, il faut laisser les décisions à ceux qui nous gouvernent. Il n'y a plus de place pour le doute et le scepticisme. Notre devoir, c'est d'obéir aveuglément au Maréchal. Pour nous autres, marins et soldats, nous n'avons pas en tout cas le choix — nous sommes disciplinés d'instinct. Nous obéissons aux ordres. Telle est notre devise, et c'en est une bonne, croyez-moi.

—Ah! voilà justement! dit Jules. Je

vous connais comme un brave homme et un bon chrétien. Supposez que votre amiral, ou quelque autre haut personnage qui vous donne des ordres, se trouve être un traître — ces choses-là arrivent, vous savez — supposez qu'il vous commande de livrer votre navire à l'ennemi. Obéiriez-vous?

—Franchement, je n'ai guère réfléchi à semblable situation. Non, je crois que je saborderais mon bateau; oui, je le saborderais.

—Très bien. Vous n'auriez pas obéi aux ordres, alors.

—Oui, mais cela ne peut arriver. Il n'y a pas de traîtres parmi les amiraux et les généraux.

—Comment? Le Maréchal lui-même a dit que le général de Gaulle était un traître, que l'amiral Muselier était un traître; et il y en a plusieurs autres dans leur cas.

—Comme officier, je suppose que je dirais qu'ils sont des traîtres, puisqu'ils ont désobéi aux ordres, qu'ils ont provoqué de la dissidence. Mais comme homme...

Jules interrompit le commandant.

—Ainsi, vous pensez que, comme officier, vous devez vous soumettre à une discipline aveugle. Mais en tant qu'homme, vous vous réservez le droit de juger les ordres et de briser votre discipline, si vous estimez que celui qui vous les donne est un traître. Et vous êtes officier et homme en même temps. Vous devez alors choisir. Il est trop facile de dire qu'étant marin, vous obéirez aux ordres, même s'ils vous transforment en un traître, même s'ils vous font saborder votre navire alors que vous pourriez l'utiliser bravement contre l'ennemi; il est trop facile de dire que cela ne vous regarde pas, sous prétexte que c'est la discipline. Cela vous regarde, parce que vous êtes aussi un homme pouvant se servir de son jugement. Et si, avec votre faculté de discernement, vous décidez que vous devez rompre la discipline pour sauver vo-

tre honneur, l'homme doit passer avant l'officier.

—Néanmoins, de Gaulle fut traître à son uniforme.

—Peut-être; mais il est demeuré fidèle à la France.

—Mais le Maréchal...; intervint Marius

La discussion, déjà très audacieuse, si l'on considère quelle se déroulait devant un étranger qui conservait un silence inquietant, s'affranchissait maintenant de tout contrôle. C'était miracle que personne n'y eût mis fin.

—S'il vous plaît, messieurs! dit Marius. Jules vous taquinait, mon commandant. Et nous devrions nous en tenir aux nouvelles d'aujourd'hui.

Nous nous en tenons aux nouvelles d'aujourd'hui, riposta Jules; le Maréchal décide de collaborer avec l'Allemagne, mais un patriote a le droit de douter de la sagesse d'un tel acte; et, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, celui de se débarrasser par la force de ceux qui poursuivent une politique qu'il juge traître à son pays.

—Personne ayant quelque bon sens, dit le commandant, n'appuierait cette prétention. C'est du bolchevisme, purement et simplement.

—Je me le demande, fit Jules, (Il se tourna brusquement vers René:) Je serais curieux de savoir ce qu'en pense notre jeune ami.

Depuis le début de cette discussion, René craignait qu'on ne lui demandât d'y participer. Il s'était rendu aussi peu apparent que possible. Il avait fait semblant de lire, puis il avait rassemblé le manuscrit et l'avait replacé dans le portefeuille, tout en songeant que, si ces hommes avaient connu la nature de ce document — surtout ce Marius qui disait qu'il livrerait même son fils à la police, si celui-ci touchait à un cheveu d'un collaborateur — la situation se compliquerait singulièrement! Puis il avait affecté de contempler par la fenêtre les collines naissantes des Cévennes,

rouges de vignes. Mais il ne les avait pas vues. Son esprit suivait chaque propos de ces trois hommes. Il se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il aurait voulu se lever et aller fumer une cigarette dans le couloir, mais il ne s'en sentait pas le courage. Il se contentait d'écouter et de se sentir malheureux. Et voilà que le coup qu'il redoutait venait d'être asséné...

—Moi? balbutia René d'une voix méconnaissable; je n'en pense rien. La politique ne m'intéresse pas.

Il se sentait soulagé. Ce n'était pas si difficile, après tout. Il avait menti, mais intelligemment. Il regarda Jules droit dans les yeux, et le regard de l'autre lui parut étrangement sympathique...

—Ce monsieur est plus sensé que toi, dit Marius à Jules. Je suis charmé de vous rencontrer; monsieur...

—Gillou, René Gillou.

—Monsieur Gillou, je me nomme Massigues, Marius Massigues. (C'était donc vrai qu'il s'appelait Marius! René en rayonna de satisfaction.) Et voici le commandant Filouze, qui arrive de Dakar. Il a ramené son sous-marin, à travers le détroit de Gibraltar, jusqu'à Toulon. Et voici mon oncle, Jules Massigues. (Son oncle... en vérité, René était joliment perspicace.) Jules s'excite parfois un peu trop, vous savez, continua Marius; mais c'est un brave type, très dévoué au Maréchal.

—Je n'en doute pas, dit René.

Il commençait à la trouver bien bonne.

—Vous allez sans doute à Langogne? demanda le commandant.

—Non, dit René d'un air dégagé; je vais directement à Vichy.

Marius et le commandant échangèrent un rapide coup d'oeil. De toute évidence, ils prenaient René pour un employé du gouvernement. Si on ne faisait pas quelque chose pour se gagner l'amitié de ce personnage, il pourrait dénoncer Jules Massigues et lui attirer des désagréments de toute sorte. Pour-

tant, Jules lui-même semblait se désintéresser totalement de son sort. Durant la demi-heure qui suivit, Marius et le commandant s'employèrent à exprimer leur amitié envers René. Le marin lui donna des cigarettes turques, qu'il avait rapportées du Liban jusqu'à Dakar. Marius raconta des histoires drôles, dont quelques-unes étaient vraiment si comiques que René en rit de tout son coeur. Puis on arriva à la station suivante, Ales, et chacun lui fit ses adieux. L'officier de marine sortit le premier, puis ce fut au tour de Marius, portant la valise de son oncle, sur laquelle une étiquette indiquait, lisiblement, son nom et son adresse. René pensa que c'était à cause de cette inscription trop évidente que Marius s'était présenté. Il savait que, si l'étranger voulait dénoncer le vieillard comme étant un Gaulliste, il n'avait qu'à lire l'étiquette...

Alors, survint un incident étrange. Jules s'était arrangé pour demeurer en arrière. Dès que les deux autres furent engagés dans le couloir, il se pencha à l'oreille de René, et murmura très rapidement.

—Prenez garde, jeune casse-cou. Si vous n'êtes pas plus prudent, vous vous trahirez vous-même.

Et au grand ahurissement du jeune homme, il indiqua une feuille de papier qui avait glissé, le côté écrit vers le haut, sous la banquette de René. C'était la lettre de Sarrut au ministre des Affaires étrangères Bonnet, et la signature du mort s'y étalait, visible à quiconque dans le compartiment.

—Le papier a été là tout le temps, dit Jules; vous avez dû le laisser tomber quand vous êtes entré.

René se souvint de la secousse en passant sur l'aiguillage, proche de Nîmes. Il ramassa la lettre.

—Merci, dit-il.

—C'est moi qui vous remercie, répondit Jules; et je vous souhaite bonne chance de tout mon coeur. Mais promettez-moi que, dans l'avenir, vous serez plus prudent.

—Je vous le promets, dit René, d'un air devenu grave.

Jules lui serra la main très fort, et montra sa tête dans le couloir. "J'arrive", cria-t-il, et il sortit. René se rassit. Le train se mit à rouler. L'assassin regarda par la fenêtre; mais, de longtemps, il ne vit rien...

Finalement, René se ressaisit. Il avait commis une erreur, il avait été imprudent. Et après? Il profiterait de sa leçon. Jules avait été bon pour lui, mais René était sûr que la vaste majorité des Français auraient agi exactement comme Jules. Cette certitude, en vérité, était à la base de toutes ses actions. Il n'aurait jamais tué Sarrut si, par intuition, il n'eût su qu'il agissait au nom de la France anonyme. Evidemment, on recontra des lâches habiles, tels ce Marius, prêts à lécher les bottes des gens au pouvoir, quels qu'ils fussent, et prêts à flatter tout agent payé par l'ennemi. Mais il n'y avait pas tellement de Marius que cela; et l'on était certain de les rencontrer dans les compartiments de première classe, et non pas parmi le menu peuple de France. Si les wagons de troisième n'avaient pas été aussi tapageurs et encombrés, il eût préféré voyager parmi les ouvriers et les paysans: car là, il ne courrait aucun risque. Il aurait pu exprimer son opinion sans craindre une dénonciation; et s'ils avaient appris que c'était lui qui avait abattu un collaborateur, ils en auraient fait un héros — à tort, mais c'est ainsi qu'ils auraient agi, René en était certain.

René mangea son lunch. Il était excellent: du jambon froid, une salade de pommes de terre avec des tomates, un gros morceau de fromage avec du pain croustillant, et deux pommes. Avec satisfaction, il vida sa bouteille de vin rouge, un Médoc ordinaire, plaisant à boire. Le train gravissait maintenant, avec effort, la série de collines abruptes et sombres au pied du mont Lozère. Ici et là, il traversait un tunnel ou franchissait un viaduc enjambant un préci-

pice. Le paysage était sinistre et grandiose. René se sentait en paix avec le monde, mais déterminé à accomplir de grandes choses.

Mais il ne pourrait rien accomplir si on le capturait. Il changea donc de vêtements, remplaçant son costume civil par l'uniforme de la compagnie de chemin de fer, puis partit à la recherche du conducteur.

—Pourriez-vous me rendre service? demanda-t-il à ce personnage lorsqu'il l'eut trouvé: Je suis très fatigué, et je suis supposé être en service ce soir sur l'express Vichy-Paris. Pourriez-vous me trouver un coin pour dormir, où je ne serais pas dérangé?

Le conducteur, un méridional jovial, beaucoup plus âgé que René, lui donna une grande claque amicale sur l'épaule.

—Ah! jeunesse! s'exclama-t-il; vous avez fait la bombe hier soir! Si seulement j'avais votre âge! Vous pouvez certainement prendre ma couchette, je n'en ai pas besoin. Flanquez mes affaires sur le plancher et faites comme chez vous. Vous pouvez dormir jusqu'à ce que nous arrivions à Clermont — encore cinq heures. Je viendrai vous réveiller.

"Merci", dit René; et il transporta sa valise dans le réduit du conducteur. S'étendant sur le banc étroit, avec son pardessus sous sa tête en guise d'oreiller, il reprit la lecture du manuscrit. Il voulait en avoir terminé avant d'arriver à Clermont.

En premier lieu, un télégramme, daté du 29 août 1939.

ROME. — RETOURNE EN ALLEMAGNE PASSERAI PAR PARIS DEMAIN SOIR POUVONS-NOUS DINNER ENSEMBLE.

Fritz Gerschner.

et une copie de la réponse de Sarrut le même jour.

PARIS. — SUIS MOBILISE SUPPOSE QUE VOUS PRENEZ LE 10.30 P. M. POUR BERLIN A GARE DE L'EST PRENDRAI PRO-

BABLEMENT TRAIN MILITAIRE DANS MEME DIRECTION PLUS TARD DANS LA SOIREE MAIS VENEZ QUAND MEME CHEZ MOI A 8 -P.M. NOUS BOIRONS A NOTRE MUTUELLE AMIE LA POLOGNE.

GEORGES SARRUT.

Puis suivait un mémorandum par Sarrut daté du 31 août.

«Quel curieux dîner nous avons eu hier! Je revenais justement du centre de mobilisation. J'avais eu mes deux uniformes, mon masque à gaz, mon casque d'acier, une paire de godillots, une cuiller et une ceinture de flanelle maculée. Il m'avait fallu passer cinq heures à signer des formules stupides, manipulées par un personnel ahuri: Puis l'on m'avait dit que je pourrais aller coucher chez moi, que je n'aurais probablement pas à partir avant que la guerre soit déclarée officiellement. Mon bataillon est l'Infanterie aérienne 215; c'est tout ce que j'ai pu savoir. Je revins à la maison en auto. Il était huit heures et quart quand j'arrivai. Mes invités étaient déjà réunis. Gerschner avait amené avec lui un diplomate italien, Giusto Pinti. J'avais demandé Jumières et mon ami Anglais, Anthony Wright, de la marine. Gerschner et Pinto devaient partir tous deux pour Berlin à 10h. 30, et Wright quittait Paris pour Londres, par avion spécial, à peu près à la même heure. Il avait passé la journée à l'ambassade britannique, en mission spéciale de la part de l'Amirauté. Nous n'avions donc pas beaucoup de temps à perdre, si nous voulions discuter.

GERSCHNER: Mon cher Sarrut, dites-nous d'abord les dernières nouvelles. Nous avons été dans le train toute la journée, et ne savons rien.

SARRUT: J'ai été toute la journée à la chasse aux uniformes, je n'en sais pas davantage.

FRANÇOISE: Je sais tout; j'ai écouté les nouvelles de huit heures.

TOUS: Alors?

FRANÇOISE: Le commentateur a dit que la situation était stationnaire. On ne devait pas l'envisager avec trop d'alarme, mais sans trop d'espoir non plus; elle est grave sans être désespérée; et quoique nous puissions la considérer comme grave, elle n'est pas si mauvaise que certains voudraient nous le faire croire; néanmoins, elle est pire que ce que d'autres prétendent. Cette déclaration révélatrice concluait que nous devons rester calmes, ne pas écouter les rumeurs et ne se fier qu'à des faits certains, comme ceux que le commentateur venait de nous donner.

SARRUT: Ne vous moquez pas trop du pauvre diable. Il ne suivait probablement que les instructions de Jumières.

JUMIERES: Calomnie. Ceci est tout à fait hors de ma juridiction.

CHALMERS: En tout cas, Jumières est l'homme pour nous donner les dernières nouvelles.

JUMIERES: En vérité, elles sont très confuses. Il appert que les Allemands veulent un plénipotentiaire polonais pour venir négocier une entente avec Hitler et Ribbentrop, donnant Dantzig et le Corridor au Reich; et ils le veulent maintenant, je veux dire aujourd'hui même. La Pologne demeure inflexible. Les Britanniques servent d'intermédiaires, mais ils ne paraissent guère empressés; ils n'accepteraient que des négociations générales. Nous soutenons le Grande-Bretagne et nous nous tenons en contact étroit avec les Italiens qui, comme à l'époque de Munich, semblent retenir les Allemands autant qu'ils l'osent.

PINTO: Je suis sûr que le Duce veut la paix.

JUMIERES: Mais voilà: ce que je viens de vous dire ne représente que l'apparence extérieure des événements, et n'a pas grande importance. Nous savons tous que l'Allemagne veut morceler la Pologne. Nous savons tous que

la Pologne, différente en cela de la Tchécoslavaquie, se battra. La guerre entre l'Allemagne et la Pologne est par conséquent considérée comme inévitable, et est censée éclater dans deux ou trois jours. N'est-ce pas votre avis, Dr. Gerschner?

GERSCHNER: Jusqu'à maintenant, vous avez parfaitement raison.

JUMIERES: Il reste donc à savoir si la France et la Grande-Bretagne seront entraînées dans le conflit. Nos deux pays se sont expliqués clairement: ils se battront pour la Pologne.

GERSCHNER: Puis-je demander si les Chambres françaises voteront pour

faire la guerre? Est-elle si populaire que cela ici?

JUMIERES: Daladier est assez populaire en France. Les gens savent qu'il a fait des efforts considérables pour protéger la paix à Munich. S'il leur dit que la guerre est nécessaire, ils le suivront.

GERSCHNER: Mais les Chambres?

JUMIERES: Il y aura peut-être quelques votes dissidents; mais si vos Affaires étrangères comptent là-dessus, elles commettent une erreur.

GERSCHNER: Mais nous avons compris que votre opinion publique a-

Aux abonnés

Nous nous excusons de ce qu'un retard dans la livraison du papier nous ait empêchés de publier le présent numéro pour décembre et nous oblige à présenter une seule livraison pour deux mois.

Nous reportons à un mois plus tard l'expiration de chaque abonnement. Nous espérons que nos abonnés, comme nos annonceurs, ne nous tiendront pas rigueur de ce contretemps.

LA DIRECTION

vait été rudement ébranlée à la nouvelle du pacte germano-russe?

JUMIERES: Vous avez indubitablement frappé là un coup qui porte. Vous commencez la guerre avec un bel avantage, après une victoire diplomatique retentissante. Certains parmi nous ont pensé que nous devrions en venir à une entente avec votre pays, après une si belle réussite. Je sais que Sarrut est indécis. Mais le gouvernement envisage les choses sous un autre angle. Même de votre point de vue, le pacte a ses désavantages. Avant ce traité, nous craignons que l'Espagne ne se joigne à vous; nous sommes certains maintenant de la neutralité espagnole: l'Espagnol hait plus le bolchevisme qu'il ne vous aime. Nous craignons davantage que l'Italie ne se joigne à vous: maintenant, nous sommes également sûrs de la neutralité italienne, à moins que les choses n'alleront très mal pour nous. Je suis certain que vous m'excuserez de dire cela, monsieur Pinto; mes paroles n'ont rien de personnel. Et en France, eh! bien, nous perdons l'appui des communistes, mais nous gagnons celui de la droite. De manière que nous ne sortons pas trop mal amochés de votre pacte avec la Russie.

GERSCHNER: Ces raisonnements me paraissent enfantins, si j'ose employer cette expression. Le pacte avec la Russie n'est pas seulement, ni même en premier lieu, une victoire diplomatique; c'est une victoire militaire. Nous sommes débarrassés, une fois pour toutes, du cauchemar de la guerre sur deux fronts. Nous allons arranger la Pologne en trois semaines, avant que vous ayez le temps de lever le petit doigt. Ensuite, nous lancerons tous nos effectifs vers l'ouest, derrière la ligne Siegfried. Vous ne pourrez nous attaquer; vous n'êtes pas assez forts. Nous nen plus, nous ne vous attaquerons pas. Nous allons attendre; et après quelques semaines, ou quelques mois de cette guerre absurde, votre opinion publique réclamera la paix, car toute autre li-

gne de conduite vous ferait évidemment courir au suicide. Ce serait tellement plus intelligent d'en venir tout de suite à un accommodement.

WRIGHT: Vous oubliez que même si nous n'attaquons point, vous subirez le blocus. Le temps sera notre allié, pas le vôtre. Nos forces s'accroîtront, tandis que vous serez lentement étranglés. Vous serez obligés de vous battre, et nous vous écraserons par la puissance combinée de notre flotte et de la ligne Maginot.

FRANÇOISE: Evidemment, chacun d'entre nous est persuadé que, quoi qu'il arrive, c'est son pays qui va gagner. La défaite paraît impossible. Pourtant, nous ne pouvons tous avoir raison. J'ai une proposition à vous faire. Pourquoi chacun ici présent n'écrit-il pas ses prédictions sur la date de la fin de la guerre et comment elle se terminera? Nous représentons ici les quatre grandes puissances intéressées. Lorsque le conflit sera terminé, il sera intéressant, si nous sommes encore de ce monde, de voir qui aura eu raison.

PINTO: C'est une merveilleuse proposition, madame. Mais nous devrions aussi inscrire nos prédictions sur d'autres faits, comme, par exemple, dire s'il y aura des bombardements aériens, si les belligérants se serviront des gaz, quelles autres nations entreront dans la guerre, et ainsi de suite.

SARRUT: Nous allons faire taper six copies de nos prédictions. J'aime votre idée, Françoise, car elle est civilisée. Nous savons tous que demain, nous nous battons peut-être les uns contre les autres, que nous nous ferons tuer pour ce que nous croyons être juste, mais que nous ne sommes pas la proie d'une haine sentimentale. Nous avons tous conscience de faire partie de l'humanité, et d'être plutôt sympathiques, malgré nos défauts. Puisse cette amitié survivre même à la guerre. . . .

Après quoi, nous bûmes du champagne et rédigeâmes le document suivant:

Questions:	Gerschner	Pinto	Wright	Jumières	Sarrut	Françoise
Y aura-t-il une guerre générale?	Oui	Oui	Oui	Oui	Oui	Oui
Quelles puissances finiront par y prendre part?	L'Allemagne et l'Italie <i>contre</i> Le Japon, l'Angleterre et la France	L'Allemagne <i>contre</i> La Pologne, l'Angleterre et la France	L'Allemagne l'Italie et le Japon <i>contre</i> La Pologne, l'Angleterre, la France, la Russie et les Etats-Unis	L'Allemagne <i>contre</i> La Pologne, l'Angleterre et la France	L'Allemagne et la Russie <i>contre</i> La Pologne, l'Angleterre et la France	Je ne sais pas
Qui gagnera?	L'Allemagne et l'Italie	L'Allemagne	L'Angleterre, la France, la Russie et les Etats-Unis	L'Angleterre et la France	L'Angleterre et la France	L'Angleterre et la France
Combien de temps durera le conflit?	5 mois	1 an	7 ans	3 ans	3 ans	Ne sais pas

Quelle sorte
de guerre
aurons-nous?

<i>Gerschner</i>	<i>Pinto</i>	<i>Wright</i>	<i>Jumières</i>	<i>Sarrut</i>	<i>Françoise</i>
<p>1ère phase Simple promenade militaire allemande contre la Pologne.</p> <p>2ème phase Immobilisation des armées en présence.</p> <p>3ème phase Après que l'opinion publique l'aura réclamé, la France et l'Angleterre demanderont la paix, laissant le Reich en possession de la Pologne.</p>	<p>1ère phase Victoire allemande en Pologne.</p> <p>2ème phase Tentative de la part des Français d'envahir l'Allemagne. la paix, en échange.</p> <p>3ème phase Avortement de l'offensive Française. L'Italie offrira de s'interposer pour que de la Corse et de la Tunisie, qu'elle obtiendra.</p>	<p>1ère phase Blocus. La guerre sera surtout active dans l'air.</p> <p>2ème phase Après plusieurs années, les réserves allemandes s'épuiseront. Le Reich se tournera alors contre la Russie pour prendre les matières qui lui manqueront.</p> <p>3ème phase La Russie étant attaquée par l'Allemagne, le Japon attaquera à son tour la Russie. Ceci obligera les Etats-Unis à entrer dans la guerre, de crainte que le Japon n'ait la suprématie dans le Pacifique.</p> <p>4ème phase Le Reich ayant failli dans son agression contre la Russie, devra tenter de s'affranchir du blocus en attaquant la ligne Maginot. Il subira un désastre militaire et sera écrasé.</p>	<p>1ère phase Blocus. Stagnation militaire.</p> <p>2ème phase Effondrement du système politique allemand et révolution contre l'hitlérisme. L'armée et peut-être Goering prendront le pouvoir et feront la paix avec nous, délivrant ainsi la Pologne.</p>	<p>1ère phase Succès rapides des Allemands en Pologne.</p> <p>2ème phase Stagnation militaire sur le front ouest.</p> <p>3ème phase Pour mettre fin à cette guerre d'insure nous devons attaquer par les Balkans. La Russie entrera en guerre du côté de l'Allemagne. Après un terrible conflit la Russie sera éliminée et l'Allemagne entièrement cernée.</p> <p>4ème phase L'Allemagne ne pourra soutenir la guerre car son front domestique s'effondrera.</p>	<p>Ne sais pas.</p>

En lisant ce document, René éprouvait beaucoup de sympathie pour la modestie des réponses de Françoise. Au moins, pensait-il, elle est intelligente. Il se sentait d'autant plus attaché qu'il eût répondu exactement comme la jeune femme, si on lui avait posé ces questions-là. A la fin d'août 1939, deux choses étaient certaines, deux seulement : qu'il y aurait une guerre, et que la Grande-Bretagne et la France finiraient par la gagner. La France n'avait pas été défaite. Comme avait dit de Gaulle, elle avait perdu une bataille, mais pas la guerre. Elle doit continuer à se battre malgré le désastre apparent, malgré les admonitions du Maréchal, malgré Vichy, malgré l'occupation germanique, malgré les traîtres, malgré la faim et le désespoir, malgré tout. La France se battait hors ses frontières avec de Gaulle, à l'intérieur avec le peuple français ; avec des hommes comme René et, il l'espérait ardemment, avec des femmes comme Françoise.

L'annotation de Sarrut continuait :

Gerschner me demanda de le conduire en auto jusqu'à la gare, avec Pinto. J'y allai. Il y avait des milliers et des milliers de soldats partant pour l'Est. Des milliers de mères, d'épouses, de soeurs, de fiancées, de petites amies les accompagnaient. Je crois qu'il y avait surtout de ces dernières. La scène était pittoresque et pas très décourageante, car les hommes se comportaient avec mesure et dignité ; l'inévitable ébriété d'une bonne partie de ces militaires n'enpêchait pas l'ensemble du tableau de conserver la grandeur des départs traditionnels vers les champs de massacre. Mais le "service d'ordre" était lamentable. Nous dûmes littéralement nous battre pour passer à travers la cohue. Gerschner fit exprès pour me parler très fort en allemand, afin de voir la réaction de la foule. Plusieurs personnes ne pouvaient cacher leur surprise : "Un boche", se disaient-elles l'une à l'autre ; après quoi elles détournaient les yeux. Ces gens ne manifestaient ni excitation,

ni hostilité, et pas le moindre signe de vouloir provoquer un incident. Gerschner était visiblement désappointé de cette apathie. Je crois qu'il espérait que quelque patriote chauvin l'insultât ou voulût le gifler, provoquant ainsi une rixe à la faveur de laquelle les germanophiles, ou tout au moins ceux qui ne voulaient pas aller à la guerre, laisseraient éclater leurs sentiments. Mais l'attitude de la foule était tout autre. J'avais l'impression qu'elle partageait mon regret qu'on en fût venu à cette horreur barbare ; mais qu'elle l'acceptait comme inévitable et qu'elle était déterminée à s'en affranchir au plus vite par les armes.

Nous parvînmes enfin à la bonne plate-forme et Gerschner alla jusqu'à son wagon-lit. Je fis mes adieux et m'en revenait, lorsque Gerschner descendit précipitamment les marches du wagon et me rejoignit.

— Mon cher Sarrut, dit-il, je vous ai demandé de m'accompagner à la gare parce que je voulais vous dire quelque chose. Mais je ne pouvais pas parler devant Pinto.

— Quest-ce ?

Le ton de Gerschner se gonflait d'importance et se faisait confidentiel.

— J'ai parlé de vous à Herr Ribbentrop, déclara-t-il ; je lui ai dit la considération que j'avais pour vous. Il est porté à partager mon appréciation à votre endroit. Il a lu votre livre avec beaucoup d'intérêt.

— J'en suis très flatté, dis-je plutôt froidement.

— Peut-être pourrions-nous arranger un rendez-vous, l'un de ces jours, continua Gerschner ; nous avons de grands projets de collaboration entre nos deux pays, et vous pourriez jouer un rôle signalé dans ce rapprochement.

— Trouvez-vous le moment bien choisi pour établir des plans semblables ? dis-je ; n'estimez-vous pas que nous sommes à la veille d'un combat à mort, et que von Ribbentrop, Hitler et le reste courent le risque de se voir arracher le

pouvoir avant que nous nous rencontrions de nouveau ?

— Ne dites pas de stupidités, et écoutez-moi, dit Gerschner sur un ton protecteur. (J'aurais voulu mettre fin à cette conversation, mais l'Allemand se tenait littéralement cramponné aux boutons de mon pardessus, et ne les lâchait pas. Il continua :) Vous pensez ainsi maintenant. Mais souvenez-vous de mes paroles. Si nous gagnons la guerre, l'occasion se présentera de travailler ensemble.

Je m'arrachai à sa poigne.

— Adieu, dis-je.

— Heil Hitler, fut la réponse de Gerschner.

Je revins, bousculé par la foule, et quelque peu découragé.

Je crois, se dit René, que la faiblesse de Sarrut, c'est qu'il manquait de tempérament. Si Gerschner, ce sale fourbe, m'avait parlé ainsi, je lui aurais flanqué une telle raclée qu'il ne se serait pas réveillé avant d'arriver à Berlin; peut-être même qu'il serait resté endormi pour toujours. Je me demande si Sarrut était un amoureux robuste ? S'il manquait autant que cela de réactions spontanées dans sa vie émotive, Françoise ne devait pas se sentir très heureuse avec lui.

Puis, il songea qu'il était peut-être injuste dans un sens, Gerschner était l'ami de Sarrut, et la guerre n'avait pas encore commencé. Sarrut restait poli, tout simplement. Ou plutôt, il fallait interpréter son attitude comme ceci : Sarrut avait été impressionné par les paroles de Gerschner, et il devait se dire que, si les choses en venaient au pire, si nous étions battus après tout, cet Allemand deviendrait commode. Les Boches, parfois, ne sont pas si bêtes que cela.

Le papier suivant au dossier était daté du 3 septembre, le jour de la déclaration de la guerre.

"11 heures du matin. La Grande-Bre-

tagne est en guerre avec l'Allemagne, mais pas nous; pas encore. Je me demande pourquoi, après avoir suivi, comme des moutons, la politique anglaise pas à pas, nous exécutons ce geste tardif d'indépendance. Est-ce le premier signe de désunion entre les Alliés ? Dans ce cas, nous n'aurions pas eu longtemps à attendre. Je disais justement à Jumières ce matin que c'est cela qu'il devra surtout surveiller. Il a été nommé sous-directeur du Ministère de l'Information, immédiatement après Giraudoux. Il est très fier de ses nouvelles attributions, mais je crains qu'il ne sache pas comment les appliquer. Ce à quoi il faudra surtout faire attention, c'est le moral en France, par rapport aux Britanniques. La propagande allemande est déjà efficace. Elle nous fait voir des faits évidents : par exemple, que nous avons mobilisé la nation entière, tous les hommes entre 20 et 45 ans, les vétérans de la dernière guerre, les hommes mariés avec des dépendants : en fait, toute la population des mâles valides, tandis que la Grande-Bretagne a mobilisé... la flotte seulement. "Les Anglais se batront jusqu'au dernier Français" — "L'Angleterre fournit l'argent et vous, le sang." Et il est évident que les Anglais n'enverront qu'une armée "emblématique" sur le continent. Et chacun de leurs soldats recevra une solde égale à celle d'un colonel chez nous. Ceci entraînera nécessairement de la rancune et de la jalousie. Et si nous recevons de mauvaises nouvelles du front, il y aura déluge de protestations que les Allemands vont exploiter. Nous aurons, d'après ce que je puis voir, une guerre dans des circonstances psychologiques difficiles, parce que nous sommes obligés de mobiliser une grosse armée et de la laisser immobile, si nous voulons que nos plans stratégiques se développent tels que conçus. Les effectifs dans les Alpes n'auront rien à faire, sauf de se chauffer au soleil de la Riviera — ce qui n'est pas si mal — mais ceux du nord et de la ligne Maginot devront rester cois

et attendre que les Allemands viennent les attaquer; et ceci peut prendre sept ans! La mission des hommes chargés du maintien du moral, chez les soldats aussi bien que chez les civils, sera pénible.

Je pars ce soir pour le front. C'est mon dernier jour avec Françoise. Dieu sait quand je reviendrai. Nous resterons à la maison et chercherons à établir un record."

Ensuite venaient quelques lettres échangées entre Sarrut et Françoise, ainsi que quelques notes personnelles de la main de Sarrut. René les parcourut rapidement. Elles ne lui révélaient rien qu'il ne sût déjà, ou qu'il n'eût expérimenté lui-même durant ces sept mois de "guerre pour rire". Sarrut avait passé par les différents états d'esprit communs à tous les Français durant cette période déconcertante.

Le départ de Sarrut était inscrit pour le soir du 3 septembre; mais les inévitables wagons de marchandises — "40 hommes, 8 chevaux" — dans lesquels lui et ses camarades devaient voyager ne partirent que tard le lendemain. Le train roula ensuite lentement durant toute la nuit. Sarrut se mourait de faim. Lui et Thiriez, un jeune sergent avec lequel il s'était lié d'une amitié hâtive, basée sur la mutuelle constatation que de manquer de confort tout en restant isolé est de mauvaise politique — Thiriez et lui ne purent s'endormir. Le ronflement des soldats, étendus sur le plancher, les tint éveillés toute la nuit.

Ils arrivèrent enfin à destination. Sarrut souffrait de ne pouvoir indiquer, dans ses lettres, l'endroit où il était cantonné. Cela était défendu par la censure militaire. Toutes les lettres devaient être datées de "quelque part en France", et les réponses ne pouvaient porter que le numéro du régiment. Cependant, rien n'empêchait Sarrut de décrire soigneusement les lieux, indiquant nettement qu'il devait être quelque part sur la Moselle, à l'extrémité nord du front, près du Luxembourg.

Les événements se succédèrent rapidement. Le bataillon de Sarrut était attaché à la protection d'une section d'observateurs en ballon. Le jour de son arrivée, un ballon fut abattu par le feu ennemi. Les deux officiers observateurs sautèrent en parachute et reçurent la Croix de Guerre, à la grande jalousie des autres officiers. On hissa immédiatement le second ballon; mais un vent violent s'éleva le soir même, et la grosse baudruche fut emportée derrière les lignes allemandes. Le commandant demanda de nouveaux ballons, mais reçut, une semaine plus tard, une réponse des quartiers-généraux l'avisant qu'on considérait que deux ballons par semaine représentaient une proportion de consommation trop élevée. Les prévisions avaient été faites pour qu'on remplaçât un ballon tous les six mois. Par conséquent, il devait attendre jusqu'au printemps suivant pour pratiquer l'observation. La lettre ajoutait que la guerre étant destinée, selon toutes probabilités, à être longue, on ne devait pas se presser; d'autant plus que l'on commençait de considérer les ballons d'observation comme désuets et qu'il y avait possibilité que la section entière fût transférée dans l'aviation, lorsqu'on obtiendrait un nombre suffisant d'avions d'observation.

Le détachement "de protection" de Sarrut, n'ayant plus rien à protéger, fut démembré. Sarrut demanda de rester au front en service actif, soulignant que sa connaissance de la langue allemande pourrait être utile au cours des prochaines opérations. Sa demande ayant été appuyée par ses supérieurs, il reçut l'ordre de partir immédiatement pour une destination inconnue. Il monta dans un autre train de troupes, voyagea deux jours et trois nuits avec Thiriez, et se trouva finalement sur la rive sud de la Loire. C'était au début d'octobre; on vendangeait, en un délicieux endroit de Touraine, les grappes délicates de raisin, parfumées comme des fleurs. C'était à des centaines de milles du

front, et bien au sud de Paris. Cependant, tous les châteaux, dans un rayon de quelques milles, se trouvaient inclus officiellement dans la zone du front, car le grand-quartier-général de l'Aviation les utilisait.

On expliqua à Sarrut qu'à cause de sa connaissance de l'allemand, il aurait pour tâche de questionner les équipages nazis capturés. Cela aurait lieu sous la surveillance du commandant Descroix. Sarrut devait aussi classifier les informations obtenues. Le malheur, c'est qu'aucun aviateur prisonnier ne fut jamais amené en ce petit secteur de la Touraine. Il faut ajouter que ce secteur était également affecté au Service des renseignements. Mais par crainte des bombardements aériens, chaque section du ministère de l'Air avait été divisée en trois parties, dont l'une se trouvait au quartier-général des Opérations, au nord de Paris, l'autre au quartier-général provisoire au sud de Paris, et la dernière dans Paris même. Comme chaque section éprouvait des difficultés infinies à communiquer avec les autres, situées à des centaines de milles, elle finit par fonctionner comme une unité autonome, sans s'occuper des autres sections ailleurs en France. C'est ainsi qu'on amenait des prisonniers au quartier-général provisoire, où ils étaient savamment questionnés. Mais aucune des informations obtenus n'était transmise à la section de Touraine.

Mais d'autres départements du gouvernement, prenant pour acquis que le Service des Renseignements de Touraine était doué d'une haute compétence, lui demandaient des faits et des chiffres sur les derniers modèles de moteurs allemands, sur les équipages aériens, sur les fusées, etc. Le quartier-général de Touraine, qui ne voulait pas avouer son incompetence, ni transmettre la demande de renseignements au Q.-G. des Opérations, donnait alors des réponses puisées à des sources périmées ou imaginaires.

Un soir, Sarrut était en service et re-

çut un appel urgent, passant avant tous les autres, du ministre de la Production en personne.

"Passez-moi votre chef", dit le ministre. Sarrut réveilla le commandant Descroix. Le ministre voulait avoir les plus récents calculs du Service des Renseignements à propos de la proportion des pertes aériennes, chaque mois, des Allemands au cours de la période d'instruction. Il lui fallait cela avant quatre heures du matin. Descroix promit, et se mit immédiatement à l'ouvrage avec Sarrut, sur la compilation incomplète qu'ils avaient en mains. Ils se rendirent bientôt compte que toute estimation puisée dans ces archives serait fautive. La seule chose à faire était de communiquer avec Renseignements-Paris et Renseignements-Opérations par téléphone, et réunir toutes les informations possibles. Mais cela ne tentait guère Descroix. Le lendemain était un dimanche, et il avait un rendez-vous avec une jolie blonde du pays. Descroix ne jouissait pas d'une très bonne santé, et il craignait qu'après une nuit d'insomnie un cerne ne se dessinât sous ses yeux, que ses traits ne fussent tirés et sa vitalité à marée basse le lendemain. Il y avait beaucoup de concurrence autour de la jolie blonde, et il pouvait difficilement paraître à son désavantage. Tandis qu'il pestait contre sa malchance, il tomba sur une feuille expliquant que, d'après des renseignements de la Royal Air Force, la proportion des pertes allemandes à l'entraînement était un cinquième plus bas que la proportion de la R. A. F. parce que les conditions atmosphériques étaient meilleures en Allemagne. Descroix eut une idée lumineuse. Il téléphona immédiatement au capitaine en charge de la section britannique des Renseignements : Il était deux heures du matin. Lucet, le capitaine en charge, était d'esprit lent et extrêmement consciencieux. Il se trouvait être aussi le principal rival de Descroix auprès de la jolie blonde.

— Mon cher Lucet, dit Descroix avec

une politesse désarmante, je regrette terriblement de vous faire sortir du lit; mais Sarrut, mon caporal, est de service, et il vient de recevoir un appel du quartier-général, lui demandant de computer les pertes britanniques à l'entraînement. Il faut cela avant cinq heures. Pouvez-vous venir faire ce calcul d'après votre classification?

Et Descroix retourna se coucher, avisant Sarrut de soustraire un cinquième des chiffres de Lucet, et de téléphoner le résultat au ministre de la Production.

La vie coulait dans ce petit village, les soldats allant à Paris ou à Tours chaque dimanche grâce à des permissions truquées; les officiers y allaient aussi, mais avec des permissions régulières. Le reste du temps se passait en beuveries dans les pittoresques auberges de l'endroit; toutes les femmes des environs trouvaient la vie magnifique. Au bout d'un certain temps, Françoise reçut la permission de venir retrouver son mari, et ils louèrent une vieille maison parmi les vignes et ils la partagèrent avec Thiriez et la famille d'un ci-devant premier ministre tchécoslovaque réfugiée en France. Les papiers de ces gens n'étaient jamais en ordre; mais les règlements étaient si compliqués qu'il eût fallu les meilleurs cerveaux d'Europe pour les mettre en ordre — et ces Tchèques, nommés Kropkas, étaient bons mais obtus.

Et les mois passaient. Sarrut fut nommé sous-off, grâce à l'élégant général à la tête de tous les services dans la localité. Cet officier habitait le meilleur hôtel sur la Loire, à quelques miles de la ville. Une nuit, après un froid terrible, la rivière gela, et les glaçons s'empilèrent sous le pont. L'eau, ne pouvant franchir ce barrage, inonda les berges en quelques heures. Lorsque, le lendemain matin, le général voulut sortir de sa chambre, il s'aperçut que le rez-de-chaussée de l'hôtel était submergé. Situation embêtante pour un général en uniforme de combat, surtout

quand il se sent regardé par des centaines de paysans et de soldats qui, eux, se tiennent en sûreté aux endroits surélevés. Sarrut sacrifia son auto et, par une manoeuvre habile, vint la placer dans l'eau, sous la fenêtre du général. Ce dernier franchit en triomphe le toit de la voiture et sauta gracieusement sur le sol sec. Il félicita Sarrut et le fit monter en grade le jour même.

Mais cette situation, qui n'était ni la paix ni la guerre, rendait Sarrut profondément malheureux. Même avec Françoise près de lui, il se sentait frustré et comme diminué. Ses demandes répétées pour retourner au front — où les choses n'étaient pas beaucoup plus actives, mais où les incommodités étaient au moins assez nombreuses pour calmer les reproches de la conscience — fut rejetée, sous prétexte qu'il était indispensable et irremplaçable à cause de sa connaissance de l'allemand. Le fait qu'il n'avait pas eu l'occasion, une seule fois, de se servir de la langue allemande n'avait en rien influé sur la décision des chefs.

Il est vrai que Françoise était à ses côtés, une Françoise gaie et réconfortante, qui remplissait la maison de fleurs et qui calmait l'esprit par sa seule présence. Mais ces vacances forcées n'avaient aucun attrait pour eux. Françoise sentait comme lui l'incongruité de cette vie facile tandis que la guerre aurait dû mobiliser toutes les énergies. René crut s'apercevoir, quoique les notes de Sarrut ne le mentionnassent pas de façon précise, que son orgueil était blessé à cause de sa position inférieure, auprès de tous ces officiers d'état-major, avec lesquels il eût agi comme devant des égaux dans la vie civile, mais qu'il évitait avec soin actuellement. Françoise se trouvait ainsi privée de toute vie mondaine; et quoiqu'elle ne laissât jamais soupçonner qu'elle en souffrait, Sarrut ne pouvait s'empêcher de songer qu'avec Boissieu — maintenant colonel et ayant un poste d'attaché militaire au personnel de l'ambassadeur

de France en Espagne, le vieux maréchal Pétain, dont la femme avait un lointain lien de parenté avec la sienne — Françoise aurait mené l'existence brillante à laquelle son charme et sa beauté lui donnaient droit.

Dans la ville, le moral était bas. Chacun réclamait de l'action; une offensive, le déclenchement de la vraie guerre. Mais en même temps on se rendait compte que, si la guerre était menée par les officiers que l'on voyait de près dans le moment, elle serait terriblement inadéquate, désuète, inefficace et vouée à la défaite. Cependant, on avait aussi l'inébranlable conviction que d'une façon ou d'une autre, ces conditions étaient spéciales à la petite ville; qu'ailleurs ça devait être différent, particulièrement sur la ligne Maginot, où les meilleures troupes se trouvaient cantonnées.

Il était logique de supposer que les plus mauvais militaires eussent été envoyés au quartier-général de l'arrière, tandis que les meilleurs se tiendraient au front ou à l'état-major de Paris. Sarrut partageait cette opinion inexprimée et s'imaginait que, s'il eût pu s'affranchir des liens qui le tenaient sur la Loire, il se fût senti de nouveau heureux, même s'il eût dû se séparer de Françoise.

Un jour il décida qu'il en avait assez de jouer au bon mais naïf soldat, pendant que tous les gens intelligents de la ville tiraient des ficelles pour se faire nommer à des postes plus avantageux. Il prit le téléphone, appela le ministère de l'Information — on lui avait offert trois fois d'y être attaché, mais il avait toujours refusé — et parla à Jumières.

—Je veux me faire transférer à un poste plus actif, dit-il; peux-tu m'arranger cela?

—Evidemment. Où veux-tu aller?

—C'est toi qui dois savoir quels fronts deviendront actifs d'ici quelques mois.

—Voyons, dit Jumières. (C'était en février 1940.) La Finlande est définitivement battue, et jusqu'à date, je ne prévois pas d'activité sur le front de l'Est.

Je ne crois pas à la théorie que les Allemands attaqueront ce printemps. S'ils avaient eu à frapper, ils l'auraient fait en septembre dernier, alors que nous mobilisons encore. Maintenant, nous sommes trop solidement retranchés. Non, je crois que, dans l'ensemble, c'est dans le Proche-Orient, où Weygand est en train de former sa nouvelle armée, que ça chauffera. Weygand n'est pas l'homme pour tenir ses effectifs dans l'oïseté. Si la Syrie t'intéresse, je crois pouvoir assez facilement t'y faire expédier. Mais Françoise ne peut pas t'y suivre, bien entendu. Les officiers coloniaux qui sont sur place ont le droit de garder leurs femmes, mais tous ceux qui font partie des renforts doivent partir seuls.

—C'est la guerre! dit Sarrut, envoie-moi en Syrie.

Il fallut encore quelques semaines de chinoïseries administratives; mais en avril Sarrut partait pour la Syrie avec Thiriez, qui avait été promu officier et avait obtenu son transfert en même temps que lui: Sarrut eut une permission d'une semaine avant de s'embarquer, et il la passa tranquillement avec Françoise dans leur appartement de Paris. Ils se quittèrent avec tristesse; car, cette fois, les règlements militaires indiquaient qu'une année au moins s'écoulerait avant l'obtention d'un nouveau congé.

Dès l'arrivée de Sarrut en Syrie, qui coïncida avec les débarquements allemands en Norvège et la reprise violente des hostilités, René s'aperçut que le caractère des notes de Sarrut changeait brusquement. C'est qu'à partir de cet instant, leurs expériences cessaient d'avoir été analogues. Tandis que René, après des mois d'ennui et de fainéantise au front, avait soudain été pris dans le tourbillon des combats quotidiens et d'une retraite affolée ne laissant à personne le temps d'agir ou de réfléchir indépendamment, Sarrut devait assister à distance à l'écroulement de la France. Il avait eu tout le temps voulu pour pren-

dre une décision, et s'était trouvé bien posté pour contribuer à résoudre la question de savoir si l'Empire, une fois la France métropolitaine envahie, devait continuer à se battre ou abandonner la guerre.

Il y avait d'abord une note officielle :

Beyrouth, 30 avril, 1940.

A QUI DE DROIT :

Le sous-lieutenant Thiriez, Michel, et le sergent Sarrut, Georges, sont assignés à un service spécial auprès du général commandant en chef de l'Aviation française dans le théâtre méditerranéen des Opérations.

Signé :

Général Lucinet
commandant en chef.

Il y avait aussi une seconde note du même genre, marquée "confidentielle" "très secrète" :

"Le sergent Sarrut a reçu la mission spéciale de me rendre compte du moral des hommes et des sous-officiers cantonnés sur les territoires du Liban et de la Syrie. Le lieutenant Thiriez poursuivra les mêmes recherches touchant le moral des officiers jusqu'au grade de capitaine inclusivement. Ils me fourniront des suggestions pour l'amélioration du sort de ces soldats, dans un sens matériel aussi bien que psychologique. Ils auront la liberté de voyager en avion, ou autrement, jusqu'à n'importe quelle base, aéroport, caserne, cantine ou mess qu'ils estimeront devoir visiter pour accomplir leur mission. Ils auront en permanence sur leur personne un affidavit signé par moi.

signé : Lucinet."

et une note de Sarrut :

"J'aurais difficilement pu considérer cela comme une mission de combat. Mais il s'est trouvé que Lucinet, nouvellement nommé à ce commandement, est l'un des administrateurs des grandes plantations de betteraves à sucre dans le nord de la France, dont le président n'est nul autre que le père de Thiriez. Lucinet eut une entrevue particulière

avec nous à notre arrivée. Je ne suis pas porté d'ordinaire à louer les généraux, mais je dois dire que celui-ci avait de l'allure. Il est relativement jeune, très alerte, de belle apparence dans sa culotte khaki : Il donne l'impression d'être très moderne et de vouloir aller de l'avant. Une lourde tâche, dit-il, écherrait à l'Armée de Syrie.

Le général Weygand, qu'il admire hautement, était décidé à prendre le commandement d'effectifs puissants, prêts à attaquer l'Axe par l'est. Mais dans le moment, leur soutien aérien était faible. Nous étions nantis d'un tas d'avions coloniaux de reconnaissance, capables tout au plus d'une vitesse de 150 milles à l'heure, et par conséquent parfaitement inutiles dans une guerre moderne. La tâche de Lucinet, c'était de se procurer les avions nécessaires du général Gamelin, lequel, étant commandant en chef sur le front ouest, ne montrait aucune envie de rendre trop formidable l'armée de Weygand, car il avait une tendance à se montrer jaloux des anciens lauriers de celui-ci, et ne tenait pas à lui fournir les moyens d'en récolter de nouveaux. Il avait en outre besoin de tous ses appareils pour ses propres divisions, surtout maintenant que les opérations en Norvège prenaient une mauvaise tournure.

"En conséquence de quoi les avions modernes n'arrivaient guère dans le Proche-Orient. Les pilotes et leurs équipages n'avaient à peu près rien à faire et l'on craignait leur découragement, éloignés comme ils l'étaient de leurs familles et vivant dans la chaleur écrasante du désert. Voir à ce que leur moral ne tombât pas trop bas devenait donc une mission délicate, mais vitale. Lucinet se fit très persuasif. J'étais horriblement désappointé de constater que l'armée de Weygand, sur laquelle les Français fondaient tant d'espoir, en était encore à sa période d'organisation — et pas très avancée — des mois après la déclaration de la guerre. Mais l'esprit résolu de Lucinet était contagieux.

Son seul but semblait être de se procurer des avions et de se lancer à l'attaque. Il avait un air d'autorité et de détermination; il connaissait son affaire; il se montrait amical envers nous et nous honorait de sa confiance. Un vrai chef. Thiriez et moi le trouvâmes si sympathique que nous ne pûmes résister à ses instances. Ils nous promit, d'ailleurs, de nous donner des postes de combat si l'offensive se réalisait."

* * *

"5 mai. J'ai vu le général Weygand, ce matin, descendant d'avion avec son caniche sous le bras. C'est un petit homme à l'air décidé, auquel on ne donnerait pas ses 75 ans. Son prestige ici est énorme, et je ne sais pas au juste pourquoi. On lui attribue de rares qualités d'organisateur et un caractère coléreux. Il rembarre ses officiers d'état-major de la façon la plus sommaire. Il est sans pitié envers les indigènes, et c'est peut-être la raison pour laquelle ils l'idolâtrèrent, ou font semblant. Mais je suis convaincu de ceci: personne parmi les officiers supérieurs ici n'oserait critiquer, ni même discuter ses vues de grande stratégie. Lucinet lui-même, que j'admire, s'aplatit devant lui. Et pourtant, j'ai vu les **plans de Weygand**: ils sont absurdes. Dieu sait que je veux me battre, mais non pas me suicider. Avec les minces effectifs de 80.000 hommes que nous avons ici, presque démunis de chars d'assaut, Weygand s'imagine que nous pouvons envahir le Caucase et couper les envois de pétrole russe à l'Allemagne. A défaut de ce plan, il en a un autre: atterrir dans les Balkans et envahir le Reich par l'Orient.

"Il avise le gouvernement à Paris de lui laisser carte blanche pour exécuter ces projets. Croit-il sincèrement qu'il réussirait, s'il tentait l'aventure? Il sait très bien que non, et c'est peut-être là le secret de son prestige: bluffer, sachant qu'on n'ira pas jusqu'à le mettre en demeure d'accomplir ses extravagances."

* * *

"10 mai. Le coup a été asséné. La France est envahie. Et nous qui sommes à des milliers de milles. . ."

* * *

"11 mai. J'ai rapporté à Lucinet ce que j'avais trouvé à propos du moral des hommes. J'ai interviewé discrètement une vingtaine d'hommes séparément, de simples soldats et des sous-officiers. Ils sont tous contents de constater que la guerre est commencée pour tout de bon. Ils croient que, maintenant, le conflit sera de courte durée. C'est comme la pluie après une longue sécheresse, disent-ils. La pluie tombe peut-être dru le temps qu'elle dure, mais après, la moisson est mûre et abondante. Thiriez me dit qu'il a constaté une réaction identique chez les officiers. Quelques militaires de carrière expriment ouvertement leur amertume, en face d'une guerre si courte, que toutes les promotions et décorations iront à leurs camarades en France, tandis qu'ils n'auront aucune chance de se faire valoir. Mais nulle part on ne doute du résultat. Comment pourrions-nous perdre, puisque les Allemands attaquent juste à l'endroit où nous voulions qu'ils le fissent? Ils tombent gentiment dans les pièges que nous leurs préparons depuis vingt ans. L'opinion de Lucinet est semblable à celle des autres: tout sera bientôt fini, et les Boches sont battus d'avance. Je reverrai alors Françoise plus tôt que je ne croyais. Mais je prie pour qu'ils ne bombardent pas Paris. Françoise! Je tremble en songeant que quelque chose de terrible peut t'arriver, tandis que moi, je me baigne dans la Méditerranée, en parfaite sécurité."

* * *

"15 mai. Un phénomène étrange survient ici. Les nouvelles de France sont mauvaises; elles sont plus que cela, elles sont alarmantes, désastreuses, incroyables. Et littéralement, nous ne pouvons pas y croire. Chacun ici accomplit sa routine quotidienne. Rien n'est changé, l'horizon demeure le même, le monde n'a pas bougé. Et les nouvelles?"

Elles me glissent sur le cerveau, mais ne pénètrent pas. Je n'avais jamais remarqué une bizarrerie pareille. Ou suis-je fou? Ou bien n'y a-t-il pas, après tout, de raisons pour s'affoler? Ai-je trop d'imagination? Au mess des sous-officiers, au déjeuner, la conversation roula exclusivement sur la proposition d'augmentation de solde pour les hommes de la réserve. Je n'ai rien dit, je ne me suis pas levé avec colère. C'est mon travail d'observer le moral des soldats, non pas de le troubler. Oui, mais si les hommes sont volontairement aveugles, est-ce bon ou mauvais pour leur moral? Quand ils se réveilleront à la vérité, qu'arrivera-t-il?

“On pourrait croire qu'il y a plus de compréhension chez les officiers, mais tel n'est pas le cas. Thiriez lui-même n'est pas inquiet le moins du monde. Il me dit qu'au mess des officiers, on a discuté de l'offensive allemande, de tous les points de vue. Ces messieurs en sont venus à la conclusion unanime que cette offensive était imprudente, que la ruée des tanks serait annihilée par une manoeuvre de flanc de notre part, et que nous montrons une grande habileté en patientant pour que les chars d'assaut s'enfoncent plus profondément à l'intérieur de nos défenses. Nous déclencherons alors une contre-offensive si puissante qu'ils ne parviendront pas à se dégager.”

* * *

“16 mai. J'ai causé avec Lucinet. J'avais raison. C'est au moins aussi grave que je le supposais. Lucinet soutient que c'est entièrement de la faute de Gamelin; que si Weygand avait commandé à sa place, cela ne serait pas arrivé. Une faute stratégique, aggravée dix fois par des erreurs de tactique; telle est l'opinion de Lucinet.”

“17 mai, 1940. Aujourd'hui, j'ai assisté à une scène rare, mais navrante. J'avais été me rapporter à Lucinet à 7 heures du matin. Alors qu'il me donnait des instructions sur mon travail, qui devient de plus en plus difficile, un

petit homme pimpant surgit sans se faire annoncer: c'était Weygand. Il s'en allait vers l'aéroport, où un avion spécial l'attend pour le transporter à Paris. On l'a nommé commandant en chef des Alliés, en remplacement de Gamelin, au beau milieu de la bataille. Weygand était très excité, et n'a pas remarqué ma présence. Lucinet ne me disait rien, d'ailleurs. Tout ce que je pouvais faire, c'était de rester au garde à vous et d'écouter l'entretien hâtif et vital que les deux généraux échangeaient tout en arpentant fiévreusement la pièce, et en me bloquant la porte de sortie.

WEYGAND: Je serai à Paris demain matin; je dois atterrir à Athènes pour refaire le plein. Qui est mon pilote?

LUCINET: Le capitane Roget, un as. Tout se passera bien, mon général.

WEYGAND: Tout doit bien se passer. Gamelin a réussi une jolie fricassee.

LUCINET: Mais sûrement, tout n'est pas perdu. Votre arrivée sera grosse de signification pour les troupes. Vous êtes l'invincible Weygand, mon général. Votre association avec Foch fait de vous le symbole de la victoire.

WEYGAND: On ne gagne pas les batailles avec des symboles ou des souvenirs, Lucinet. Je songe à Foch à tous les instants. Je me demande: qu'aurait-il pensé, qu'aurait-il fait? C'est parce que je pense si intensément à Foch que j'ai accepté ce poste. C'est de la folie pure, vous savez. Voyez: la bataille dure depuis six jours, les Allemands ont percé nos défenses, nos armées et celles de Grande-Bretagne, dans le nord, sont cernées, les ports de la Manche sont presque entièrement occupés, tout est désorganisé et le gouvernement est frappé de panique. Et moi, qui ai passé près d'une année dans le Proche-Orient, qui ne possède aucun renseignement de première main sur la situation, suis appelé à la dernière minute pour tout sauver. C'est de la folie, je vous le dis; mais je pense à Foch. Foch eut accepté. Je

vrai bientôt si je puis vraiment faire quelque chose.

LUCINET: La France ne peut pas être vaincue, mon général. Sûrement, nous nous battons partout — sur la Seine, devant Paris, sur la Loire et même dans les Pyrénées; et s'il le faut, dans nos colonies.

WEYGAND: Non, non, Lucinet. Vous parlez comme un politicien. Si Paris est pris, ce serait de la démente que de continuer la lutte, car elle signifierait la boucherie sans espoir. La guerre est une science, non pas une tuerie aveugle. Il arrive qu'un général doive se rendre compte qu'il est battu. Prolonger la guerre indéfiniment mène au communisme. Comprenez-moi bien: je ferai tout en mon pouvoir pour épargner la défaite à ma patrie. Je sauverai ce qui peut être sauvé. Mais je crains d'arriver trop tard. Et si les choses en viennent au pire, Lucinet, ne capitulez pas ici, quoi qu'il arrive. Vous avez *mon* armée; je la connais, je sais qu'elle est bonne. Je sais qu'elle peut tenir ici indéfiniment. Même si nous tombons prisonniers des Allemands, tenez le coup ici. Nous devons conserver la Syrie à la France. Ne la laissez pas tomber aux mains de quiconque, Battez-vous jusqu'à la fin.

LUCINET: Nous saurons nous battre. En attendant, nous prions avec ferveur tandis que vous endiguerez la marée qui inonde la France.

WEYGAND: Il est temps de partir. Ils quittèrent le bureau.

* * *

"27 mai. La contre-offensive de Weygand, en laquelle les hommes, ici, plaçaient tant de confiance aveugle, n'a jamais eu lieu. Les armées semblent définitivement encerclées dans le nord. Nous avons entendu aujourd'hui les paroles de Reynaud annonçant que le roi des Belges a capitulé avec son armée entière de 600.000 hommes. Thiriez me dit que, parmi les officiers, il a remarqué du malaise pour la première fois.

Ils ne parviennent pas à comprendre pourquoi Weygand n'a pas déclenché cette manœuvre, si claire dans les livres de stratégie, qui couperait le saillant allemand par une attaque simultanée du nord et du sud. Une rumeur circule, laissant entendre que Weygand aurait ordonné semblable mouvement, mais que les Britanniques auraient refusé d'obéir. Ceci, évidemment, est exactement ce que l'ennemi voudrait que nous croyions."

* * *

"31 mai. Suis-je un défaitiste? Aujourd'hui, tout le monde autour de moi célèbre l'évacuation de Dunkerque comme s'il s'agissait d'une grande victoire. Lucinet a lu aux troupes un ordre du jour spécial, expliquant qu'on a accompli l'impossible, que la Flotte britannique et l'Armée française réunies demeurent indomptables, et que l'ennemi sera défait grâce au général Weygand ainsi qu'au courage de chaque soldat dans l'armée. C'est moi qui ai rédigé cet ordre du jour. Je le trouve par conséquent fort bien écrit. Mais je ne l'ai rédigé que parce que j'avais reçu l'ordre de le faire. J'ai plaidé avec Lucinet durant une heure, afin qu'il ne le publie pas. J'ai dit que déjà se manifestait, chez nos soldats, une trop forte tendance à prendre pour acquis que tout finirait par s'arranger. Lucinet m'a répondu que j'étais un défaitiste."

* * *

"5 juin. Ce matin, la seconde ruée allemande a commencé. Cette fois, elle est dirigée sur Paris. Je me souviens des paroles de Weygand: "Si Paris tombe, tout est fini." Tout le monde ici prie pour un second miracle de la Marne."

* * *

"9 juin. Il n'y a pas eu de miracle. Nos défenses ont été percées par les chars d'assaut allemands. Nous battons en retraite sur tout le front. Et, pourtant, nos hommes ne comprennent toujours pas. Pourquoi? Je crois que la

propagande française en est partiellement responsable. Depuis des mois, nous disons au peuple que cette guerre, nous la **gagnerons facilement**, parce que nous sommes tellement plus forts. Il a pris notre propagande pour acquis, et n'a pas cru qu'il devait se préparer trop; n'avions-nous pas plus d'or que l'ennemi, plus de matières premières, un état-major supérieur au sien et la ligne Maginot? Mais il se trouve maintenant que la ligne Maginot est inutile, comme sont inutiles notre or et nos matières premières, puisque nous n'avons rien utilisé de cela pour construire des tanks et des avions; et notre état-major s'est montré tâtonnant et incompetent. Evidemment, les soldats sont éberlués."

* * *

"12 juin. L'Italie est en guerre avec nous. Les aveugles voient-ils clair maintenant?"

* * *

"12 juin. On a déclaré Paris ville ouverte. Nous ne nous battons pas pour défendre Paris. J'avoue avoir reçu un coup de massue devant cet aveu d'impuissance. Je me rends compte que c'est parce que Weygand a décidé de ne plus répandre de sang inutilement. Déjà, dans le moment, les négociations doivent être en cours pour un armistice. Cependant, si nous avions défendu Paris chèrement, de maison en maison, comme une grande cité peut se défendre, les Allemands auraient subi de lourdes pertes et leur avance en aurait été retardée de quelques semaines. Pourquoi donner au monde l'impression que nous sommes surcivilisés, c'est-à-dire si décadents que nous préférons admettre la défaite plutôt que de sacrifier quelques vies supplémentaires et voir détruire nos monuments historiques? Mais la comédie est finie. J'ai trouvé Thiriez en pleurs cet après-midi. Je crois que la lumière se fait, même pour les yeux les plus fermés. J'ai reçu un télégramme de François: elle est en bon-

ne santé et part aujourd'hui pour Bordeaux."

* * *

"15 juin. Les Allemands sont entrés dans Paris. Ici, nous avons été bombardés par des avions italiens. Deux de ceux-ci ont simulé des pannes de moteur et ont atterri sur l'un de nos aérodromes; leurs équipages ont demandé d'être internés jusqu'à la fin de la guerre. Nos faibles batteries de D. C. A. ont abattu trois autres appareils. C'est là tout ce que nous verrons de la guerre, car il est clair que la situation de l'armée de France est désespérée et que les hostilités cesseront d'un moment à l'autre. J'étais présent ce matin, avec Lucinet, au départ de notre escadre de l'Est de la Méditerranée. Le spectacle était magnifique. Notre flotte intacte, ainsi que l'ensemble de notre Empire, voilà, il me semble, de gros atouts dans le marchandage qui a certainement lieu derrière le rideau."

* * *

"17 juin. J'ai écouté, à 9 heures ce matin, au milieu d'un groupe de fantasmas, d'équipes de rampants et du personnel de l'état-major, la nouvelle que Reynaud a résigné ses fonctions et que le maréchal Pétain l'a remplacé comme premier ministre.

"— Excellent! dit l'un de mes camarades; le Maréchal est un soldat, et il combattra les Boches jusqu'à la fin.

"— Il y a belle lurette que nous aurions dû l'avoir à la tête de la France, dit un autre; il va éclaircir les rangs de l'ennemi.

"Pour ces types, le Maréchal est demeuré le héros de Verdun.

"J'allai immédiatement rapporter cette nouvelle à Lucinet, qui était occupé à préparer une attaque de notre pauvre aviation sur les îles détenues par les Italiens, proches de la côte turque. Lucinet fut plus clairvoyant que ses hommes.

"—Eh! bien, dit-il; cela signifie un armistice, mais honorable. Nous pou-

vons au moins nous fier au patriotisme de Maréchal. Il sait que la situation militaire est désespérée et il va arrêter le carnage; à condition, bien entendu, que les termes de l'armistice soient compatibles avec la dignité de la France.

—Croyez-vous, dis-je, que les conditions d'Hitler seront honorables?

— Si elles ne le sont pas, dit Lucinet, nous continuerons à nous battre, même si tout est contre nous.

“Au mess des sous-officiers, j'ai remarqué pour la première fois, à midi, que le calme est à la veille de prendre fin. C'est la première fois depuis le début de la défaite. Les hommes ont tous conscience que des événements d'une portée énorme vont se produire; mais ils ne se rendent que très vaguement compte du sort personnel qui sera le leur. Des discussions de mauvais augure éclatent, et la patience est à bout. Mais, malgré tout, la plupart croient encore que la guerre va continuer et que le gouvernement de Pétain arrangera bien des choses. J'entends quelques attaques sur le régime parlementaire, et la suggestion que Pétain aurait dû être dictateur en France depuis longtemps. Si je leur disais que l'intention de Pétain est de demander un armistice immédiat, je ne pense pas qu'un seul d'entre eux me croirait. Thiriez me dit que l'agitation grandit au mess des officiers. De violentes discussions ont éclaté au dîner, et un colonel a dû s'excuser publiquement après avoir insulté l'un de ses subalternes, qu'il avait accusé d'être un agent britannique ou un Juif.”

* * *

“18 juin. Quelque chose d'incroyable et de terrible m'est arrivé. Cela est survenu hier soir, et j'en suis encore troublé aujourd'hui. Hier soir, le général Lucinet m'a fait venir à son bureau avec Thiriez. Il était pâle et semblait fatigué. Je remarquai pour le première fois des rides sur son front.

— Le Maréchal, dit-il, a sollicité un armistice. Je voulais que vous le sa-

chiez; mais n'en parlez pas. Le nouvelle ne sera pas annoncée immédiatement.

“Ni Thiriez ni moi ne prononçâmes un mot. Nous saluâmes et quittâmes le bureau du général. Je pris Thiriez par le bras et cherchai à le reconforter en expliquant que le Maréchal ayant demandé un armistice avant que toutes nos ressources soient épuisées, l'ennemi ferait des concessions afin de gagner du temps pour sa lutte prochaine contre la Grande-Bretagne, plutôt que de nous voir continuer la guerre.

“Mais cela ne consola pas Thiriez le moins du monde.

— Au contraire, dit-il, c'est justement là qu'est la honte: de nous être rendus avant que ça devienne absolument nécessaire. Si Weygand pense que la guerre est une partie d'échecs et qu'on doit abandonner une lutte inégale avant 'l'échec et mat', alors il a tort. Nous ne sommes pas des pions mais des hommes. La défaite signifie davantage pour nous que pour des pions. Je vous le dis, ma famille a vécu sous l'occupation allemande durant quatre années, la dernière fois. Si elle a eu le courage de tenir, c'est parce qu'elle savait que la France n'avait pas abandonné le combat, et qu'un jour la libération viendrait. On n'abandonne pas une lutte de cette nature. On continue la bataille, même quand on n'a plus d'armes; on résiste les mains nues durant des années, jusqu'à ce que l'autre abandonne la partie.

“Je le quittai et me mis à marcher dans la nuit. Je restai assez longtemps au faite de la colline d'Ashrafieh, qui surplombe la Méditerranée. Un vent chaud soufflait du désert, l'air était lourd et chargé de sable, Puis je revins jusqu'aux quartiers des sous-officiers et pris ma douche de chaque soir. La douche était installée en plein air; son toit laissait voir les étoiles. Je m'attachai sous les jets d'eau fraîche. C'est alors que la chose terrible est survenue. Je pensais à l'armistice; puis subitement, je me mis à rire, d'une espèce de

rire impersonnel, à moitié hystérique que je ne parvenais pas à dominer. Je me sentais d'une joie délirante, tandis que des réflexions rapides se succédaient dans mon cerveau. Je me sentais magnifiquement en vie. Je regardais mes membres avec ravissement.

"Quand je pense, me disais-je, que j'aurais pu perdre l'un de ces membres, que j'aurais pu être blessé, mutilé, amputé, que j'aurais pu souffrir, que j'aurais pu mourir et qu'au contraire, me voici complet intégralement; et non pas l'un de ces malheureux sur béquilles. Je n'ai ni jambe de bois, ni nez rapporté, ni oeil de vitre. Je ne suis pas prisonnier. Quand je pense que j'ai traversé la guerre, cette guerre que toute ma génération avait appris à craindre tellement, et que je n'ai même pas un cheveu abîmé, que j'ai à peine tiré quelques coups de fusil, et que c'est maintenant fini et que je suis sain et sauf."

"Puis mon exaltation s'intensifia. "Non seulement tu t'en tires avec ton corps intact, me disais-je; mais tandis que 40 millions de pauvres diables vont maintenant souffrir de privations, du chômage et des mille malheurs qui ne peuvent manquer de s'abattre sur un peuple vaincu, tu vas être parmi le petit nombre qui profitera de la situation.

"N'as-tu pas toujours préconisé une entente avec l'Allemagne? N'as-tu pas fait partie de la minorité qui, à Munich et après le pacte russo-germanique, s'opposa à notre entrée en guerre? Ne vois-tu pas que tu avais raison depuis le début, et que nous n'aurions jamais dû entrer en guerre? TA politique était la bonne. Tu as été un précurseur, un prophète parmi les malavisés et les mal conduits. Et qui plus est, tes états de service ne sont-ils pas connus justement où cela importe le plus, EN ALLEMAGNE?"

"Et après ce petit monologue, je devins quasi halluciné sous ma douche. "Oui, persistais-je à me dire; je suis maintenant l'homme nécessaire aussi bien aux Allemands qu'aux Français.

Je suis l'un des rares personnages capables de sauver la France et d'aider au rapprochement de deux grands peuples. J'ai une mission, mille fois plus haute que celle dont j'aurais pu rêver dans la France d'avant-guerre. Cette défaite sera sans doute fatale à bien des gens; mais pour moi elle est un bienfait du ciel, et je couvrirai Française de bijoux. . . . La France est écrasée, Dieu merci! Tous les hommes qui me barraient la route dans ma carrière se trouvent éliminés: Jonas, parce qu'il est Juif; Julien parce qu'il était contre Munich; Desforges parce qu'il est mort sur le champ de bataille au début de la guerre. *JE PROFITE DE LA SITUATION DANS TOUS LES DOMAINES.*" Après quoi j'arrêtai la douche, m'essayai et allai me coucher sous ma moustiquaire. Mais je grelottais et ne pouvais trouver le sommeil. Enfin, je m'endormis et eus un terrible cauchemar: Un sombre Gerschner, la bave à la bouche, était penché sur le corps prostré d'une femme; c'était Française, et elle m'implorait de ses yeux brûlants; et moi, j'étais impuissant, je ne pouvais rien dire. J'étais complètement paralysé. Je me réveillai et me sentis dégouté de moi-même.

"Je ne puis comprendre ce qui est arrivé. Comment ai-je pu descendre si bas? Fut-ce une soudaine et horrible révélation de ma vraie nature? Ou bien un accès de fièvre? Était-ce de l'épuisement nerveux, après tous ces jours où j'ai surveillé les réactions des autres, sans m'occuper du choc qui se produisait dans mon propre subconscient au cours de ces événements épouvantables? Il est peut-être normal que l'engloutissement d'un monde cause une légère perturbation dans un cerveau comme le mien. Mais j'aurais souhaité être entraîné vers les divagations d'une folie héroïque, plutôt que vers les insanités d'un lâche égoïsme."

René se leva et alla regarder par la fenêtre. Il faisait sombre maintenant. Depuis quelque temps, le train roulait

sur un terrain descendant, mais il était encore au milieu de hauteurs rudes et désolées. Le train doit se rapprocher de Clermont, pensa René. Il commença de défilcer son souper. Il avait encore une bouteille de ce vin piquant, une grosse miché de pain, de la salade de pommes de terre et du fromage. Vraiment, son hôtesse de Marseille avait fait des merveilles. Mais René ne pensait pas à son souper. Bientôt, il continua sa lecture.

“19 juin. Tout le monde sait maintenant que Pétain a demandé un armistice. Au déjeuner, chez les sous-officiers, il y eu une rixe.

Ça n'a pas été très joli. Je suis entré dans le mess un peu après une heure de l'après-midi, accompagné de Morel, qui est le fils du Morel dans le cabinet de Reynaud. Nous nous étions assis à un bout de la table lorsque Ponchevin, un ivrogne à museau de rat, qui est soldat de carrière depuis douze ans mais qui n'a jamais réussi à dépasser le grade de sergent, interpela Morel :

—Ah! Te voilà, Morel! Ton papa est il toujours ministre? Ça m'a tout l'air comme si le Maréchal s'en était débarassé, n'est-ce pas?

“ Morel, grand jeune homme au visage ardent, qui n'a guère plus de 21 ans, répondit avec calme qu'il n'en savait rien, puisque la liste des ministres de Pétain n'avait pas été encore publiée.

—Ne t'inquiète pas, dit Ponchevin; il a été jeté par-dessus bord, pour sûr. Et si tu veux mon opinion, c'est une fichue bonne chose.

“Il se mit à rire lourdement en adressant un clin d'oeil aux autres sous-officiers assis à notre table.

—Et pourquoi, puis-je demander, est-ce une fichue bonne chose? demanda poliment Morel.

—Tu oses le demander? répondit Ponchevin avec un sourire en coin; tu ignores peut-être que nous avons perdu la guerre? Et qui est responsable, sinon les sales politiciens qui nous ont mis

dans ce trou? Je trouve qu'on devrait les pendre tous, et tout de suite.

“Morel se leva.

—Dois-je comprendre que vous placez mon père parmi les sales politiciens qu'on devrait pendre.

Sa voix était glacée.

—Lui-même et nul autre! dit Ponchevin.

Plusieurs parmi nous s'étaient déjà levés, car nous comprenions que Morel, qui d'ailleurs n'éprouvait aucune admiration particulière pour son père, et qui ne s'en cachait pas, ne le laisserait tout de même pas insulter publiquement, surtout dans de telles circonstances, par un pourceau comme ce Ponchevin. Nous voulûmes arrêter la discussion, mais Morel fut trop rapide pour nous. Il lança son verre, rempli de vin, à la face de Ponchevin. Celui-ci se baissa; le verre alla s'écraser sur le mur, y laissant une grande marque rouge.

“C'est toi qui l'aura voulu. . . ” dit Ponchevin. Je vis de l'acier briller dans sa main. Il sauta par-dessus la table et, saisissant d'une main le bras droit de Morel, il le frappa à la poitrine avec son long couteau pointu. Morel poussa un soupir et s'affaissa sur le plancher, son uniforme déjà couvert de sang. Ponchevin se pencha sur lui. . . Mais je m'emparai du poignet de l'assaillant et le tordis si violemment, qu'il dut lâcher son couteau. Puis, à mon tour, je me sentis saisir par quelqu'un d'autre, et je tombai par terre; alors, la mêlée devint générale.

“Mais elle cessa abruptement, car un coup de feu venait d'être tiré; le type qui était tombé sur moi se redressa et je me relevai à mon tour. Je vis que Ponchevin avait été tiré dans la tête. Je ne puis dire que j'en étais navré, mais le spectacle n'était pas joli. Il était mort mais ses mains serraient toujours Morel à la gorge, car il avait cherché à l'étrangler.

“Nous transportâmes Morel à l'hôpital militaire. Heureusement, il n'est

que légèrement blessé; l'arme de Ponchevin a glissé sur un os. Il a perdu beaucoup de sang, mais on croit qu'il sera sur ses pieds dans quelques jours. Le mystère, c'est le coup de feu. Ce n'est pas Morel qui l'a tiré, puisqu'il n'avait pas d'armes... En tout cas, comptons sur l'enquête officielle pour éviter de découvrir la vérité. Celui qui a tué Ponchevin était en état de légitime défense... et nous n'en entendrons plus parler. Lucinet a commandé qu'on étouffe l'affaire, qui n'est après tout qu'un accès d'excitation nerveuse.

"Après la rixe, j'allai à la chambre de Thiriez, au Club des officiers. D'ordinaire, je n'entre jamais dans une pièce sans frapper; mais j'étais si énervé après l'affaire du mess des sous-officiers, que j'oubliai ce geste élémentaire de politesse et ouvris la porte sans avertir. Thiriez était assis à son pupitre; il sursauta violemment et couvrit hâtivement de ses mains des papiers qu'il lisait. Quand il s'aperçut que ' ce n'était que moi', il se détendit. Je me mis à lui parler de l'incident Morel, car ce jeune homme est l'un de ses amis; tout en parlant, je jetai un coup d'oeil sur les documents sur son pupitre. Il s'agissait de cartes militaires détaillées, montrant la frontière entre la Syrie et la Palestine. Je ne fis aucun commentaire, mais il est clair que si nous abandonnons la lutte ici, Thiriez a l'intention de passer dans l'Etat voisin et de continuer à faire la guerre en compagnie des Britanniques. Ce serait de la démenche de sa part. On le considérerait comme déserteur, on persécuterait sa famille en France et il ne pourrait jamais revenir. Il faut que je lui parle de cela aussitôt que possible."

* * *

"22 juin. Thiriez et moi avons été invités à déjeuner au palais, surplombant la Méditerranée, qui sert de demeure à Lucinet. Nous étions seuls, car Lucinet avait l'intention de nous expliquer une besogne difficile, qu'il nous

réserve. Il voudrait que nous sondions l'opinion des hommes, pour savoir ce qui arriverait, si on leur donnait le choix entre continuer la guerre ou retourner chez eux. Quel serait le partage des votes? C'est ce qu'il voudrait apprendre. Cela nous offrit la chance de nous enquérir de ses propres intentions. Voici à peu près la conversation qui suivit:

SARRUT: Je suppose, mon général, que vous avez décidé de continuer la lutte?

LUCINET: Non, non, pas encore. Voyez-vous, Pétain négocie un armistice. Celui-ci sera peut-être acceptable; ou il sera si dur, que nous ne pourrions pas en accepter les termes. Pétain volera alors jusqu'en Afrique, et la guerre reprendra. Mais j'entrevois une troisième possibilité, d'ailleurs plus probable: Pétain signe l'armistice, mais nous le trouvons inacceptable: par exemple, si l'accord stipulait que nous devons rendre la Syrie à l'Allemagne ou à l'Italie. Dans ce cas, nous poursuivrons la lutte ici.

SARRUT: Cela ne serait-il pas ouvertement de la rébellion?

LUCINET: Non, parce que, vous comprenez, nous le ferions après une espèce d'entente avec Pétain. Il signerait l'armistice afin de rétablir la paix en France, mais il nous encouragerait à nous battre pour qu'éventuellement nous puissions le libérer ainsi que la France, tandis qu'il joue Hitler.

THIRIEZ: C'est l'évidence même que Pétain va signer l'armistice, et que nous considérerons celui-ci inacceptable. Par conséquent, pourquoi ne pas joindre de Gaulle immédiatement, sans plus de tergiversations?

SARRUT: Qui, dans le monde, est ce de Gaulle?

LUCINET: Comme le dit Sarrut, qui est de Gaulle? C'est un obscur général, un subalterne dans le cabinet de Reynaud qui s'est enfui en Angleterre et

qui, voilà deux jours, a lancé à la radio de Londres un appel contre le Maréchal. Mais qui est-il au juste? Personne ne le connaît. Si vous voulez mon opinion, il est à la solde des Britanniques. Non, nous ne nous joindrons pas à de Gaulle. Mais rien n'empêche de Gaulle de venir nous retrouver, si nous décidons de nous battre, après une entente secrète avec le Maréchal.

THIRIEZ: J'ai écouté les paroles de de Gaulle à la radio. Je sais que très peu de gens ici les ont entendues; mais en France, elles ont dû créer une impression formidable. Ces paroles étaient émouvantes, et j'ai cru y discerner l'accent du vrai patriotisme et de la grandeur.

LUCINET: Ne perdez pas votre temps à écouter ce que dit de Gaulle, Thiriez. C'est un rebelle, un aventurier.

THIRIEZ: Mais, mon général, ne projetez-vous pas de faire exactement la même chose?

LUCINET: Ne comprenez-vous donc pas? Je répète que si nous agissons, ce sera sur les instructions du Maréchal.

THIRIEZ: Comment savez-vous, mon général, si de Gaulle n'a pas agi d'après une entente avec le Maréchal?

LUCINET: Le Maréchal l'a désavoué hier et l'a traité de traître. Si Pétain veut un complice, il le choisira plus haut et plus connu que ce général à deux étoiles. Voilà trois semaines, il n'était que colonel.

SARRUT: Je me souviens de lui maintenant. Ce sont des Allemands qui m'en ont parlé. Ils paraissaient avoir une haute opinion de lui. N'est-il pas un expert dans les chars d'assaut, ou quelque chose de la sorte?

LUCINET: Ne me faites pas rire. Peut-être avons-nous manqué de tanks, mais ce sont surtout les avions qui nous ont fait défaut. Et qui donc réclamait constamment plus d'avions? Moi, Lucinet. Non, nous accepterons de Gaulle parmi nous, mais il devra se laisser commander. Tout cela dépend cepen-

dant des termes de l'armistice et de ce que vous aurez découvert. Car nous ne pouvons nous battre si le moral de nos soldats est mauvais.

THIRIEZ: Je puis vous dire, sans faire d'enquête, que le moral des troupes dépendra de celui des chefs. Si vous donnez de fermes directives, tout le monde vous suivra. Si vous paraissez hésitants et divisés, n'espérez pas que vos soldats vous indiqueront le chemin.

LUCINET: Cessez donc de me sermonner, et accomplissez votre mission. Nous primes du café et des liqueurs."

* * *

"25 juin. Thiriez et moi avons parcouru la campagne durant deux jours, et nous sommes rentrés ce matin, avec notre rapport pour Lucinet. Quoique nous soyons diamétralement opposés quant à nos lignes de conduite, nous en sommes venus aux mêmes conclusions: Les hommes sont comme égarés, leur esprit est plein de confusion, et il est impossible de prévoir, de manière abstraite, leurs réactions. Ils posent des questions. Ils demandent, par exemple: la Grande-Bretagne va-t-elle se battre seule, ou fera-elle la paix? Allons-nous garder l'Alsace-Lorraine? Qu'est-ce qui fait croire à Pétain qu'il peut avoir confiance en Hitler? Allons-nous nous tourner vers le fascisme? Parlez-nous de Tunis, de la Corse, de Nice, de la Savoie — allons-nous laisser les maudits Italiens s'en emparer, eux qui ne se sont battus que dix jours et qui ont mangé une râclée par-dessus le marché? D'après les réponses à ces questions, ils orienteraient leurs décisions. Mais nous ne connaissons pas les réponses.

"En définitive, il est évident qu'ils suivront une solide directive du haut commandement, à condition, comme l'indiquait Thiriez à Lucinet, que cette directive fût empreinte de détermination, et non pas donnée en hésitant, qu'elle fût clairement expliquée et éclairée

à la lumière de toutes les informations possibles. Ces types sont sans détours, ils sont sincères. Je crois que la tendance, parmi eux, est de se dire: Allons-nous en donc chez nous, afin de découvrir exactement de quoi il retourne. "Pour eux c'est la solution la plus simple, la plus facile, a plus naturelle. Mais si on leur disait: "Vous devriez continuer à vous battre, pour telle et telle raison", je crois que la masse suivrait ses chefs, même si un certain nombre refusait de marcher."

* * *

"Même jour, plus tard: L'armistice est signé."

* * *

"Même jour, plus tard: Cette fois, ça y est. Lucinet m'a amené en avion à Rayak, la grande base aérienne encaissée entre deux chaînes de montagnes coiffées de neige, dans le Liban, C'est là que se trouvait le Paradis terrestre; aujourd'hui, c'est une vaste plaine nue, dévastée par les vents. Nous nous rendîmes directement aux quartiers des officiers, et Lucinet fit un discours, un violent discours pour justifier sa décision de continuer à combattre:

"—Le Reich est battu, dit-il; à peu près partout dans le monde, on prend les armes contre lui. Je représente ici une partie de l'Empire français. Nous sommes libres; voilà pourquoi je puis vous dire: 'continuez la guerre'. L'autre gouvernement, en France, est prisonnier de l'Allemagne, il est impotent entre ses mains, il ne peut que répéter ce que Berlin lui dicte. Par conséquent, ne l'écoutez pas. Craignez-vous de désobéir, pensez-vous que vous deviendriez des rebelles? Soyez bien tranquille là-dessus, car l'argument qui l'affirme est sans valeur. C'est par contrainte qu'a été imposé l'armistice. Weygand m'a commandé, avant de nous quitter, de continuer à combattre, quoi qu'il arrive en France. Et ne vous laissez pas duper par la propagande allemande tendant à nous séparer des Britanniques. Ils

forment une grande nation, vraiment et sincèrement notre alliée. Ces hommes sont prêts à lutter seuls; nous ne pouvons pas les abandonner à ce moment critique. En avant vers la victoire!"

"J'ai écouté attentivement ce discours: il était émouvant. Lucinet le prononça avec conviction; il avait vraiment l'air d'un chef, beaucoup plus qu'au cours des jours récents. Evidemment, les paroles du général ne me soulevèrent point. En analysant séparément chaque phrase, on constatait des faiblesses — à Bordeaux, par exemple, le gouvernement français *n'est pas* entre les mains de l'Allemagne. Rien ne l'empêche de se transporter en Afrique du nord; il se soumet volontairement à l'armistice — mais Lucinet se montra si affirmatif que je fus à peine surpris d'entendre les vivats des officiers. Il y eut bien quelques "vive Pétain", et un auditeur eut même l'audace de crier: "A bas Lucinet", mais ceux-là durent se taire devant l'attitude brutalement hostile de leurs camarades.

"Lucinet va répéter le même discours par tout le pays, aujourd'hui et demain, mais il m'a commandé de retourner à Beyrouth. C'est maintenant Thiriez, un Thiriez rayonnant, qui l'accompagne."

* * *

"Même jour, plus tard. Le commandant en chef de toutes les armées de terre a émis une proclamation, laquelle a été lue aux troupes. 'Nous rejetons un armistice éhonté, le produit d'un gouvernement fantoche manoeuvré par l'ennemi. Je proclame donc solennellement que les troupes sous mon commandement se battront, de concert avec les Britanniques, jusqu'à ce que nous ayons remporté la victoire. Que Dieu me vienne en aide.' "

* * *

"Même jour, dans la soirée. J'entends dire qu'il y a eu plusieurs incidents parmi les forces terrestres dans la soirée. Une rumeur circule, laissant croire qu'

une mutinerie a éclaté à la frontière de la Palestine."

* * *

"Même jour, 11 heures du soir. Nous devons entendre à la radio, à 10 heures, une proclamation du Haut Commissaire déclarant à peu près que le Liban et la Syrie rejettent l'armistice. Les termes de la proclamation auraient été analogues à ceux du message que le Commandement en chef avait adressé à l'armée: mais le programme a été annulé à la dernière minute. Quelque chose a dû arriver."

* * *

"Même jour, minuit. L'excitation est à son comble. Les ordres et les contre-ordres se succèdent avec une vitesse ahurissante, et tout est dans la plus grande confusion. Autant que j'aie pu comprendre, d'après les rumeurs, voici ce qui est arrivé. Il y a trois hommes ici nantis des plus hautes responsabilités, et il forment une espèce de Conseil suprême. Lucinet favorise la résistance à tout prix, sans compromis, le rejet de l'armistice, l'alliance avec les Britanniques. Puis, il y a le Commandant en chef pour toutes les forces terrestres, lequel a remplacé Weygand. C'est un Alsacien, patriote fanatique, également en faveur de la lutte à outrance: c'est du moins ce qu'il a proclamé cet après-midi, dans son bel appel aux effectifs terrestres. Cependant, la rumeur laisse entendre qu'il hésitait encore et avait envoyé à Weygand un message urgent, lui demandant son approbation finale. L'ordre du jour, qui était sur son pupitre, aurait été pris et signé en son nom par son chef d'état-major, le colonel de Larminat. Toujours d'après la rumeur, l'ordre fut lu aux troupes cantonnées à proximité de la Palestine, avec de surcroît, des instructions orales leur signifiant de franchir la frontière, avec tout leur équipement, et de rejoindre les Britanniques. Une partie de ces soldats ont obéi séance tenante et ont traversé en Palestine. D'autres, cependant, ont trouvé ces instructions suspectes. Dou-

tant de leur authenticité, ils ont consulté directement le commandant en chef, qui leur ordonna d'attendre 24 heures avant d'agir. Pendant ce temps, le troisième important personnage, le Haut Commissaire civil, fonctionnaire timoré qui ne tenait pas tant que ça à trancher les liens avec le gouvernement de Pétain, se préparait toutefois à prononcer son discours à la radio, appuyant l'action militaire déjà décidée; mais voilà qu'à la dernière minute arriva un long message chiffré du gouvernement de Pétain. Le Haut Commissaire décida de remettre son discours, jusqu'à ce qu'on eût déchiffré le message. Et en attendant c'est la confusion partout; Lucinet doit être de retour demain matin, afin d'assister à une nouvelle conférence du triumvirat."

* * *

"Plus tard dans la nuit. Toujours d'après la rumeur, on a déchiffré le message, qui aurait été envoyé par Weygand. Il menacerait de revenir prendre tout en main ici, si les autorités régionales refusaient d'accepter l'armistice, qui est parfaitement honorable, prétendrait-il. J'ai cru comprendre qu'un second message est en route."

* * *

"26 juin. J'ai vu Lucinet ce matin, de retour de sa tournée. Il a l'air complètement démoralisé. Apparemment, ceux qui étaient présents à l'assemblée le tout à l'heure ont décidé d'attendre encore une journée avant de prendre une décision finale. Ceci met Lucinet dans une sacrée drôle de posture: si le Conseil décide, en fin de compte, de se plier aux exigences de l'armistice, il aura l'air parfaitement ridicule après ses discours enflammés d'hier. Il cherche toujours à persuader le Conseil de continuer la guerre. De son côté, le commandant en chef s'est dégagé de sa situation épineuse. Il a émis un nouvel ordre du jour, qui a été lu à tout le monde, dans lequel il blâme son chef d'état-major, de Larminat, d'avoir lancé une proclamation aux troupes sans qu'il

l'ait su. Quant à de Larminat on l'a passé devant un tribunal militaire, puis placé sous arrêts. Mais le plus curieux à propos de cet officier, c'est qu'étant en état d'arrestation, et escorté, comme cela se doit, par sa garde de douze hommes, il a roulé en auto jusqu'en Palestine — toujours avec ses gardiens — où il a pris le commandement des troupes qui ont franchi hier la frontière!

"Aujourd'hui, le bruit circule qu'une nouvelle troupe de 4.000 hommes a franchi la frontière, en dépit des ordres catégoriques du commandant en chef. Il y a du trouble dans tout le pays. Nous ne pouvons demeurer plus longtemps dans cette incertitude. La discipline est disparue. C'est chacun pour soi.

"Je sens que Thiriez redevient soucieux. Au début, on avait encore l'espoir d'entraîner les troupes à la résistance; mais avec toutes ces hésitations en haut lieu, la chose n'est plus possible. Je ne puis comprendre Lucinet; il avait l'air si résolu, si plein de confiance. Comment a-t-il pu s'écraser ainsi?"

* * *

"Même jour, plus tard. J'ai revu Lucinet. Il est complètement désorienté. C'est un type fini.

"—Voyez-vous, m'a-t-il expliqué; nous avons reçu des ordres personnels de Pétain. On nous a menacés de représailles sur nos familles en France, si nous continuons à nous battre. Impossible de cacher ce message de Pétain, trop de gens l'ont vu; et nous ne pouvons nier son authenticité, puisque Wégyand et Pétain l'ont corroboré.

"—Mais, dis-je, que penser de votre thèse soutenant que Pétain était prisonnier des Allemands?"

"—Elle est fausse. J'aurais pu agir avec la complicité du Maréchal, ou même grâce à son silence; mais je ne puis rien faire à l'encontre de ses ordres. Serais-je d'ailleurs prêt à agir que le commandant en chef refuserait de me seconder; et le haut Commissaire est bien trop politicien, il est bien trop con-

tent de conserver son emploi pour se compromettre en passant pour un rebelle. Non, je ne puis rien faire. Je ne puis plus rien.

"Quelle pusillanimité! Je pourrais concevoir mille raisons pour justifier que nous ne nous battions pas; mais le simple fait qu'ils ont reçu un ordre de Pétain est la plus faible que je puisse imaginer. Le drame, c'est qu'ils croient en l'infaillibilité des hauts gradés. C'est justement Lucinet qui me disait, l'autre soir, en m'indiquant un pan de ciel entre deux maisons élevées: "Regardez-moi toutes ces étoiles; elles font songer à l'uniforme d'un général." Et le nom de Pétain est lourd d'une formidable influence. C'est difficile pour un homme de supposer qu'il pourrait être plus patriote que le héros de Verdun."

* * *

"Plus tard, même soir. Thiriez est parti. J'ai trouvé, sur son pupitre, une note à mon intention:

"Sarrut, je passe la frontière. Je pars rejoindre Larminat. Je suivrai de Gaulle. Je serai un Français libre. J'aurais souhaité que vous vinssiez avec moi. J'aurais retardé mon départ pour vous persuader de m'accompagner, si j'avais cru que ce fût possible. Mais non seulement nous n'envisageons pas ce problème de la même façon: il y a aussi votre passion pour Française. Je ne m'accorde pas le droit, à moi, célibataire sans responsabilités, de vous inviter à abandonner votre femme et votre bonheur pour ce qui s'annonce comme une sombre, une longue bataille désespérée, au cours de laquelle nous pouvons tout perdre. Adieu, Sarrut, et bonne chance. "

* * *

"27 juin. Le cycle est maintenant complet. Lucinet a prononcé un discours ce matin, annonçant que nous acceptons l'armistice. C'est une abjecte volte-face, et il n'est pas très à l'aise pour l'expliquer.

"Hier, a-t-il dit, nous avons cru qu'

un gouvernement serait formé en Afrique-Nord. Il ne l'a pas été. Vous pouvez donc calmer vos inquiétudes à la pensée que nous pourrions être des rebelles, car nous n'en sommes pas. Nous restons fidèles au gouvernement de Pétain. Les conditions italiennes de l'armistice sont très conciliantes, comme vous avez dû le constater. Elles ne demandent presque rien, et la Syrie demeure sous notre domination. Nous avons reçu des ordres et nous les exécuterons. Nous pouvons avoir pleine confiance en Pétain, car son gouvernement est bien constitué: Pétain lui-même signifie l'amitié avec l'Espagne; Laval signifie l'amitié avec l'Italie; Weygand est l'ami du Proche-Orient: alors, vous voyez, nous allons former un bloc des Latins méditerranéens contre l'Allemagne. Peut-être finirons-nous par reprendre la guerre contre notre ennemie; mais pour l'instant, nous ne devons songer qu'à notre mission, laquelle nous a été confiée par le Reich, l'Italie, la France et même la Grande-Bretagne, et qui est de garder la Syrie et de ne laisser personne nous l'arracher."

"Je vois que Laval a été sage; il s'est arrangé pour promettre à tous ces personnages officiels qu'ils conserveront leurs emplois. En retour, ils promettent fidélité au gouvernement. Lucinet s'est révélé une baudruche pleine de vent; mais j'ai été le voir hier soir, et j'ai constaté qu'il est pis que cela; il cherche à faire oublier son attitude des premiers jours en se montrant plus pro-Pétain que Pétain lui-même.

"—C'est entièrement la faute de la Grande-Bretagne, m'a-t-il dit: et je me rends compte maintenant que si nous avons été battus, ce fut à cause de l'attitude des Britanniques pendant et après Dunkerque.

"Ils ne nous ont envoyé que dix divisions, les bâtarde! Si les Allemands formaient une légion pour combattre les Anglais, je ne serais pas le dernier à m'enrôler. Heureusement, a ajouté cet homme de guerre, la Grande-Bretagne

va être annihilée d'ici trois semaines. Vous savez jusqu'à quel point les Allemands ont établi que j'avais raison, en ce qui concerne l'efficacité des forces aériennes. La Luftwaffe va ramollir la résistance britannique, et je parie n'importe quoi que les Allemands mèneront à bien l'invasion de l'Angleterre."

* * *

"28 juin. Après ces jours bouleversants et pleins d'irrésolution, les hommes sont extrêmement démoralisés. Leur seule pensée est maintenant de retourner chez eux. Ils ne veulent ni discuter, ni réfléchir, ni agir. Ils réclament des navires pour se faire rapatrier. Là-bas, parmi leurs gens, dans leurs villages, au milieu des paysages familiers, ils se ressaisiront et passeront jugement. Trop d'événements troublants se sont succédé pour qu'ils parviennent à comprendre.

"Traverser la frontière est maintenant un crime passible de la peine de mort. J'ai entendu ce matin, à la radio, la voix de Thiriez parlant de Jérusalem. Mon camarade nous exhortait à nous joindre à de Gaulle. Il parlait s'implément, sobrement, de façon émouvante."

Suivaient, dans le dossier, deux lettres et un télégramme.

"Mon cher Sarrut,

Vous voyez! Je n'avais pas tort après tout! Une nouvelle ère est peut-être ouverte dans les relations entre nos deux pays. Mais cela n'est nullement certain encore: notre clique militaire insiste pour se débarrasser de la France, une fois pour toutes. Néanmoins, Ribbentrop, Abetz et moi croyons en une équipe Paris-Berlin. Vous fournissez la logique, la finesse, la clarté; nous fournissons la force disciplinée, l'intuition, le mysticisme. Dans cette lutte entre nos généraux et nos intellectuels, avec le destin de la France comme enjeu, c'est nous qui avons l'avantage dans le moment: les militaires sont disposés à nous laisser mettre notre théorie à l'épreuve. Mais notre succès, qui est à

l'avantage immédiat de la France, dépend de sa réalisation rapide avec l'aide de Français éclairés. Il est par conséquent urgent que vous reveniez tout de suite, et que vous acceptiez un poste dans le gouvernement, que l'on transporte à Vichy. Nous vous trouverons quelque chose d'important. L'avion spécial qui vous a apporté cette lettre revient en France le 5 juillet: nous vous avons retenu une place. Voici votre chance et l'avenir de la France qui se rencontrent; ne manquez pas l'occasion.

Cordialement à vous,

Fritz Gerschner."

"Cher Sarrut,

L'offre que je vais vous faire vous surprendra peut-être. Mais réfléchissez bien avant de la rejeter: nous devons oublier nos querelles intimes, si profondes et intimes qu'elles soient, pour songer uniquement à notre patrie en ces heures tragiques. Je voudrais que vous deveniez mon assistant dans le Cabinet de Vichy. Comme vous le savez probablement, j'ai été en relations étroites avec le Maréchal Pétain, durant notre séjour en Espagne au début de la guerre. Le Maréchal me fait l'honneur de m'offrir le poste de ministre d'Etat dans son gouvernement. Je n'aurai nulle autre fonction que celle de le conseiller. Je suis fier d'affirmer que le Maréchal a une confiance absolue en mon jugement. Comme il est probablement destiné à demeurer longtemps à la tête de l'Etat, en ces sombres jours pour la France, je me trouve chargé d'une mission importante et peut-être de longue durée. J'hésite cependant à accepter ce poste, car je sais que je ne suis pas particulièrement bien placé pour collaborer avec les Allemands. Je ne doute guère, cependant, devant le danger communiste en notre pays vaincu et devant l'écrasement imminent de la Grande-Bretagne, que notre seule planche de salut ne demeure une entente complète avec le Reich; mais je conçois nettement, d'autre part, que je ne suis

pas considéré *persona grata* chez les Allemands. Ceci est de nature à nuire beaucoup à mon utilité dans le nouveau gouvernement, et peut handicaper le Maréchal dans ses relations avec les autorités germaniques; et je ne crois pas que cela serait juste ni pour lui, ni pour la France. Si, pourtant, j'avais à mes côtés une personne en qui je pourrais avoir confiance, comme j'ai confiance en vous; avec qui je pourrais travailler aussi étroitement que le Maréchal doit travailler avec moi, et qui serait encline, en vertu de ses opinions passées et de ses relations présentes, à se lier d'amitié avec les Allemands; si j'avais avec moi, disais-je, une telle personne, j'accepterais alors le poste. J'ai eu l'occasion de sonder l'opinion d'Otto Abetz précisément sur ce point, et il a confirmé que de vous avoir comme assistant serait une excellente solution pour tout le monde. Je n'insiste pas sur le fait que votre travail vous donnerait, dans les conseils de l'Etat, une influence que très peu d'hommes de votre âge ont jamais eue. Comme je ne voulais pas que vous ayez d'objection personnelle à opposer à ma demande, j'ai pris la liberté de solliciter une entrevue avec Françoise. Je lui ai expliqué la situation et elle m'a dit qu'elle se mettrait en communication avec vous.

Boissieu."

"GEORGES MON CHERI TU RECEVRAS LETTRE DE BOISSIEU DEMANDANT TON RETOUR POUR POSTE IMPORTANT DANS LE GOUVERNEMENT. TU DOIS DECIDER SELON TON JUGEMENT ET NE PAS SONGER A MOI. JE COMPRENDRAI TA DECISION MEME SI CELA SIGNIFIE DES ANNEES DE SEPARATION CAR JE PREFERE TA CONSCIENCE NETTE QUE DE T'AVOIR AUPRES DE MOI MEME SI JE SOUFFRE BEAUCOUP DE TON ABSENCE. NE TE LAISSE PAS INFLUENCER PAR MOI QUI SUIS ASSEZ BRAVE POUR TOUT SUPPORTER JE T'AIME FRANCOISE."
(suite et fin dans le prochain numéro.)

LES LIVRES



De Villon à Péguy

par Wallace Fowlie
aux éditions de l'Arbre.

C'est une grande aventure que de tenter de refaire, en esprit, le chemin parcouru par la France depuis cinq siècles, c'est un long pèlerinage que celui qui nous conduit de Villon à Péguy en passant par tant d'autres grands noms. M. Wallace Fowlie, qui ne craint pas les aventures périlleuses, ainsi qu'il le fit bien voir en publiant jadis: "La pureté dans l'art", a entrepris ce long voyage à travers les siècles pour nous présenter une image cohérente de la pensée française depuis le moyen-âge jusqu'à l'époque contemporaine.

Plusieurs routes s'offraient à l'auteur, car la civilisation française s'est tracé tout un réseau de voies royales sur la carte du temps: ses divers profils ont été dessinés par les philosophes, par les peintres, par les musiciens, par les prosateurs, par les architectes, par les poètes. Ce n'est pas par hasard que M. Fowlie a choisi ces derniers pour reconstituer une image à quatre dimensions de la France civilisatrice. En terminant son cours à Yale, en 1942, il disait à ses élèves: "La littérature est le plus complexe de tous les arts. Elle est philosophie, psychologie, morale, théologie, histoire; mais, plus que tout cela, elle est forme. Elle est cette création de beauté qui réflète toutes les attitudes, toutes les pensées, tous les rapports des hommes." Plus éminemment que la pro-

se encore, la poésie est tout cela, c'est pourquoi, sans doute, M. Fowlie a choisi d'inscrire l'image de cette civilisation française dans l'orbe qui s'ouvre avec Villon et qui se ferme avec Péguy. Il rend ainsi aux poètes leur pleine valeur de témoins.

La démarche de l'esprit de M. Fowlie est d'une sorte assez curieuse: elle tient à la fois d'un professeur et d'un poète. Il n'y a à cela rien de stupéfiant, cependant, l'auteur étant l'un et l'autre. Mais l'ouvrage réalisé dans ces conditions et en vertu de ces dispositions qu'on pourrait croire opposées, présente un certain mélange de forme didactique et de forme poétique qui ne s'imbriquent pas exactement. La formule restreint, amenuise la pensée, alors que l'expression poétique, au contraire, l'enrichit. Ces deux tendances alternent continuellement dans l'oeuvre de M. Fowlie. A notre sens, M. Fowlie y gagne beaucoup à parler de Villon, de Scève, de Racine, de Pascal, de Rimbaud, de Péguy en poète. Leurs oeuvres se définissent moins qu'elles ne suggèrent une certaine intensité de vie, un certain racinement dans le réel, une certaine prise de conscience de l'univers. Et cela, M. Fowlie l'a très bien su montrer dans les meilleurs passages de son livre. D'autre part, il nous semble que c'est par une espèce de tricherie qu'il peut dire que Villon est le poète de la mort, Scève, celui de l'amour, Pascal, celui de l'inquiétude religieuse. Et ce n'est pas sans arbitraire non plus qu'il peut affirmer: "Dans l'évolution de la pensée

française, Pascal représente la querelle faite à la raison, et Baudelaire représente la querelle faite à l'intellectualisme." Tout cela est évidemment beaucoup plus mêlé dans chaque poète, dans chaque homme. Comment faire pour être le poète de la mort sans être, en même temps, le poète de l'amour, et le poète du péché et comment demeurer poète si l'on ne querelle l'intellectualisme?

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Fowlie demeure une fructueuse tentative pour retrouver les sources de la pensée française et ses pages sur Péguy, en particulier, témoignent d'un esprit lucide et d'un cœur qui bat généreusement pour les plus hautes valeurs de la civilisation française. Un appendice sur Claudel mérite également d'être lu attentivement: la connaissance de Claudel est une action simultanée de l'intelligence et du cœur accordés.

C'est une nouvelle preuve de l'indispensabilité de la présence française dans le monde qu'un ouvrage de cette qualité, écrit par un Américain, en des jours où la France semblait devoir mourir.

GILLES HÉNAULT

• • •

Géographie économique du Canada

par Raymond Tanghe
aux éditions Fides.

Le grand mérite de M. Raymond Tanghe a sans doute été de faire une partie de l'inventaire de nos richesses. De statistiques éparses et pour ainsi dire illisibles pour tout autre qu'un spécialiste, il a su faire des ouvrages de documentation d'un intérêt de plus en plus évident. Sa "Géographie économique du Canada", ensemble de causeries prononcées à la radio, déblaie le terrain dans ce domaine nouveau. Elle indique d'une façon sommaire le développement de nos ressources naturelles et de nos industries, ainsi que l'accroissement de notre population.

Le Canada présente au regard de l'observateur non averti d'immenses espaces où semblent se dérouler les activités les plus mêlées, où les populations semblent distribuées au petit bonheur, etc. L'ouvrage de M. Tanghe permet à un esprit curieux de se rendre compte des grands courants de nos industries qui entraînent forcément les grands courants de notre population; de juger approximativement les possibilités de développement de notre pays et d'établir un tableau logique de la distribution du travail.

Cette géographie économique est un complément à la géographie physique et à la géographie humaine. De fait, ces trois catégories sont inséparables, puisque l'industrie tire sa substance des ressources naturelles et que l'homme tire la sienne de l'industrie, le tout étant conditionné par le climat, par la disposition des cours d'eau, par la nature du sol.

La première partie du volume traite de nos ressources naturelles: les forêts, les animaux à fourrures, les pêcheries, l'agriculture, l'élevage, les mines, les combustibles, et les forces hydrauliques. La seconde, consacrée à la géographie du travail, contient des renseignements sur le peuplement, l'organisation politique, le site, les caractères et les fonctions des grandes villes.

Le livre se termine par des aperçus sur les principales industries canadiennes, sur le transport, le commerce intérieur et extérieur, le tourisme, et les aspects généraux de l'économie canadienne.

GILLES HÉNAULT

• • •

Les maîtres militaires du Japon

par Hillis Lory
traduit par Roger Duhamel
aux Editions de la Revue Moderne.

On s'était imaginé, avant la guerre, que les moyens modernes de communi-

cation, en permettant l'échange de renseignements entre les peuples, rendraient impossible l'éclatement soudain de nouveaux conflits. On croyait bien connaître la force de ses ennemis, on avait entre les mains les épreuves radiographiques de leur système interne de défense. Les pays ennemis étaient désormais des animaux soumis dont on pouvait mesurer les intentions. On comptait sans la propagande qui brouille toutes les cartes, qui fait voir blanc le noir et vice versa. On nous fit bien voir, au début de la guerre, que nous nous étions leurrés. Et plus tard, le Japon, en entrant dans le jeu, révéla sous un jour tout à fait nouveau le caractère peu favorable au tourisme de ses arroseurs de chrysanthèmes. Et nous ne sommes sans doute pas au bout de nos découvertes. La guerre du Pacifique, à peine entrée dans sa première phase, menace de se prolonger dangereusement.

En dépit des nouvelles qui nous renseignent sur les gains ou les pertes des forces japonaises, nous savons fort peu de choses sur leur organisation militaire, sur la vie au Japon, etc.

Le livre de Hillis Lory, *Les maîtres militaires du Japon*, a pour but de nous renseigner sur un sujet d'une aussi pressante actualité. Cet ouvrage n'a rien d'un essai sur les moeurs ou la philosophie japonaise. Il a plutôt l'allure d'un reportage méthodique sur des aspects délimités de la vie japonaise: comment se recrute et s'organise l'armée, de quelles armes dispose le militaire japonais, quelle est l'influence de l'armée sur la politique du pays, quelle est la mentalité des hommes d'Etat japonais. Voilà autant de questions qu'on se pose actuellement dans le grand public et auxquelles M. Lory apporte une réponse sinon complète, du moins satisfaisante.

Les chapitres sur les ressources du Japon en matières premières et en hommes sont d'un intérêt capital quand on

sait jusqu'à quel point la guerre moderne est conditionnée par ces deux facteurs.

Les considérations sur le fanatisme japonais semblent sujettes à caution. Il est toujours dangereux de traduire en termes occidentaux les réflexes des orientaux dont la mentalité et la façon de concevoir la vie sont tellement éloignés de notre civilisation. Enfin, le livre apporte de nombreux éclaircissements à ceux qui s'intéressent à la guerre dans le Pacifique et il contribuera certainement à anéantir pas mal de légendes. Nous ne sommes plus à l'époque du voyage de Marco Polo et du Livre des Merveilles.

La traduction de M. Roger Duhamel est d'une lecture facile. Nous ne saurions dire si elle colle exactement au texte original, puisque nous n'avons pas lu le livre en anglais, mais les quelques négligences qu'on peut relever ici et là ne sont pas de nature à gâcher l'effet d'ensemble.

GILLES HÉNAULT

• • •

Dame en noir

par Camille Mayran

aux éditions Bernard Grasset, distribuée par la Société des Editions Pascal.

Après la lecture de *Dame en Noir*, on a l'impression d'avoir passé des jours et des jours, invisible, dans un grand salon vétuste, à surprendre les secrètes pensées d'une jeune fiancée et de sa mère, secrets simples, souvent troublants, souvent d'une douce ingénuité qui nous réconcilie avec l'âme des plantes et des bêtes.

Tout le long du roman, on se rend compte d'un bel effort pour poser le problème de l'amour sur le plan de l'intelligence et pour résoudre les difficultés qu'il implique, non pas en les éludant, mais en les considérant avec un esprit lucide, sans suivre la pente des

préjugés courants en cette matière. La jeune fille dont l'esprit a été déformé par une fausse éducation se bute à cette contradiction : ce qui était honteux et immoral devient, par la vertu du sacrement de mariage, une chose non seulement permise, mais un devoir, mais la consécration même de l'amour. Comment poser la question pour qu'elle ne tourne pas à l'absurde ? Et surtout, comment faire pour surmonter un dégoût si profondément enraciné ?

Avec un tact et une sûreté d'esprit admirables, le fiancé de la jeune fille se chargera lui-même de donner une partie de la réponse : "Elles ont eu l'esprit faussé à mesure qu'il naissait ; je veux bien qu'elles soient touchantes, mais leurs propos font pitié. On voudrait leur faire saisir que le corps n'est pas un assemblage où il y ait du beau et du laid, du noble et de l'indigne. Vous savez bien, n'est-ce pas ? que le corps est un et que l'âme l'irrigue avec la même impartialité que le sang ? Les organes où la nature a marqué la forme des actions qu'elle attend de nous, ce ne sont pas des parasites greffés sur notre vie pour l'infecter d'une vie étrangère." Et plus loin : "Comprends-le, cette action dont la première évocation t'a fait pâlir, elle a pour moi le sens de l'offrande la plus totale qu'il soit permis de faire de son être à une créature."

A la suite du fiancé, la mère dira à sa fille, en réfléchissant sur le même sujet : "Mon petit, l'instinct est grossier chez les grossiers. Chacun en a sa part ; chacun le vit à son niveau." Enfin, ces choses que l'on feint d'ignorer dans les simples petits romans à l'eau-de-rose sont exposées ici avec minutie, avec honnêteté, avec un désir évident d'éclairer la question. La mère, à son tour, se rappellera l'époque de ses fiançailles et les premiers jours de son mariage. Ces souvenirs lui aideront à comprendre l'état d'anxiété de sa fille et à conserver à son égard une attitude digne, exempte de ces fausses pudeurs et coquetteries qui indiquent beaucoup plus une âme timbrée qu'un caractère noble.

Par ailleurs, l'intérêt du roman ne se soutient pas également jusqu'au bout ; c'est la faiblesse des romans à thèse. Le récit reprend son allure et sa vivacité dès que les problèmes de l'amour de la femme, soit pour son mari, soit pour ses enfants, soit pour Dieu, sont remis en cause, et certes, l'enseignement qu'en peut tirer une jeune fille n'est pas mince. Par un miracle de délicatesse l'auteur a réussi à soulever pendant quelque trois cents pages la question de l'amour entre l'homme et la femme sans employer une seule expression vulgaire ou déplacée.

RÉIMPRESSION

POÉSIES

par PIERRE LOUYS

les meilleurs poèmes d'un grand poète

“Comme celui de Henri Régner, l'art poétique de Pierre Louys tient beaucoup plus du Parnasse, encore que Régner ne dédaigne pas les joyeuses fantaisies qui paraîtraient presque scandaleuses sous la plume de Louys. Une chose caractérise surtout, je crois, la poésie de ce dernier et c'est le contraste entre la froide perfection de la forme et l'extrême sensualité qu'elle exprime.”

Henri Girard

(*Le Canada*, 11 décembre 1944)

\$1.25 l'exemplaire — \$1.35 par la poste

Distributeur général:

La Société des Editions Pascal

Montréal

La Société des Editions Pascal

présente

le second ouvrage de

GUY FRÉGAULT

**LA CIVILISATION DE LA
NOUVELLE-FRANCE**

Une grande fresque dans laquelle l'historien *d'Iberville le Conquérant* reconstitue et analyse l'ensemble des institutions politiques, juridiques, économiques, sociales et culturelles qui formaient la civilisation de la Nouvelle-France vers la fin du régime français.

\$2.25 l'exemplaire

\$2.40 par la poste

EN VENTE PARTOUT

Nouveauté

POÈMES DE PIERRE-CARL DUBUC

JAZZ VERS L'INFINI

UN CAHIER UNIQUE AU CANADA FRANÇAIS

illustré de huit dessins originaux de Gabriel Filion et orné de
culs-de-lampe de Fernand Bonin

\$1.20 l'exemplaire — \$1.30 par la poste

Société des Editions Pascal

60 ouest, rue St-Jacques (802) Montréal

La Ligue d'Action Nationale

Depuis plus de dix ans, un groupe de Canadiens français s'emploient à élaborer une doctrine nationale visant à embrasser tous nos compatriotes du Canada et même des Etats-Unis. Sous l'enseigne de La Ligue d'Action nationale, ils s'intéressent à tous les groupements français et s'efforcent d'assurer leur cohésion de pensée et une solidarité d'action efficace.

La Ligue publie régulièrement, chaque mois, une revue, l'*Action nationale* qui présente des textes variés sur tous les sujets qui se rattachent à l'activité intellectuelle, économique et sociale des Canadiens français. Elle s'honore de compter parmi ses collaborateurs quelques-uns des écrivains les plus marquants de notre pays. De plus, ses éditions publient périodiquement des tracts sur des sujets d'actualité. Ainsi, la conférence de M. le chanoine Lionel Groulx *Pourquoi sommes-nous divisés* a été tirée à soixante-cinq mille exemplaires. Une édition anglaise de ce texte vient de paraître et connaît une large diffusion dans les milieux anglo-canadiens. L'ouvrage du R.P. Arès, S.J., *Notre question nationale* en est rendu à sa quatrième édition.

A l'occasion, la Ligue d'Action nationale organise des conférences et elle invite à sa tribune des compatriotes éminents.

Ce travail nécessaire, elle sera d'autant plus en mesure de l'accomplir que les concours extérieurs seront plus nombreux. Elle sollicite donc de tous les Canadiens français soucieux de se tenir au courant de ce qui les concerne directement de s'abonner à l'*Action nationale* en s'adressant à 4 est, rue Notre-Dame, (chambre 603), HARBOUR 0811.

Nouveautés

IBERVILLE LE CONQUÉRANT, par Guy Frégault. — L'étude la plus complète encore publiée sur Pierre Le Moyne d'Iberville.

\$3.00 l'exemplaire (franco \$3.25)

LA CIVILISATION DE LA NOUVELLE-FRANCE, par Guy Frégault. — Une oeuvre d'envergure qui n'avait pas encore été tentée.

\$2.25 l'exemplaire (franco \$3.25)

LA VIE DE JEAN RACINE, par François Mauriac. — Un livre qui a eu un grand retentissement lors de sa publication.

\$1.20 l'exemplaire (franco \$1.30)

LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON, par Francis Carco. — Un des meilleurs livres de Francis Carco.

\$1.50 l'exemplaire (franco \$1.65)

LE DÉSERT DE L'AMOUR, par François Mauriac. — L'un des récits les plus célèbres du grand romancier français.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

DAME EN NOIR, par Camille Mayran. — Un beau roman de la littérature catholique que toute fiancée doit avoir lu.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

L'AMOUR, C'EST BEAUCOUP PLUS QUE L'AMOUR, par Jacques Chardonne. — Toutes les subtilités des sentiments amoureux.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

UN ENLÈVEMENT, par Adrienne Maillet. — Un roman captivant de la "Magali" du Canada.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

ET

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

Société des Editions Pascal

60 ouest, rue St-Jacques (802) Montréal.

80

Comprimés **NICIA 333**

Contre les MAUX DE TÊTE

NÉVRALGIES

GRIPPES

Formule spéciale et inoffensive

Agit comme l'éclair

En vente en boîtes métalliques et
tricolores de 12 comprimés et en
bouteilles de 40 et de 100 comprimés.

Limonade **NICIA**

Vraie limonade au jus naturel de citron

LAXATIVE — PURGATIVE — GAZEUSE — AGRÉABLE

EFFICACE

Les enfants la prennent avec grande facilité.

LES PRODUITS NICIA SONT DES PRODUITS DE QUALITÉ

La SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL, enr.

inaugure une collection de grands romans populaires par la publication de

UN ENLÈVEMENT

récit émouvant et captivant de
l'auteur de *Peuvent-elles garder un secret?*

ADRIENNE MAILLET

Un enlèvement raconte l'histoire pathétique et bouleversante d'une jeune fille séduite par un homme sans coeur. Grâce à ses vertus de caractère, elle parvient, dans un ensemble de circonstances propres à tenir constamment l'intérêt du lecteur en éveil, à résoudre heureusement le difficile problème de sa vie.

\$1.25 l'exemplaire — \$1.35 par la poste

En vente chez l'éditeur, la Société des Editions Pascal, 60 o., rue St-Jacques (802), Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

NOUVEAUTÉS!

Le livre le plus révélateur d'aujourd'hui!

ORAGE SUR MON CORPS

par André Béland

Roman sensationnel! Magnifique présentation \$1.25

(POUR PUBLIC AVERTI)

ENFIN! Un livre *tordant* pour chasser les bleus!

DEUX HEURES DE FOU RIRE

par Mario Duliani

Très fort volume. Recueil de blagues d'anecdotes et d'historiettes inédites! Chatouille la rate! \$1.25

Editions Serge

1396 ouest, rue Sainte-Catherine (CH. 321)

MONTREAL — PL. 7322

